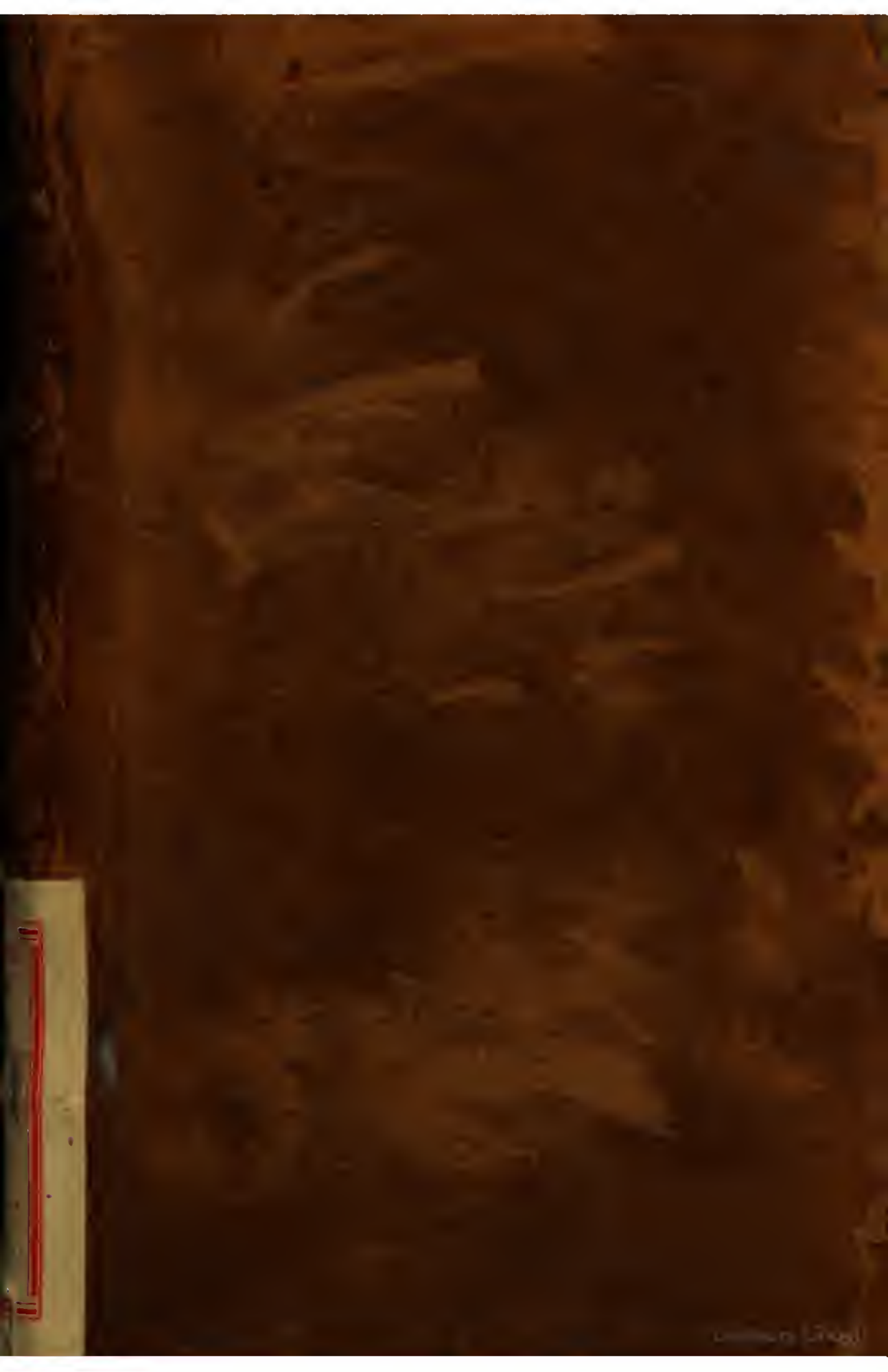


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLIII
B
16
NAPOLI

128. Stagl.

Digitized by Google

VITTORIO EMANUELE III" - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

X
B.
16. 20.

Charles de Saint Denis
Seigneur de Saint Evremond.

OEUVRES MELÉES

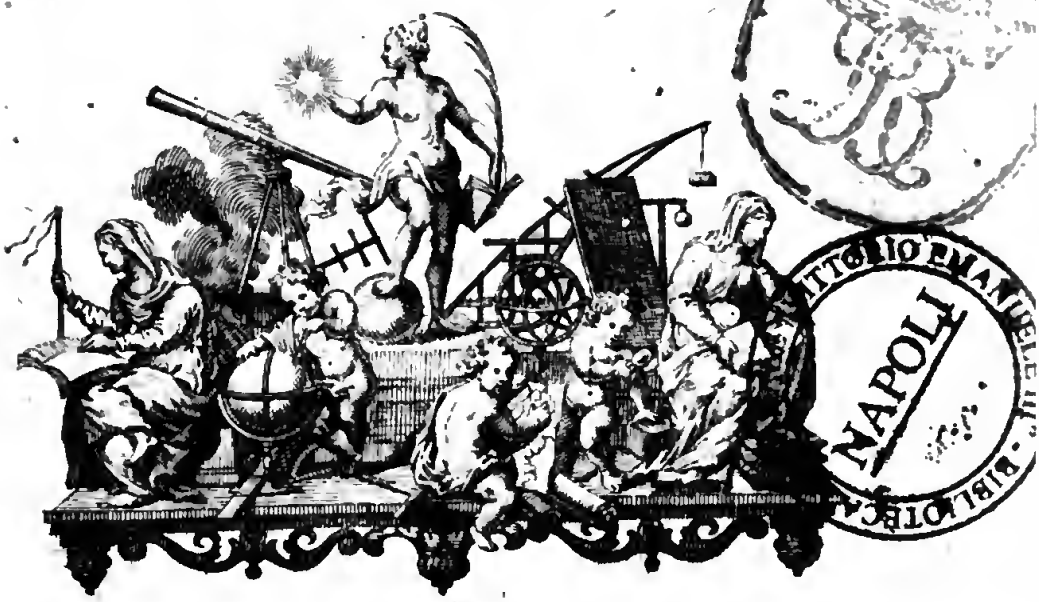
DE

MR. DE SAINT EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Nouvelle Edition revûe, corrigée & augmentée de nouvelles Remarques.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire.

MDCCVI.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de Westfrise.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

PRIVILEGIE.

DE Staten van Holland ende West-Vriesland: Doen te weeten, Alzo Ons vertoont is by *Pieter Mortier* Boekverkooper, wonende tot Amsterdam, dat hy Suppliant bezich was met het herdrukken, en vermeerderen van zeeker Boek, genaamt *toutes les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, Saint-Evremoniana, & les Memoires de Saint-Evremond* in verscheide Volumes, 't welk hy met grooten kosten deede drukken, en vermeerderen, dog hy Suppliant beducht was, dat wel iemant anders tot zyn Suppliant groote schade, 't zelve boek soude willen nadrukken, zo keerde hy zich, Ons biddende dat Wy hem Suppliant beliefde te begonstigen met een Speciaal Octroy om 't zelve Boek met Seclusie van alle andere alhier te Landen gedurende den tyd van vyftien eerstkomende Jaren alleen te mogen drukken, in zodanige Formaat, als hy Suppliant goet vinden zoude, 't zy met ofte zonder plaaten, met verbod, dat niemant anders gedurende den voornoemden tyd 't voorschreven Boek in 't geheel, ofte ten deele zoude mogen drukken ofte elders gedrukt zynde, binnen deze Landen te brengen, verruilen, ofte verkopen, op zekere groote pœne tegens d'overtreders te verbeuren, zo is 't, dat Wy de zaake, ende 't verzoek voorschreven overgemerkt hebbende, ende genegen wezende ter bede van den Suppliant uyt Onze regte wetenschap, Souvraine maght, ende authoriteyt den zelven Suppliant geconsenteert, geaccordeert, ende geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen, ende octroyeren mits dezen, dat hy gedurende den tyd van vyftien eerst achter-eenvolgende Jaren het voorschreven Boek, genaemt *toutes les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, Saint-Evremoniana & les Memoires de Saint-Evremond* in verscheide Volumes binnen den voorschreeven Onzen Landen alleen zal mogen drukken, doen drukken, uitgeven, ende verkopen, in zodanige Formaat, als hy goet vinden zoude, met ofte zonder plaaten, verbiedende daarom alleen, ende een iegelyk het zelve Boek in 't geheel, ofte ten deele naar te drukken, ofte elders naargedrukt, binnen den zelven Onzen Landen te brengen, uit te geven, ofte verkopen, op verbeurte van alle de naargedrukte, ingebragte, ofte verkogte exemplaaren, ende een boete van drie hondert guldens daarenboven te verbeuren, te appliceren een derde part voor den Officier, die de Calange doen zal, een derde part voor den armen der plaatze daar het casus voorvallen

zal, ende het reſteerende derde part voor den Suppliant, alles in dien verſtande, dat Wy den Suppliant met dezen Onzen Octroy alleen willende gratificeren tot verhoedinge van zyne ſchade door het nadrukken van het voorſchreven Boek daar door in geenige deele verſtaan den inhouden van dien te authoriſeeren, ofte advoueren, ende veel min het zelve onder Onſe Protectie, ende beſcherminge eenig meerder credit, aanzien, ofte reputatie te geven, neen maer den Suppliant in cas daarinne iets onbehoorlyks zoude influeeren, alle het zelve tot zyne laſte zal gehouden wezen te verantwoorden, tot dien einde wel expreſſelyk begeerende, dat by aldien hy dezen Onzen Octroy voor het zelve Boek zal willen ſtellen, daar van geen geabrevieerde, ofte gecontraheerde mentie zal maaken, neen maar gehouden wezen het zelve Octroy, in 't geheel, ende zonder eenige Omiſſie daar voor te drukken, ofte te doen drukken, ende dat hy gehouden zal zyn een exemplaar van het zelve Boek gebonden, ende wel geconditioneert te brengen in de Biblioteecq van Onze Univerſiteit tot Leiden, ende daar van behoorlyk te doen blyken, alles op pœne van het effect van dien te verliezen: Ende ten einde de Suppliant dezen Onzen conſente, ende Octroy mogen genieten als naar behoren, laſten Wy allen, ende een iegelyken, die 't aangaan mag, dat zy den Suppliant van den inhoude van dezen doen, laten ende gedogen, ruſtelyk, vredelyk, ende volkomelyk genieten ende gebruiken, ceſſeerende alle belet ter contrarie gedaan, in den Hage onder Onzen groote Zegele hier onder aan doen hangen, den drie-en-twintigſte Auguſti in 't Jaar Onzes Heer en Zaligmakers zeventien hondert vier.

A. HEINSIUS.

Ter Ordonnantie van de Staten

SIMON van BEAUMONT.

AVERTISSEMENT

Sur cette

NOUVELLE EDITION.

CEtte Edition des OEUVRES *de Mr. de* Saint-Evremond, *eſt exactement conforme à celle que Mr.* Silveſtre *& moi avons publiée à* Londres, *il y a ſix Mois. Tous les Changemens que j'y ai fait, ne ſauroient établir une Difference eſſentielle. Voici les plus conſiderables. J'ai revû avec ſoin les Feuilles de l'Edition de* Londres, *avant que de les envoyer au Libraire; & j'y ai corrigé quelques Fautes que les Imprimeurs y avoient laiſſées. J'ai fait pluſieurs Alterations dans les Notes: j'en ai retranché quelques unes; j'en ai ajoûté beaucoup d'autres; & j'en ai reformé un aſſez grand nombre. J'ai remis à leur place les Pieces, qui, par inadvertence ou autrement, n'avoient pas été rangées ſelon l'ordre de leur Compoſition; & j'ai inſeré dans le Corps de l'Ouvrage, celles qui étoient à la fin, ſous le Titre de* Fragmens. *Enfin j'ai refondu les Tables des Matieres, & je les ai augmentées de la moitié. Le Libraire n'a rien oublié de ſon côté, pour rendre cette Edition auſſi belle & auſſi correcte qu'il étoit poſſi-*

ble; & je ne doute point qu'à la faveur de tous ces Avantages, elle ne ſoit bien reçûe du Public.

Au reſte, comme on a retranché de cette Edition, auſſi bien que de la précédente, toutes les Pieces qui n'étoient pas de Mr. de Saint-Evremond, *& que la plûpart de ces ſortes de Pieces ont eû l'Approbation du Public; j'ai crû en devoir faire rimprimer les meilleures. Elles paroitront dans très-peu de tems, en deux Volumes de la grandeur de ceux-ci, & plus correctes qu'on ne les a encore vûes. J'y ajouterai quelques Ouvrages, où Mr. de* St. Evremond *a eû beaucoup de part, comme on le verra dans les Notes. Tels ſont, l'*Apologie pour Mr. le Duc de Beaufort, *les Réflexions ſur la* Maxime qu'il ne faut point manquer à ſes Amis, *&c. J'y mettrai auſſi quelques Pieces, de differents Auteurs, qui n'ont point encore été publiées, ou qu'on ne trouve plus que difficilement; entr'autres les Mêlanges d'Hiſtoire & de Litterature de Mr.* Colomiés, *qu'il avoit corrigés & augmentés, & auxquels j'ai donné le nom de* Colomesiana.

On trouvera à la tête de ce Recueil un Memoire, qu'on pourroit nommer la Vie de Mr. de Saint-Evremond, *puiſqu'il contiendra toutes les Particularités qu'il m'en*

m'en a dites lui-même, ou que j'ai apriſes de ſes Amis. J'y ferai auſſi l'Hiſtoire de ſes Ouvrages. Je marquerai le tems où ils ont été écrits, & ce qui lui avoit donné occaſion de les écrire. Je parlerai amplement de l'Edition que Mr. Silveſtre & *moi en avons faite, des Manuſcrits que nous avons eû entre les Mains, & de l'Ordre que nous avons ſuivi dans l'Arrangement des Pieces. Je n'oublierai pas de montrer combien les Editions précédentes étoient defectueuſes; ni de faire ſentir la neceſſité qu'il y avoit, d'éclaircir les Ouvrages de Mr.* de St. Evremond *par des Notes. Je m'attacherai ſur tout à rendre raiſon de celles que j'y ai faites.*

En faiſant le Portrait de Mr. de St. Evremond, *je montrerai qu'il avoit de l'Erudition; mais une Erudition polie, & digne d'un Homme de ſa Profeſſion & de ſa Qualité. Je remarquerai enſuite, qu'il aprofondit les ſujets qu'il traite; & que ſes Expreſſions ne ſont pas moins juſtes & délicates que ſes Penſées. Cela me conduira naturellement à parler de ſon Stile; & j'eſpere de faire voir le peu de fondement, qu'il y a dans la Critique de ſes Cenſeurs. J'expliquerai l'idée qu'il avoit de la Poëſie; par où l'on verra que c'eſt faute de bien entrer dans ſon*

but, qu'on n'a pas une juſte idée de la ſienne. Je dirai les Raiſons qui nous ont engagé de publier quelques Pieces qui n'intereſſent pas aſſez le Public; mais qui ne laiſſent pas d'avoir leur Mérite particulier, auprès de ceux qui ont vû les Actions qu'elles repréſentent, ou connu les Perſonnes qu'elles caracteriſent. Et parce que la plûpart de ces petits Ouvrages, ont été faits pour Madame la Ducheſſe Mazarin, *cela me donnera occaſion de rapporter pluſieurs Particularités de ſa Vie, qui pourront ſervir, en quelque maniere, de Supplément à ſes* MEMOIRES.

Voila, en général, le Plan que je me ſuis fait: & il me ſemble que le Public n'auroit plus rien à deſirer ſur cette Matiére, ſi Mr. Silveſtre *avoit bien voulu l'exécuter. On verra par la* PREFACE *ſuivante, combien il s'en pourroit aquiter dignement.*

DES MAIZEAUX.

A Londres le 1. d'Octobre 1705.

PRE-

PREFACE.

IL y a ſi long-tems qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monſieur de *Saint-Evremond*, que je ne doute point que le Public ne reçoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut paſſer en effet pour la premiere; toutes les Editions qui ont paru, ſoit en *France* ou en *Hollande* étant extrémement défectueuſes. Ceux qui n'ont pas connu Monſieur de *Saint-Evremond*, doivent ſavoir qu'il

n'a jamais rien fait imprimer, & que les Livres qu'on a publiés ſous ſon Nom, ont été imprimés ſur des Copies qui couroient dans le Monde ; Copies ſouvent tronquées, & d'ordinaire très-peu exactes. Les deux premiers Volumes qu'on a vûs de lui eurent un ſi promt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramaſſer de nouvelles Piéces : cela fit que ſans beaucoup de choix il ajoûta aux veritables Ecrits de Monſieur de *Saint-Evremond* diverſes Piéces qui n'étoient pas de lui. Ce deſordre a augmenté dans toutes les Editions ſuivantes, & il eſt allé enfin ſi loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers où il n'y a rien de Monſieur de *Saint-Evremond*. Tel eſt le SAINT-EVREMONIANA : tel eſt le RECUEIL *d'Ouvrages de Monſieur de Saint-Evremond*, imprimé chez *Aniſſon* en 1701. Je ne parle point des MEMOIRES *de la Vie du Comte D... avant ſa retraite, redigez par Monſieur de Saint-Evremond, à Paris.* 2. *Vol.* 12. Ce ſeroit faire tort au diſcernement du Public, que de croire qu'il eut pû ſe laiſſer ſurprendre au Titre de ce Roman.

Il faut encore remarquer que dans les Edi-

Editions de *Paris* on a ſupprimé, ou du moins défiguré tous les Noms, & qu'on a retranché bien des endroits qui paroiſſoient trop libres. Bien loin de corriger ces Fautes, on les a multipliées dans les Editions de *Hollande*: au lieu de rétablir les Omiſſions, on y a encore ajoûté de mauvaiſes Piéces; & l'on a fait un ſi étrange alliage de bonnes & de méchantes choſes, que Monſieur de *Saint-Evremond* ne s'y reconnoiſſoit plus.

On l'avoit ſollicité de *France* à revoir ſes Ouvrages: les Amis qu'il avoit à *Londres* le preſſoient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avoüer; mais il s'en étoit toûjours défendu. Depuis la derniere Paix, les Libraires de *Paris* lui firent faire des offres aſſez avantageuſes, pour tenter un Homme moins deſintereſſé que lui: rien ne pût l'ébranler. „ J'ai „ un grand deſavantage, mandoit-il à „ Mademoiſelle de l'*Enclos*, en ces petits „ Traités qu'on imprime ſous mon Nom. „ Il y en a de bien faits que je n'avoue „ point, parce qu'ils ne m'appartiennent „ pas; & parmi les choſes que j'ai faites „ on a mêlé beaucoup de Sottiſes, que „ je ne prens pas la peine de deſavoüer. „ A l'âge où je ſuis une heure de vie

 „ bien

„ bien ménagée m'eſt plus conſiderable „ que l'interêt d'une médiocre Réputa- „ tion. Qu'on ſe défait de l'Amour-pro- „ pre difficilement! Je le quitte comme „ Auteur, je le reprens comme Philo- „ ſophe; ſentant une Volupté ſecrete à „ négliger ce qui fait le ſoin des autres.“ Il me ſouvient que parlant un jour avec lui ſur ce ſujet, & lui ayant dit que puis qu'il ne vouloit pas prendre la peine de revoir ſes Ouvrages, il devoit du moins donner cette ſatisfaction à beaucoup d'Honnêtes-gens, de marquer les Piéces qu'il deſavoüoit; il me répondit, *Il ſe mêle, peut-être, un peu de vanité dans ma conduite. Il y a telle Piéce imprimée parmi mes Oeuvres que j'avoüerois de tout mon cœur, & qui vaut mieux que ce que j'ai fait.*

Mais quoi que Monſieur de *Saint-Evremond* eût toûjours refuſé de publier ſes Ecrits, il changea de ſentiment quelque tems avant ſa Mort, & jetta les yeux ſur Monſieur *Des Maizeaux*, pour le charger de ce ſoin. Il relût avec lui ſes Ouvrages: il marqua ſur un Exemplaire ce qui étoit de ſa façon, & ce qui n'en étoit pas: il corrigea beaucoup de choſes, & lui donna des Eclairciſſemens ſur les endroits

droits qui avoient beſoin de Commentaire : enfin il lui communiqua ſes Manuſcrits, & revit avec lui les Copies qu'il en faiſoit. Son grand Age & ſes Infirmités ne laiſſant pas eſperer qu'il pût vivre long-tems, Monſieur *Des Maizeaux* ſe hâtoit de tirer tous les Secours, & toutes les Lumieres néceſſaires, & il ne lui manquoit plus que quelques Piéces, lors qu'il fut obligé d'aller à la Campagne. Cependant Monſieur de *Saint-Evremond* ſe ſentant plus foible qu'à l'ordinaire, témoigna pluſieurs fois l'envie qu'il avoit de le voir ; il pria même Monſieur *Le Févre* de lui écrire de venir au plûtôt. Mais ayant ceſſé de vivre avant que Monſieur *Des Maizeaux* pût être de retour, ſes Manuſcrits, qu'il m'avoit ſouvent promis de me laiſſer, me furent remis par ſon ordre après ſa Mort ; par-là je me ſuis vû en quelque maniere engagé à travailler de concert avec Monſieur *Des Maizeaux* à l'Edition de ſes Ouvrages. Voici la méthode que nous avons ſuivie.

Nous avons retranché tout ce que Mr. de *Saint-Evremond* deſavoüoit : bon ou mauvais, tout a été également ſupprimé. Nôtre ſcrupule a été ſi grand, qu'à la re-

reſerve d'une ſeule Piéce *, ſur quoi nous ſommes encore en doute, on peut être aſſûré que tout ce qu'on verra dans cette Edition, ſans être expreſſément marqué comme fait par un autre, eſt veritablement de Monſieur de *Saint-Evremond*. Nous avons revû avec beaucoup de ſoin ſur les Manuſcrits, tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois pluſieurs Copies, on a choiſi parmi diverſes Leçons celle qui paroiſſoit la plus naturelle: on a rétabli par un Manuſcrit, ce qui manquoit dans l'autre: enfin pour la Ponctuation, la choſe du monde que Monſieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus, on a ſuivi celle qui donnoit un plus beau ſens & un meilleur tour; & par-là on a rendu à diverſes Periodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajoûté beaucoup de Piéces qui n'ont pas encore paru, & dans ce nombre-là, ſi je ne me trompe, on en trouvera qui ne cedent pas aux premieres. On a ſur tout publié au-

* L'Ode *à Mr. le Duc de* Nevers, (Tom. IV. pag. 308.) *On l'a trouvée parmi les Papiers de Mr. de* St. Evremond; *mais on ne veut pas garantir qu'elle ſoit de lui.* [Voyez l'Avis qu'on a mis dans cette Edition à la fin de la *Table des Pieces* contenues dans le *quatriéme Tome.*]

autant de Lettres & de Billets qu'on en a pû ramaſſer. Si on n'y trouve rien de fort important, on y verra du moins le tour d'eſprit de Monſieur de *Saint-Evremond*. Ce n'eſt pas par un Ouvrage limé & fini, qu'on doit toûjours juger d'un Auteur: on eſt bien-aiſe de le connoître dans ſon naturel; & rien n'eſt plus propre à nous le repréſenter tel qu'il eſt, que ce qu'il écrit familierement & ſans préméditation. Au reſte, ce n'eſt pas ſans beaucoup de peine qu'on a ramaſſé tout cela. Il y a bien des Piéces que Monſieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même, & qu'il a falu chercher de côté & d'autre. Monſieur *Le Févre*, Médecin à *Londres*, nous en a fourni un bon nombre. D'ailleurs, comme il avoit connu particulierement Monſieur de *Saint-Evremond*, & que depuis quarante ans il le voyoit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des Eclairciſſemens ſur beaucoup de Faits, & nous a appris pluſieurs Particularités que nous ignorions.

On a pris grand ſoin dans tout l'Ouvrage de remplir les Lacunes, & de nommer les gens dont les Noms avoient été effacés, ou défigurés. On a auſſi ajoûté des Notes. Tantôt c'eſt un Paſſage que l'Au-

l'Auteur cite en François, ou bien à quoi il fait alluſion : ailleurs c'eſt l'explication d'un Fait ; ou bien on indique les Perſonnes dont il s'agit, & s'il eſt néceſſaire pour l'intelligence du Texte, on dit un mot de leur Caractére. Ceux qui ſavent tout, trouveront qu'on y a mis des choſes trop communes ; mais pour un Lecteur qui s'en plaindra, il y en aura vingt qui auroient ſouhaité qu'on eut groſſi conſiderablement les Notes, & qu'on leur eut expliqué juſqu'à la moindre bagatelle : en cela on a tâché de garder un juſte milieu.

Quoi qu'il ſemble qu'il n'importât guere en quel ordre on plaçât les Piéces détachées qui compoſent ce Recueil, on a crû pourtant devoir les ranger à peu près ſuivant l'ordre des tems où elles ont été écrites. Je dis à peu près, car il n'a pas toûjours été poſſible de le découvrir, & ſouvent il a falu deviner. Cet ordre eſt ſans doute le plus naturel ; & pour le dire ici en paſſant, il ſeroit à ſouhaiter qu'en ramaſſant en un Corps les Ouvrages d'un Auteur, on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ſes progrès ; on marqueroit le tems où il a le mieux écrit ; de même

que

que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux, on diſtingue ce qu'ils ont fait dans le commencement, dans le fort, ou dans la décadence de leur Réputation: & le même plaiſir qu'on prend à remarquer les differentes manieres qu'un Peintre s'eſt ſouvent faites, on l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le ſtile & dans le tour d'eſprit d'un Auteur.

On avoit d'abord réſolu de déſigner par quelque marque particuliere, les Piéces qui n'avoient pas encore paru: mais on a changé de ſentiment, parce que parmi les Ecrits qui avoient déja été imprimés, il y en a qui ont été entierement refondus, & qui peuvent paſſer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit ſû en quelle claſſe les ranger. Il faut encore remarquer que l'Auteur ayant revû en differens tems ſes Ouvrages, y ajoûtoit après coup de nouvelles choſes: ainſi à prendre tout à la rigueur, on pourroit le condamner ſur quelques Anachroniſmes. On a fait cette remarque particulierement dans la Comédie des ACADEMICIENS; mais on a crû la devoir faire encore ici, parce qu'elle peut avoir lieu pour quelques autres Piéces.

A-

PREFACE.

Après avoir rendu compte de cette Edition, je ne m'arrêterai point à faire l'éloge des Ouvrages de Monſieur de *Saint-Evremond*. Il eſt en poſſeſſion il y a long-tems de l'Approbation du Public; en ſorte que deſormais c'eſt au Public à juſtifier ſur cela ſon Goût, & ſon Jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit, & qu'on eſtime les Ecrits de Monſieur de *Saint-Evremond*. Si une longue Preſcription peut établir le Mérite, & répondre de la durée des Ouvrages, nous en avons une d'un demi Siecle. C'eſt déja un Préjugé aſſez favorable pour les premieres Piéces : celles qu'il a faites dans la ſuite ont été encore plus eſtimées. Ajoûtons que ſi avec tous les deſavantages dont on a parlé, les Oeuvres de Monſieur de *Saint-Evremond* n'ont pas laiſſé d'avoir un ſi grand nombre d'Approbateurs ; il n'y a pas lieu de douter que paroiſſant dans un meilleur état, elles ne ſoient reçûës beaucoup plus favorablement.

On n'eſt pas au reſte aſſez prévenu en ſa faveur, pour croire que tout ce qu'il a écrit ſoit de la même force. Il y a entre autres des Piéces de Poëſie, qui ſont au deſſous du médiocre. On a été tenté d'en ſupprimer quelques-unes qu'il avoit

avoit compoſées dans ſa Jeuneſſe ; mais comme elles avoient déja été imprimées, on n'a pas crû les devoir retrancher ; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on s'étoit érigé en Juge, & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque choſe. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a uſé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les Bagatelles qu'il faiſoit aſſez à la hâte, & qu'il ne ſe donnoit pas la peine de corriger : on a fait ſeulement le meilleur choix qu'on a pû. Je prévoi que tous les Lecteurs n'en ſeront pas également touchés. Il y a dans telle Piéce une Penſée fine, une Raillerie délicate, qui échapera à la plûpart des Gens. Pour être capable de la ſentir, il faudroit être exactement inſtruit du Caractére des Perſonnes avec qui l'on eſt en commerce ; il faudroit ſavoir certains Faits, certaines Circonſtances qui donnent lieu à un Jeu, à une Plaiſanterie, & qui hors de-là paroiſſent très-inſipides. Cela eſt inévitable dans les Ouvrages purement d'eſprit. Le ſeul moyen de remédier à cet inconvenient, ſeroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes : mais outre que ce ſeroit un travail infini, il n'eſt pas toûjours permis

de

de nommer les perſonnes, ſur tout ſi elles ſont vivantes; & d'ailleurs il y a bien des choſes qu'on ne peut pas dire. On a fait ſeulement un Eſſai ſur deux ou trois Piéces, qui regardent *Morin**: que ceux qui les ont lûës autrefois, & qui n'y ont rien trouvé, les reliſent; je ſuis ſûr qu'ils y trouveront tout un autre ſel. Ils pourront par-là juger du reſte; & s'il y a quelques endroits qu'ils n'entendent point, ils ſuſpendront leur Jugement, & rendront du moins cette juſtice à l'Auteur, qu'il peut avoir eu en vûë un autre ſens que celui qui ſe préſente d'abord.

Puis que je me ſuis inſenſiblement engagé à défendre Monſieur de *Saint-Evremond*, je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre ſes Ouvrages. La premiere regarde ce mêlange bizarre de Sérieux & de Comique; de choſes graves, & de bagatelles. Que ne s'eſt-on contenté, diſent certaines gens auſteres & difficiles, de ramaſſer tout ce qu'il y a de bon & de ſolide? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a non ſeulement d'inutile, mais auſſi de badin? Ces gens, qui voudroient qu'on

* *Fameux Joüeur.*

qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles, doivent conſiderer que ce n'eſt point ici un Docteur qui écrit pour inſtruire & pour dogmatiſer; que ce n'eſt point un Homme engagé par ſa Profeſſion à rendre compte au Public de ſes Occupations & de ſes Veilles. C'eſt un Homme du Monde, qui dans une grande oiſiveté cherche à paſſer agréablement le tems; qui écrit tantôt ſur un ſujet, tantôt ſur un autre, uniquement pour s'amuſer: c'eſt un Bel-Eſprit qui penſe à ſe divertir, & à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il eſt en commerce. Il y auroit aſſûrément de l'injuſtice à juger de lui avec trop de ſeverité; & l'injuſtice ſeroit encore plus grande, de vouloir obliger ceux qui publient ſes Ouvrages à ſupprimer tous ceux qui ſont purement divertiſſans.

L'autre Objection roule ſur le Stile de Mr. de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'eſt pas toûjours clair; qu'il y a quelquefois de l'obſcurité, & ſouvent de l'affectation. On y voit, dit-on, une meſure trop exacte & trop recherchée: ce ſont des Antitheſes trop fréquentes. Je ne prétens pas juſtifier ſur tout Monſieur de *Saint-Evremond*; mais on peut dire qu'il

qu'il penſoit avec juſteſſe, & s'exprimoit noblement. Son tour eſt délicat ; ſa diction eſt pure, hardie & ſoûtenuë. Il paſſera toûjours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même ſont heureuſes. Il les connoiſſoit auſſi bien que perſonne, mais il ne vouloit pas s'aſſujettir ſcrupuleuſement aux regles introduites par nos *Puriſtes* modernes. Il ſe plaignoit de la trop grande exactitude de nos Auteurs, qui à force de polir la Langue Françoiſe, l'ont renduë ſans nerfs & ſans force. Il ne pouvoit ſouffrir ceux qui écrivent d'une maniere toûjours exacte, mais trop uniforme ; auſſi un des Conſeils qu'il donnoit pour bien écrire, étoit de varier autant qu'il étoit poſſible la conſtruction & le tour de la Phraſe. Mais c'eſt aſſez parlé des Ouvrages ; il eſt tems de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS, Seigneur de SAINT-EVREMOND, étoit d'une noble & ancienne Maiſon de *Baſſe-Normandie*. Le veritable Nom de ſa Famille étoit *Marcquetel* * ; mais depuis aſſez

* *Celui qui nous a donné des* MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITERATURE *ſous le Nom de* Vigneul-Marville, *dit que c'étoit* De Margotelle.

aſſez long-tems ſes Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis*, de la Terre de *Saint-Denis du Guaſt* dans le *Cotantin*, entre *Saint-Lo* & *Coutance*.

Le Baron de *Saint-Denis* ſon Pere commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon*, dernier Duc de *Montpenſier*, Gouverneur de *Normandie*. Il épouſa N. de *Rouville*, Sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce Mariage il eut ſix Garçons, tous bien faits & Gens d'eſprit. Monſieur de *Saint-Evremond*, qui étoit un des Cadets, a ſurvêcu à tous ſes Freres, & de cette nombreuſe Famille il ne reſte plus d'Enfans mâles que ceux qui ſont deſcendus de l'Aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure conſiderable en *Normandie*.

Monſieur de *Saint-Evremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au College de *Clermont*: il y fit ſes premieres Etudes, & après ſa Philoſophie vint à *Caën*, où il étudia en Droit. Mais ſon Génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Academie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il ſeize ans qu'il entra dans le Service: il eut bien-tôt une Compagnie

d'Infanterie, & ſe trouva au premier Siége d'*Arras*. Il ſervit enſuite dans la Cavalerie, & entra dans la Compagnie des Gardes de Monſieur le Duc d'*Anguien* *. Il ſe trouva au Combat de *Fribourg*, & l'année ſuivante à la Bataille de *Nortlinguen*: il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monſieur le Prince, & ayant été commandé avec deux Eſcadrons pour occuper une hauteur, il eſſuya un ſi grand feu des Ennemis, que preſque toute ſa Troupe fut défaite. Il fut bleſſé lui-même au genoû gauche d'un coup de Fauconneau. On demeura près de ſix ſemaines dans l'incertitude ſi on lui couperoit la Cuiſſe; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque eſperance de gueriſon, differerent d'en venir à cette dure extrémité, & le tirerent heureuſement d'affaire, mais ce ne fut qu'après avoir ſouffert pluſieurs mois. Sa Bleſſûre ſe rouvrit à *Londres* plus de trente ans après, & guerit ſi bien qu'il ne lui en reſtoit d'autre incommodité qu'un peu de foibleſſe dans cette Jambe.

Il continua de ſervir en *Allemagne* & en

* Louïs II. *dernier Prince de* Condé, *qu'on appelloit Duc d'*Anguien *du vivant de ſon Pere.*

en *Flandre* ſous Monſieur le Prince de *Condé*, & s'aquit l'Eſtime & l'Amitié de la plûpart des Généraux. Sa Capacité fut connuë dans les differens Emplois par où il paſſa; & ſa Valeur parut plus d'une fois dans les Occaſions, auſſi bien que dans les Combats ſinguliers, dont il ſe tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il ſe diſtinguoit du commun des Officiers, par une maniere de penſer fine & délicate, par une expreſſion juſte & polie. Ces endroits le firent connoître & eſtimer de Monſieur de *Turenne*, du vieux Marêchal d'*Etrées*, du Marêchal de *Grammont*, du Marêchal d'*Albret*, & de pluſieurs autres Perſonnes du premier rang. Mais ſes plus grandes liaiſons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Marêchal de *Clerembaut*, & le Marêchal de *Crequi*. Ce dernier tout le tems qu'il a vêcu l'a honoré de ſon Amitié, & lui en a donné des marques eſſentielles dans un tems & dans des circonſtances où il eſt rare de trouver de vrais Amis.

Les premieres Années que Monſieur de *Saint-Evremond* fut auprès de Monſieur le Prince, il eut beaucoup de part à ſa Bienveillance. Il étoit de ceux avec qui

Son Alteſſe aimoit à ſe retirer, & à s'entretenir familierement : on le mettoit même aſſez ſouvent des Parties de plaiſir. Mr. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des Affaires importantes, & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mere la nouvelle de la priſe de *Furnes*, Son Alteſſe le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*, de lui faire la premiere ouverture du Siége de *Dunkerque*, & de regler avec ce Miniſtre tout ce qui étoit néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand Deſſein. Quelque relief que cela lui donnât dans l'Armée, il ne pût reſiſter au penchant naturel qu'il ſe ſentoit à découvrir & à marquer le foible des Hommes ; talent qu'il a bien fait valoir depuis. De concert avec le Marêchal de *Clerembaut*, il s'attacha à obſerver les Sentimens & les moindres Actions de Monſieur le Prince, & faiſant profeſſion l'un & l'autre d'admirer ſes grandes Qualités, ils ne le ménagerent pas aſſez dans leurs Railleries, & ne garderent peut-être pas toûjours le reſpect qu'ils lui devoient. Cela dura pluſieurs mois ; mais ils ne pûrent jouer leur jeu ſi finement que Monſieur le Prince ne s'en apperçût. De l'humeur dont il étoit,

toit, on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre reſſentiment, particulierement contre Monſieur de *Saint-Evremond*. La Priſon des Princes, & la Guerre Civile ſurvinrent peu de tems après, & Monſieur le Prince fut obligé de ſe retirer dans les Pays-Bas. Mais la Paix étant faite Son Alteſſe eut la généroſité de lui pardonner, & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela en pluſieurs occaſions ce Prince lui fit donner des aſſûrances de ſon Affection & de ſon Eſtime.

Après la priſe de *Dunkerque* il alla ſervir en *Catalogne*. Les Troubles étant ſurvenus les Années ſuivantes, il demeura toûjours attaché au Parti du Roi, & obtint un Brevet de Marêchal de Camp, avec une Penſion de mille Ecus *. Il eut pendant la Guerre Civile divers Commandemens dans la *Guienne*, & perſonne n'eut plus de Crédit que lui auprès du Duc de *Candale*, qui commandoit une petite Armée dans cette Province. On payoit alors peu régulierement les Troupes: on donnoit ſimplement aux Officiers

* *On a les Originaux des deux Brevets datés de* Compiegne *le* 16. *&* *le* 17. *de Septembre* 1652.

des Assignations sur les Villes & sur les Communautés, & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des Conjonctures, & soûtenu par Monsieur *Fouquet*, de qui il étoit particulierement connu, Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il avouoit lui-même, & en plaisantoit souvent, qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous fraix faits : *précaution*, ajoûtoit-il, *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma Vie.*

Il lui arriva peu de tems après une fâcheuse Affaire. Le Duc de *Candale* étoit très-bien dans l'Esprit du Cardinal *Mazarin* : on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses Interêts. Cependant dans l'Accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un Parti qui déplût au Cardinal, & celui-ci n'osant pas attaquer directement Monsieur de *Candale*, crût devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond*, qu'on accusoit d'avoir eu part à ces Conseils. Sur un prétexte assez leger, c'est-à-dire, pour quelques Plaisanteries dites à Table, à quoi Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas plus de part

que

que le reſte de la Compagnie, le Cardinal le fit mettre à la Baſtille. Après y avoir reſté un peu plus de trois mois, il fut mis en liberté; mais l'idée effrayante de la Baſtille lui demeura toûjours dans l'eſprit, & cette crainte fut la principale raiſon qui l'obligea à ſortir de *France*, comme on le dira dans la ſuite.

On commençoit à traiter de la Paix, & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conference, Monſieur de *Saint-Evremond* y alla avec pluſieurs Perſonnes de Qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manege du Cardinal *Mazarin*, & de Don *Luis de Haro*: ces deux premiers Miniſtres jouoient au plus fin; mais dans le fonds ils vouloient également la Paix, quoi que par des motifs differens. En partant de *Paris* Monſieur de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques-uns de ſes Amis, & de leur rendre compte de ce qui ſe paſſoit à la Conference. Entre ceux-là il y en avoit un aſſez grand nombre qui ſouhaitoient la continuation de la Guerre: le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers, & Monſieur de *Saint-Evremond* crût lui faire plaiſir en traitant de ridicule le Fameux Traité des *Pire-*

nées, qu'on regardoit alors comme desavantageux à la *France*. Il s'expliqua sans doute trop librement, ou pour mieux dire il railla trop fortement le Ministre, dans la Lettre qui fut la cause de sa Disgrace. C'est ce qu'il avouoit lui-même; mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendroit publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de tems après la Paix, & fut complimenté sur son heureux Rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassiade fut des plus magnifiques, soit par le rang de l'Ambassadeur, ou par le grand Cortege des Gens de Qualité qui l'accompagnerent. Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant près de six mois qu'il resta à *Londres*, outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulierement du Roi, & du Duc d'*York*, il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France*, & fit de nouvelles habitudes: ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque tems après son retour en *France*,

ce, le Cardinal *Mazarin* mourut, & la perte de Monſieur *Fouquet* fut réſoluë. On auroit bien de la peine à deviner comment la Diſgrace de Monſieur *Fouquet* cauſa celle de Monſieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce Fait, dont peu de gens ſont exactement inſtruits. Pour mieux cacher le deſſein qu'elle avoit, la Cour alla faire un tour en *Anjou*, & de-là en *Bretagne*. Monſieur de *Saint-Evremond* fit le Voyage avec le Maréchal de *Clerembaut*, & laiſſa en partant à Madame *Dupleſſis Beliere* une Caſſette où il avoit quelque Argent comptant, des Billets, & tous ſes Papiers. Lors que Monſieur *Fouquet* fut arrêté, on ne ſe contenta pas de ſaiſir tous les Papiers qu'on trouva chez lui; on fit mettre le Scellé chez ſes Amis, & chez les Gens avec qui il avoit eu le plus de liaiſon. Madame *Dupleſſis* étant Amie de Monſieur *Fouquet*, on mit auſſi le Scellé chez elle, & avec les Papiers, qu'on croyoit appartenir au Surintendant, on emporta la Caſſette de Monſieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la *Lettre ſur la Paix des Pirenées*, qui juſqu'alors n'avoit été vûë que des Maréchaux de *Crequi* & de *Clerembaut*: on la montra au Roi, &

on n'oublia rien pour aigrir l'Eſprit de ce Prince. Comme il n'eſt pas ordinaire dans les Cours de s'intereſſer à la Réputation d'un Miniſtre mort, on s'étonnera ſans doute qu'il ſe ſoit trouvé des Gens qui ayent pris aſſez à cœur la Memoire du Cardinal, pour faire un Crime capital de quelques Railleries. Mais il faut ſavoir que Meſſieurs *Le Tellier* & *Colbert*, qui s'élevoient ſur les ruïnes de Monſieur *Fouquet*, étoient Créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuſe reconnoiſſance pour leur Maître & leur Bienfacteur, ils repréſenterent au Roi que déchirer ſi cruellement un Miniſtre, qui avoit gouverné l'Etat pendant ſa Minorité, c'étoit attaquer la Régence de la Reine ſa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de ſon Regne. Ces inſinuations firent leur effet, & Monſieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaiſes impreſſions qu'on avoit données de lui, s'abſenta par le conſeil de ſes Amis. Il ſe retira d'abord en *Normandie* chez un de ſes Parens ; mais ne s'y croyant pas en ſûreté, il fut obligé de changer ſouvent de retraite. Il alla d'une Province dans une autre, voyageant toûjours de nuit, & ne logeant que chez des

des gens dont il étoit connu. Enfin ennuyé de cette Vie errante, & voyant que les tentatives que ſes Amis avoient fait en ſa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Baſtille*, où il avoit fait quelques Années auparavant un aſſez rude Noviciat, il prit le parti de ſortir de *France* vers la fin de l'Année 1661. Il vint d'abord dans les Pays-Bas *Eſpagnols*, & de-là en *Hollande :* il n'y fit pas un long ſéjour, mais paſſa en *Angleterre*, où il ſalua le Roi *Charles II.* qui le reçût très-favorablement. Il y vêcût d'abord avec beaucoup de familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec Mylord *Croſts*, & quelques autres Seigneurs. Il vêcut ſur tout dans une grande liaiſon avec Monſieur d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la Converſation des Gens de Lettres. Il fit connoiſſance avec Monſieur *Waller*, un des plus beaux Eſprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Monſieur *Cowley*, Monſieur *Iſaac Voſſius*, & divers autres Savans.

Quelque agréablement qu'il paſſât ſes jours en *Angleterre*, il penſoit ſouvent à revoir ſa Patrie, & à rentrer dans ſes Em-

plois. Dans cette vûe il écrivoit à ceux de ſes Amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négligeoit rien pour obtenir ſon Retour. Mais trouvant inflexible l'Eſprit des Miniſtres, il tomba dans une profonde mélancolie, & dans une eſpece de langueur. On lui conſeilla, pour divertir ſes ennuis, de paſſer la Mer, & il eut d'autant moins de peine à s'y reſoudre, que la Peſte commençoit à regner dans *Londres*, & que la Cour penſoit déja à ſe retirer. Il partit en 1665. & paſſa en *Hollande*, où au bout de quelques mois il recouvra ſa ſanté. Il y connut particulierement le Penſionaire *De Wit*, & les Perſonnes les plus conſiderables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Eſtrades*, le Baron de *Liſola*, & la plûpart des Miniſtres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais ſur tout il vit alors le Prince d'*Orange*, qui bien que dépouillé des Charges de ſes Ancêtres, & reduit en quelque maniere à une condition privée, ne laiſſoit pas de donner dans un Age peu avancé, des marques d'un Génie extraordinaire, de cette humeur Guerriere, & de cette noble Ambition qu'il a fait paroître dans toute la ſuite de ſa Vie.

Le

Le Traité de *Breda* commença peu après : Monſieur de *Saint-Evremond* y alla paſſer quelques mois, & y connut preſque tous les Plenipotentiaires. De-là il fit un tour à *Bruxelles*, & revint à la *Haye*. Le Prince de *Toſcane* *, qui voyageoit *incognito*, y paſſa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maiſon, qui étoit préciſément celle où Monſieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il ſe préparoit à en ſortir, de même que les autres qui y avoient des Appartemens ; mais le Prince lui fit dire qu'il ſouhaitoit qu'il demeurât. Tout le tems que Son Alteſſe fut à la *Haye*, Monſieur de *Saint-Evremond* lui fit régulierement ſa Cour, & eut l'honneur de manger ordinairement à ſa Table. Depuis ce temps-là le Grand Duc a toûjours conſervé beaucoup d'eſtime & de bienveillance pour lui, & lui en a donné des aſſûrances par des Lettres très-obligeantes, & par des *Regales* que Son Alteſſe Royale lui envoyoit de tems en tems.

Il y avoit plus de quatre ans que Monſieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande*, lors que le Chevalier *Temple* lui fit

 dire

* *Le Grand Duc d'à préſent.*

dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majeſté ſouhaitoit qu'il retournât en *Angleterre*. Il ſe rendit au plûtôt à *Londres*, où le Roi le reçût avec une extrême bonté, & lui donna une Penſion de trois cens Livres Sterling, qui fut toûjours régulierement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monſieur d'*Aubigny*, mais il retrouva un grand nombre d'anciens Amis, & ſe fit bien-tôt connoître des jeunes Courtiſans. La Lecture & la Société des Honnêtes-gens faiſoient toute ſon occupation, & on peut dire qu'il vivoit auſſi agréablement, qu'un Etranger & un Exilé pouvoit le ſouhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de ſa Vie, fut l'arrivée de Madame la Ducheſſe *Mazarin* en *Angleterre*. Alors tous ſes ſoins auparavant partagés ſe réünirent; toute ſon aſſiduité fut pour une Perſonne ſi extraordinaire. Il devint un de ſes plus zélés, & de ſes plus conſtans Admirateurs. Elle a ſervi de ſujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire: en mille endroits de ſes Ouvrages il a célébré ſa Beauté incomparable, les agrémens de ſon Eſprit, les charmes de ſa Converſation; mais quelques éloges qu'il lui ait donnez, ils ſont encore beaucoup

coup au deſſous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai, on ne ſait qui des deux avoit le plus d'obligation, ou Madame *Mazarin* à ſon Panegyriſte, d'avoir fait connoître à tout le monde ſes rares & admirables qualités ; ou Monſieur de *Saint-Evremond* à Madame *Mazarin*, de lui avoir fourni les occaſions d'écrire mille choſes qui lui feront toûjours beaucoup d'honneur, dans l'eſprit des Perſonnes qui ont de la délicateſſe & du bon-goût. Il trouvoit chez elle ce que l'*Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli, ce qu'il y avoit de plus diſtingué parmi les Miniſtres Etrangers : il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin*, ceux que la liberté de ſa Maiſon y attiroient ordinairement : mais ce qu'il eſtimoit plus que tout le reſte, il voyoit tous les jours Madame *Mazarin*, c'étoit ſa principale occupation. Si le tems, qui détruit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau ; qui efface juſqu'aux Noms & aux Tîtres, pouvoit faire oublier la Beauté, le Rang, la Fortune d'*Hortence Mancini*, les Ouvrages de Monſieur de *Saint-Evremond* lui aſſûreroient l'Immortalité. Son Nom & ſes Tîtres ſont plus en ſûreté, que ſi on les avoit gravés ſur le Marbre & ſur

le

le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits, que Monſieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre*, que je ne pouvois me diſpenſer de m'étendre ſur ſon ſujet; & on ne ſauroit ſe ſouvenir d'une Perſonne ſi accomplie, ſans être également touché de ſon mérite & de ſa perte.

Du tems que Monſieur *Colbert de Croiſſi* étoit Ambaſſadeur en *Angleterre*, il s'employa pour obtenir le rappel de Monſieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit pluſieurs fois à Monſieur *Colbert* ſon Frere, & le preſſa de s'expliquer. Monſieur *Colbert* promit de ne faire point d'oppoſition, ſi quelqu'un vouloit prendre ſur ſoi d'en parler au Roi; mais il ajoûta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une Affaire, où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainſi cette tentative ne réüſſit pas mieux que les précedentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland*, qui étoit Secretaire d'Etat, & Préſident du Conſeil, propoſa au Roi *Jaques II.* de créer une nouvelle Charge pour Monſieur de *Saint-Evremond*: c'étoit en quelque maniere une Charge de Secretaire du Cabinet, car on vou-

vouloit qu'il fit les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers. Monſieur de *Saint-Evremond* s'excuſa d'accepter un tel Emploi, ne croyant pas qu'il convint à un Homme de ſon âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très-humblement le Roi, & de dire à Sa Majeſté qu'après ſoixante & dix ans il faloit jouïr du peu qui reſtoit à vivre, & renoncer entierement aux Affaires.

La Révolution, qui arriva ſur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'*Angleterre*, loin de nuire à Monſieur de *Saint-Evremond*, lui fut plûtôt avantageuſe. Il alla ſaluer le Prince d'*Orange*, dès qu'il fut arrivé à *Londres*, & fut reçû de lui avec beaucoup de diſtinction. Ce Prince ayant été élevé ſur le Thrône, lui donna en toutes ſortes d'occaſions des marques de bonté, & les accompagna ſouvent de Graces & de Bienfaits ſolides. Lors que Sa Majeſté mangeoit chez quelque Seigneur, elle le nommoit aſſez ſouvent pour un des Convives, & ſe plaiſoit fort à ſa Converſation. Aſſûré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi, il ne ſongeoit qu'à finir tranquillement ſes jours en *Angleterre*, lors qu'on lui fit dire qu'il pouvoit re-

retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit ſavoir de la part des Miniſtres. Pluſieurs de ſes Amis le ſolliciterent en même tems de ſe rendre à *Paris*, & lui firent des offres très-obligeantes. Mais ſoit que l'extrême paſſion qu'il avoit euë fut rallentie par l'âge, ou qu'il fut content du genre de vie, & de la ſocieté qu'il avoit choiſie, il répondit au Comte de *Grammont*, qu'il étoit trop vieux pour ſe tranſplanter; que d'ailleurs il aimoit mieux reſter par choix à *Londres*, où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'Honnêtes-gens; où l'on étoit accoûtumé à ſa Loupe & à ſes Cheveux blancs, à ſes manieres & à ſon tour d'eſprit, que de retourner en *France*, où il avoit perdu toutes ſes habitudes; où il ſeroit comme Etranger, & où à peine connoîtroit-il un autre Courtiſan que le Comte de *Grammont* lui-même.

Le reſte de la Vie de Monſieur de *Saint-Evremond* a été trop uni & trop égal, pour nous arrêter long-tems. Il ſuffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philoſophe. La Lecture & la Converſation étoient plus que jamais ſa principale affaire: le reſte du tems il l'employoit à compoſer de pe-

ti-

tites Piéces pour ſon amuſement, & pour celui d'un certain nombre d'Honnêtes-gens, qui s'aſſembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement: il ne pouvoit quelquefois la nommer ſans répandre des larmes. Quelques-uns de ſes Amis lui firent ſur cela de nouvelles inſtances, & le ſolliciterent de quitter l'*Angleterre*; mais il demeura ferme dans ſa premiere reſolution.

Il a conſervé juſqu'à la fin un Jugement ſain, une Mémoire heureuſe, & une Santé auſſi parfaite qu'on pouvoit la ſouhaiter à ſon âge. Il commença à ſe plaindre huit ou dix mois avant ſa Mort, d'une difficulté d'uriner, cauſée par un Ulcere dans la Veſſie. Ce Mal augmenta inſenſiblement, & lui cauſa des douleurs vives & des inſomnies qui l'affoiblirent, & lui ôterent enfin l'appetit, qu'il avoit toûjours eu fort bon. Se ſentant accablé il fit un Teſtament, & diſpoſa du peu qui lui reſtoit en faveur de ſes Domeſtiques, & de quelques-uns de ſes Amis. Il mourut le $\frac{2}{25}$. de Septembre 1703. ayant toûjours eu les ſens libres, & parla autant qu'il pût ſe faire entendre. On n'a jamais ſû exactement ſon âge; mais par la plus juſte ſupputation qu'on ait faite, il ne pou-

pouvoit pas avoir moins de 92. ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Weſtminſter*, auprès des Savans *Caſaubon*, *Camden*, *Barrow*, & des Poëtes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c. On travaille préſentement à ſon Buſte: il doit être mis au deſſus de l'Inſcription qu'on a gravée ſur un Marbre blanc, & qu'on trouvera à la fin de cette Préface.

Finiſſons en diſant un mot de ſa Perſonne & de ſon Caractére. Monſieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuſe & bien priſe: comme il avoit bien fait dans ſa Jeuneſſe tous ſes Exercices, il lui en reſtoit dans un âge très-avancé une démarche naturelle & aiſée. Il avoit les Yeux bleus, vifs, & pleins de feu, une phyſionomie ſpirituelle, un ſoûris malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs: quoi qu'ils fuſſent devenus tous blancs, & qu'il lui en reſtât même fort peu, il ne voulut jamais prendre la Perruque, & ſe contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant ſa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe, qui groſſit conſiderablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup; du moins ceux qui étoient accoûtumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

Sa

Sa Converſation étoit enjouée & facile, ſes reparties vives & piquantes, ſes manieres honnêtes & polies : en un mot on peut dire qu'il ſentoit en tout ſon Homme de Qualité. Rigide obſervateur des regles de la Civilité, il ne manquoit point à rendre une viſite : mais c'étoit ſans cette affectation de Cérémonie, qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

Il n'avoit pas un grand ſavoir ; mais ce qu'il avoit lû il le ſavoit bien. En liſant il s'attachoit plus à étudier le Génie & le Caractére d'un Auteur, qu'à charger ſa mémoire d'une érudition faſtueuſe & ſouvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoi que ſon Stile ſente le travail & l'étude, il s'étoit fait une ſi grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'eſt pas qu'il ne corrigeât ſes Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain tems ; il ajoûtoit, quelquefois il retranchoit : mais aſſez ſouvent du premier coup il réüſſiſſoit mieux que dans ſes Corrections.

Quoi qu'au jugement de tout le Monde ſa Poëſie ſoit fort au deſſous de ſa Proſe, il n'en jugeoit pas toûjours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit ſouvent un peu trop de prévention pour

ſes

ſes Vers. D'ailleurs il les faiſoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit paſſionnément la Muſique, & l'entendoit aſſez bien pour compoſer des Airs. Il nota le CONCERT DE CHELSEY, un PROLOGUE EN MUSIQUE, & diverſes autres Piéces qu'on verra dans cette Edition. Il eſt vrai que pour les Ouvertures, les Baſſes continues, les Chœurs, & toute la Symphonie, il les donnoit à faire à quelque Muſicien habile. Grand Admirateur d'une belle Voix, & encore plus des Inſtrumens bien touchés, il ne manquoit aucun Concert, ni aucun Divertiſſement de cette nature-là.

Tout le tems qu'il reſta dans le Service, il fut très-appliqué à remplir les Devoirs d'un bon Officier : hors de-là aimant le Plaiſir, Homme de Commerce, de Bonne-chere. Le Comte d'*Olonne*, le Marquis de *Boiſdauphin* & lui, furent nommés les CÔTEAUX*, pour avoir voulu rafiner ſur le goût, & ſur la délicateſſe de la Table. Dans les Pays étrangers il a toûjours aimé la Bonne-chere, & lors même que les autres Paſſions l'ont quit-

* *Voyez la Note qu'on a miſe dans le Tome V. de cette Edition, page 223.*

quitté, celle-ci l'a accompagné juſqu'au Tombeau.

Quoi que naturellement il eut du penchant à la Satire, ou plûtôt à une Raillerie fine, à une Ironie ingénieuſe, ſa Politeſſe & le grand Monde, dans lequel il avoit vêcu, l'avoient rendu fort circonſpect & fort reſervé. Sur ſes vieux jours il affectoit de louer tout, & même d'applaudir un peu trop aux Favoris & aux Perſonnes en place. C'étoit plûtôt un effet de crainte & de défiance, compagnes ordinaires de la Vieilleſſe, qu'un changement dans ſon humeur & dans ſon tour d'eſprit. Il a exprimé dans ces quatre Vers la diſpoſition où il ſe trouvoit.

Je pers le goût de la Satire,
L'Art de louer malignement
Cede au ſecret de pouvoir dire
Des Verités obligeamment *.

Non ſeulement il a vêcu très-long-tems, mais pendant tout le cours de ſa Vie il a joüi d'une Santé forte & vigoureuſe. Il a conſervé juſqu'à la fin une humeur gaye, un enjoûment qui ne tenoit rien

* *Voyez le* SONNET *entier Tom. IV. pag. 367.*

rien de l'auſterité, ni du chagrin de la Vieilleſſe. Il aimoit la compagnie des Jeunes-gens, il étoit ſenſible à tous leurs Plaiſirs. Les Divertiſſemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, faiſoient ſur ſon Eſprit une impreſſion vive & agréable: il ſe plaiſoit à en entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre, & ce qui y contribuoit le plus, c'eſt qu'il avoit toûjours chez lui des Chiens, des Chats, de toutes ſortes d'Animaux. Il diſoit que pour divertir les ennuis inſeparables de la Vieilleſſe, il faloit toûjours avoir devant les yeux quelque choſe de vif & d'animé.

Il emporta de *France* tout l'Argent qu'il pût retirer, laiſſant quelques Billets au Marêchal de *Crequi*, qui lui en fit une Rente viagere de deux cens Ecus. Quand il paſſa la ſeconde fois de *Hollande* en *Angleterre*, il donna cinq cens Livres Sterling à Mylord Duc de *Montaigu*, qui lui en a fait près de trente années & juſqu'à ſa Mort, une Rente viagere de cent Livres Sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de *Normandie*, & aux Gratifications qu'il a euës des Rois *Charles II.* & *Guillaume III.* lui ſuffiſoit pour le néceſſaire, & pour les commodités de la Vie.

En

En voila assez pour faire connoître Monsieur de *Saint-Evremond*. S'il manque quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même* : il le finit par ces Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

De Justice & de Charité
Beaucoup plus que de Penitence,
Il compose sa Pieté:
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa Bonté,
Dans le Sein de la Providence
Il trouve son repos & sa felicité.

* *Voyez le Tom. V. pag. 277.*

EPITAPHE
DE Mr. DE SAINT-EVREMOND.

CAROLUS DE SAINT-DENIS DNS
DE SAINT-EVREMOND
NOBILI GENERE IN NORMANNIA ORTUS
A PRIMA JUVENTUTE
MILITIÆ NOMEN DEDIT
ET PER VARIA MUNERA
AD CASTRORUM MARESCALLI
GRADUM EVECTUS
CONDÆO TURENNIO

ALIISQUE CLARIS BELLI DUCIBUS
FIDEM SUAM ET FORTITUDINEM
NON SEMEL PROBAVIT
RELICTA PATRIA HOLLANDIAM
DEINDE A CAROLO II. ACCITUS
ANGLIAM
VENIT
PHILOSOPHIAM ET HUMANIORES
LITTERAS
FELICITER EXCOLUIT
GALLICAM LINGUAM
CUM SOLUTA TUM NUMERIS ASTRICTA ORATIONE
EXPOLIVIT ADORNAVIT LOCUPLETAVIT
APUD POTENTISS. ANGLIÆ REGES BENEVOLENTIAM ET FAVOREM
APUD REGNI PROCERES GRATIAM ET FAMILIARITATEM
APUD OMNES LAUDEM ET APPLAUSUM
MERUIT.
NONAGINTA ANNIS MAJOR OBIIT
DIE IX. SEPTEMBRIS MDCCIP.

VIRO CLARISSIMO
INTER PRÆSTANTIORES
ÆVI SUI SCRIPTORES
SEMPER MEMORANDO
AMICI MOERENTES
P. P.

TA-

TABLE DES PIECES

contenuës dans le premier Tome.

Les Academiciens, Comedie. Pag. 1

Retraite de Mr. le Duc de Longueville en ſon Gouvernement de Normandie. 44

*Lettre à Madame ***.* Je me ſouviens qu'allant à l'Armée, *&c.* 61

Lettre à la même. Je penſois que vous m'aviez oublié *&c.* 63

*Lettre à Madame ***.* Vous êtes ſur le point *&c.* 65

Madrigal. Qu'avez-vous fait de mon Amour, *&c.* 67

*A Mad ***. Elegie.* Aimable Iris, ſi vous voulez apprendre *&c.* 68

A la même. Elegie. Iris, ſi vous ſavez les peines que j'endure, *&c.* 71

A la même. Stances. Iris, je vous aime toûjours *&c.* 73

A la même. Stances. Puis qu'il vous faut quitter en ces funeſtes lieux, *&c.* 75

A la même. Stances. Je n'entens plus parler de vous *&c.* 76

A la même. Stances. Si vous ſavez que je vous aime *&c.* 77

A la même. Stances. Mes Yeux, mes inutiles Yeux, *&c.* 79

A la même. Chanſon. Vous avez trompé mes déſirs *&c.* 80

Caractere de Madame la Comteſſe d'Olonne. 81

Lettre à Madame la Comteſſe d'Olonne en lui envoyant ſon Caractere. 88

*A Madame ***. Sonnet.* Que vous faites languir un pauvre Malheureux, *&c.* 89

Dixain. Vous faites la Spirituelle, *&c.* 90

*A Mad. ***. Stances.* Laiſſez-là nos jeunes Deſirs, *&c.* 91

*A Madame ***. Stances.* Bienheureux qui vit ſans Chimere, *&c.* 93

A la même. Stances. Je ne viens point devant vos Charmes, *&c.* 95

Epigramme. Etre ſans Vertu Précieuſe, *&c.* 96

Epigramme. Très-difficile, & fort peu délicat, *&c.* 97

Stances. Philis en tournant ſes beaux Yeux, *&c.* *Ibid.*

*Lettre à Madame ***.* Quelque violente que ſoit mon Amitié, *&c.* 102

*A Mr. le Marquis de ***. Stances.* Marquis, on dit par tout que vous êtes aimable, *&c.* 104.

*A Mad. ***. Sonnet.* Vous m'ordonnez de vous voir rarement, *&c.* 107

*A Madame ***. Stances.* Menagez mieux le repos de ma vie, *&c.* 108

*Lettre à Madame ***.* Il n'y a rien de ſi honnête *&c.* 109

Obſervations ſur la Maxime, qu'il faut mépriſer la Fortune, & ne ſe point ſoucier de la Cour. 111

TABLE.

Lettre à Mr. le Comte d'Olonne. 118
Le Cercle. A Monſieur ***. On parle depuis peu de certaine Ruelle *&c.* 123
*A Mademoiſelle de l'E**s. Elegie.* Chere Philis, qu'êtes-vous devenue, *&c.* 128
L'Homme qui veut connoître toutes choſes, ne ſe connoît pas lui-même. 135
Lettre à Monſieur ***. Vous m'écrivez *&c.* 141
Sur les Plaiſirs; à Mr. le Comte d'Olonne. 144
Sonnet. Nature, enſeigne-moi par quel bizarre effort *&c.* 154
A Mr. le Comte d'Olonne, Stances. Tircis, que l'avenir *&c.* 155
Epitaphe. A brouiller les Humains, Boudet fut ſans ſeconde *&c.* 156
Dixain. Qu'une Paſſion délicate, *&c.* 157
Chanſon. Il faut pour vôtre honneur, Sylvie *&c.* 158
Lettre à Madame ***. A ce que j'apprens *&c.* *Ibid.*
Elegie ſur la Mort du Duc de Candale. 164
A Mr. le Chevalier de Grammont. Il n'eſt qu'un Chevalier au Monde *&c.* 167
Lettre à Mr. le Marquis de Crequi, ſur la Paix des Pirenées. 169
Jugement ſur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme. 183
Jugement ſur Céſar & ſur Alexandre. 191
Reflexions ſur les divers Genies du Peuple Romain, dans les divers tems de la République. 210
CHAP. I. *De l'Origine fabuleuſe des Romains, & de leur Genie ſous les premiers Rois.* ibid.
CHAP. II. *Du Genie des premiers Romains dans les Commencemens de la Republique.* 218
CHAP. III. *Des premieres Guerres des Romains.* 222
CHAP. IV. *Contre l'Opinion de Tite-Live ſur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.* 225
CHAP. V. *Le Genie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.* 233
CHAP. VI. *De la premiere Guerre de Carthage.* 243
CHAP. VII. *De la ſeconde Guerre Punique.* 250
CHAP. VIII. *Du Genie des Romains vers la fin de la ſeconde Guerre de Carthage.* 275
CHAPP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. 290. 291
CHAP. XVI. *D'Auguſte, de ſon Gouvernement, & de ſon Genie.* 291
CHAP. XVII. *De Tibere & de ſon Genie.* 311
Sonnet. Qu'avez vous plus, Deſtins, à me faire endurer, *&c.* 321
A Madame ***. *Stances.* Il me ſouvient de mes plaiſirs, *&c.* 322
Sur la Complaiſance que les Femmes ont en leur Beauté. 323

FIN. LES

LES ACADEMICIENS
Comedie

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

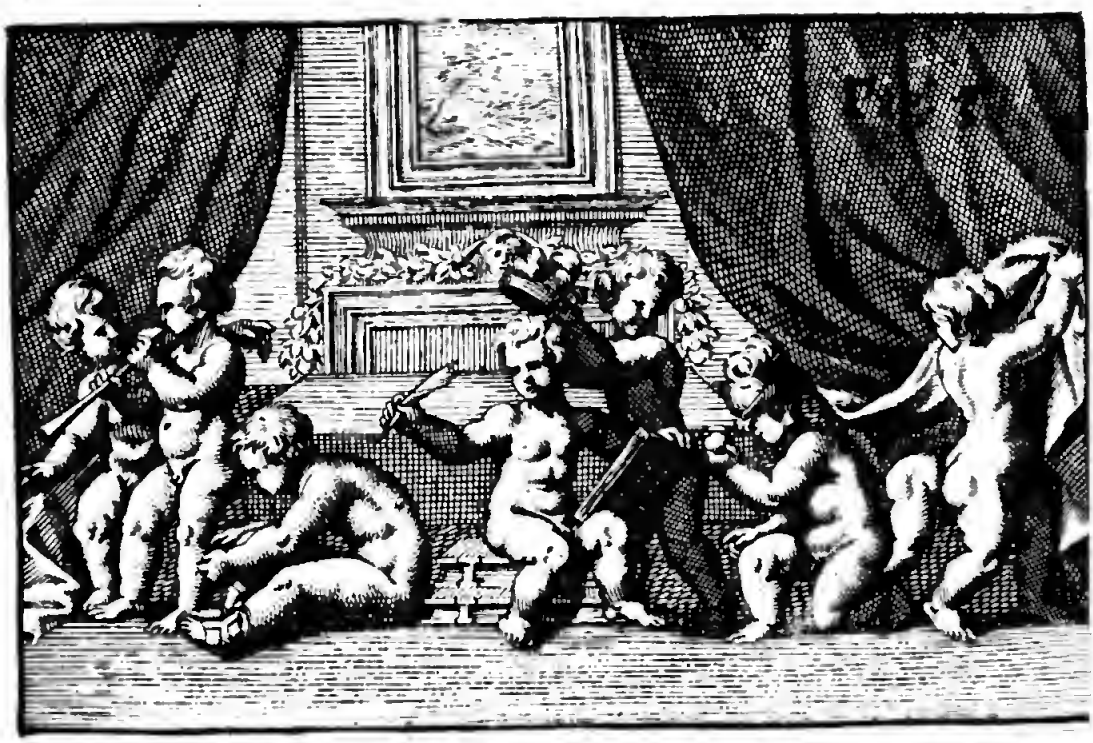
LES
ACADEMICIENS,
COMEDIE.

ACTEURS.

MONSIEUR LE CHANCELIER*, *Protecteur de l'*ACADEMIE FRANÇOISE.
SERISAY, *Directeur de* l'ACADEMIE.
DES MARETS, *Chancelier de* l'ACADEMIE.
GODEAU, *Evêque de* Graſſe & Vence.
GOMBAULD.
CHAPELAIN.
HABERT.
FARET.
BOISROBERT.
SILHON.
COLLETET.
GOMBERVILLE.
SAINT AMANT.
COLOMBY.
BAUDOIN.
L'ESTOILE.
PORCHERES d'ARBAUD.
Mademoiſelle de GOURNAI.

La SCENE eſt à Paris dans la Maiſon où s'aſſembloit l'ACADEMIE.

* SEGUIER.



LES ACADEMICIENS, *COMEDIE**.

ACTE I.

SCENE I.

SAINT AMANT, FARET.

SAINT AMANT.

Faret, qui ne riroit de nôtre ACADEMIE?
A-t-on vû de nos jours une telle infamie?

* *Cette Piece avoit d'abord pour titre*, LA COMEDIE DES ACADEMISTES, POUR LA REFORMATION DE LA LANGUE

Paſſer huit ou dix ans à reformer ſix Mots!
Par-Dieu, mon cher *Faret*, nous ſommes de grands Sots.

FARET.

Tant ſots qu'il vous plaira : mais les Premiers de *France*
Sont les Admirateurs de nôtre Suffiſance.
Quoi ! trouvez-vous mauvais que de pauvres Auteurs,
Devant les Ignorans s'érigent en Docteurs?
S'ils peuvent ſe donner du credit, de l'eſtime,
L'erreur des abuſés n'eſt pas pour eux un crime.
Après tout; où trouver de ces rares Savans,
Dont le Nom immortel percera tous les Ans?
Si pour l'ACADEMIE il faut tant de Science,
Vous, & moi, pourrions bien ailleurs prendre Séance.

SAINT AMANT.

Oui: mais je n'aime pas que Monſieur de *Godeau*,
Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau:
Qu'un

GUE FRANÇOISE. *Elle fut faite au commencement de l'Année 1643. c'eſt-à-dire environ huit ans après l'Etabliſſement de* l'ACADEMIE. *Après avoir couru longtems Manuſcrite, on l'imprima en 1650. mais ſi horriblement défigurée, que Mr. de* St. Evremond *ne s'y reconnoiſſoit plus. Madame la Ducheſſe de* Mazarin *l'ayant engagé à la revoir en 1680. il aima mieux la refondre, que la corriger. Ceux qui prendront la peine de comparer la premiere Edition, avec celle qu'on donne préſentement, verront bien que c'eſt ici une Piece toute nouvelle. On a crû devoir marquer exactement le tems, où cette* Comédie *a été retouchée, parce que ſans cela on y trouveroit quelques Anachroniſmes.*

Qu'un fat de *Chapelain* aille en chaque Ruelle
D'un ridicule ton reciter ſa PUCELLE*;
Ou que dur & contraint en ſes Vers amoureux
Il faſſe un ſot Portrait de l'Objet de ſes Vœux:
Que ſon Eſprit ſterile, & ſa Veine forcée,
Produiſent de grands Mots, qui n'ont ſens, ni penſée.
Je voudrois que *Gombauld*, *l'Eſtoile*, & *Colletet*,
En Proſe comme en Vers euſſent un peu mieux fait:
Que des AMIS RIVAUX †, *Boiſrobert* ayant honte,
Revint à ſon Talent de faire bien un Conte.
Enfin....

FARET.

Vous avez tort de mépriſer *Godeau*:
Il a l'Eſprit fertile, & le tour aſſez beau.
Tout le défaut qu'il a ſoit en Vers, ſoit en Proſe,
C'eſt qu'en trop de façons il dit la même choſe.
L'Eſtoile fait des Vers avec le *Cardinal* (o):
Colletet eſt bon-homme & n'écrit pas trop mal:
Boiſrobert eſt plaiſant autant qu'on ſauroit l'être;
Il s'eſt aſſez bien mis dans l'Eſprit de ſon Maitre ‡;

* Chapelain *a fait un très-méchant Poëme intitulé* LA PUCELLE. *Il en recitoit alors des Lambeaux, dans les Compagnies où il ſe trouvoit.*

† *Comédie de* Boiſrobert.

(o) L'Eſtoile, Colletet, & Boiſrobert *étoient du nombre de ceux, qui travailloient à des Pieces de Théatre par ordre du* Cardinal de Richelieu, *& ſouvent même avec lui. Voyez l'*HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE *par Mr.* Peliſſon.

‡ *Boiſrobert* étoit alors en ſa plus haute faveur auprès du *Cardinal de Richelieu*, & ſon plus grand ſoin étoit

A tous ſes Madrigaux il donne un joli tour,
Et feroit des leçons aux *Grecs* de leur Amour *.
Baudoin fait des Vers au deſſous des Images,
Mais *Davila* traduit eſt un de ſes Ouvrages ‡.
Gombauld pour un Châtré ne manque pas de Feu....
J'entens quelqu'un qui monte; arrêtons-nous un peu:
Je commence à le voir, c'eſt l'Evêque de *Graſſe*.

SAINT AMANT.

Il faut ſe retirer, & lui quitter la place;
Nous reviendrons tantôt: allons, mon cher *Faret*,
Trouver proche d'ici quelque bon Cabaret.

étoit de délaſſer l'Eſprit de ſon Maître après le bruit & l'embarras des Affaires, tantôt par ſes agréables Contes, qu'il (*faiſoit*) mieux que perſonne du monde, tantôt en lui rapportant toutes les petites Nouvelles de la Cour & de la Ville; & ce Divertiſſement étoit ſi utile au *Cardinal*, que ſon premier Medecin Mr. *Citois* avoit accoutumé de lui dire; *Monſeigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vôtre ſanté; mais toutes nos Drogues ſont inutiles, ſi vous n'y mêlez un peu de* Boiſrobert. Peliſ. HIST. DE L'ACAD. FR.

* *On accuſoit fort* Boiſrobert *du Vice de* Non-conformité; *témoin ces deux Vers de* Ménage, *dans ſa* REQUETE DES DICTIONAIRES;

Cet admirable Patelin,
Aimant le genre Maſculin.

‡ Davila *a écrit en Italien* L'HISTOIRE DES GUERRES CIVILES DE FRANCE, *depuis la mort de* Henri II. *juſqu'à la Paix de* Vervins: Baudoin *l'a traduite en François, & c'eſt le plus ſupportable de ſes Ouvrages.*

SCE-

SCENE II.

GODEAU, COLLETET,

GODEAU.

EH quoi ! chers Nourriſſons des Filles de Mémoire,
Qui ſur les Tems futurs obtiendrez la Victoire;
Beaux Mignons de *Pallas*, vrais Favoris des Dieux;
Vous n'étes pas encore arrivés en ces lieux !
Seriez-vous bien ſi tard aſſis encore à Table ?
Non; les plus grans Feſtins n'ont pour vous rien d'aimable....
Mais voici *Colletet*, qui hâte un peu le pas:
Je l'ai toûjours connu ſobre dans ſes Repas *.
Bon-jour, cher *Colletet*.

COLLETET *ſe jette à genoux.*

Grand Evêque de *Graſſe*,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je faſſe:
Ne dois-je pas baiſer vôtre ſacré Talon ?

GODEAU.

Nous ſommes tous égaux étant Fils d'*Apollon*.
Levez-vous, *Colletet*.

COLLETET.

Vôtre Magnificence
Ne permet, Monſeigneur, une telle Licence.

* Colletet *étoit extrémement pauvre.*

GODEAU.

Rien ne ſauroit changer le Commerce entre nous:
Je ſuis Evêque ailleurs, ici *Godeau* pour vous.

COLLETET.

Très-révérend Seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU.

Attendant nos Meſſieurs que nous faudra-t-il faire?

COLLETET.

Je ſuis prêt d'obéïr à vôtre volonté.

GODEAU.

Parlons comme autrefois avecque liberté;
Vous ſavez, *Colletet*, à quel point je vous aime.

COLLETET.

Seigneur, vôtre Amitié m'eſt un honneur extrême.

GODEAU.

Oh bien! ſeul avec vous, ainſi que je me voi,
Je vais prendre le tems de vous parler de moi.
Avez-vous vû mes Vers?

COLLETET.

Vos Vers! je les adore:
Je les ai lûs cent fois, & je les lis encore.
Tout en eſt excellent, tout eſt beau, tout eſt net,
Exact & regulier, châtié tout à fait.

GODEAU.

Manquai-je en quelque endroit à garder la Ceſure?
Y peut-on remarquer une ſeule *Hiature*?

Suis-

Suis-je pas ſcrupuleux à bien choiſir les Mots?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos?
Le *Decorum* Latin, en François *Bienſéance*,
N'eſt ſi bien obſervé nulle part que je penſe.
Colletet, je me loüe; il le faut avoüer:
Mais c'eſt fort juſtement que je me puis loüer.

COLLETET.

Vous étes de ceux-là qui peuvent dans la Vie
Mépriſer tous les traits de la plus noire Envie.
Vous n'aviez pas beſoin de vôtre Dignité,
Pour vous mettre à couvert de la Malignité.

GODEAU.

On ſe flate ſouvent: mais ſi je ne m'abuſe,
S'attaquer à *Godeau*, c'eſt ſe prendre à la *Muſe*;
Et le plus envieux ſe verroit tranſporté,
S'il liſoit une fois mon BENEDICITE*.
O l'Ouvrage excellent!

COLLETET.

O la Piece admirable!

GODEAU.

Chef-d'Oeuvre précieux!

COLLETET.

Merveille incomparable!

GODEAU.

Que peut-on deſirer après un tel Effort?

COLLETET.

Qui n'en ſera content aura, ma foi, grand tort

* Godeau *a paraphraſé en Vers le* Cantique des trois Enfans; BENEDICITE, omnia opera Domini, *&c. C'eſt une de ſes meilleures Pieces.*

Mais ſans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monſeigneur, aſſez grand perſonnage?

GODEAU.

Colletet mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi! je prétens traiter tout le monde d'égal,
En matiere d'Ecrits; le Bien eſt autre choſe:
De richeſſe & de rang la Fortune diſpoſe.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes Vers?

GODEAU.

Colletet, vos Diſcours ſont obſcurs & couverts.

COLLETET.

Il eſt certain que j'ai le Stile magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de Boutique.

COLLETET.

Ah! le reſpect m'échape: & mieux que vous auſſi.

GODEAU.

Parlez bas, *Colletet*, quand vous parlez ainſi.

COLLETET.

C'eſt vous, Monſieur *Godeau*, qui me faites l'outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à loüer vôtre Ouvrage?

COL-

COLLETET.

J'ai tant loüé le vôtre!

GODEAU.

Il le meritoit bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous celer rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous étes en colere.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil Violon.

COLLETET.

*Nous ſommes tous égaux, étant Fils d'*Apollon.

GODEAU.

Vous, *Enfant d'Apollon*? vous n'étes qu'une Bête.

COLLETET.

Et vous, Monſieur *Godeau*, vous me rompez la tête.

SCENE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET.

SERISAY *à Godeau.*

QU'avez-vous, Monſeigneur? je vous voi tout ému?

GODEAU.

Colletet m'inſulter! qui l'auroit jamais crû?

COLLETET.

Traiter un vieil Auteur avec cette infamie!
C'eſt affronter en moi toute l'ACADEMIE.

SERISAY.

Mais quelle eſt cette injure, & d'où vient tant de mal?

COLLETET.

Colletet *mon ami, vous ne faites pas mal:*
Vous parlez un peu mieux qu'un homme de Boutique.
Et mieux que vous, *Godeau*? Car, enfin, je m'explique;
Et nôtre DIRECTEUR le ſaura comme vous.

SERISAY.

Moderez, *Colletet*, moderez ce courroux.
Offenſer un Prelat à qui l'on doit hommage,
C'eſt d'un homme inſenſé faire le perſonnage.

COL-

COLLETET.

Je ſai bien reſpecter *Godeau*, comme *Prelat*;
Mais *Godeau* comme *Auteur*, je le trouve fort plat.

GODEAU.

Ma Colere ſe paſſe, & je veux ſans murmure,
En Prelat patient endurer cette injure.

COLLETET.

Moi; je veux recevoir la ſatisfaction
Du tort, qu'a pû ſoufrir ma Reputation.
O, d'un humble Prelat, patience parfaite!
Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite!
Pardonner à des Gens que l'on a maltraités,
Ce ſont du bon *Godeau* les Généroſités.

GODEAU.

Eh bien! cher *Colletet*, je ferai davantage,
Vous ſerez reconnu pour un grand Perſonnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi;
Et vous ſaurez écrire & parler mieux que moi.

COLLETET.

Ordonnez, Monſeigneur, ce qu'il faut que je faſſe:
J'ai plus failli que vous, & je demande grace.
Que par tout on exalte, & par tout ſoit chanté,
De ce divin Prelat le BENEDICITE'.
O l'Ouvrage excellent! O la Piece admirable!
Chef-d'Oeuvre précieux! Merveille incomparable!
Que par tout on exalte, & par tout ſoit chanté,
De ce divin Prelat le BENEDICITE'.

GODEAU.

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux on chante,
De nôtre *Colletet* la CANE BARBOTANTE*:
Ces beaux Vers, que le Tems ne ſauroit effacer,
Et qu'un grand *Cardinal* voulut récompenſer.
C'eſt là que *Colletet* ſi vivement explique,
Du *Canard* amoureux la *Venus* aquatique;
Qu'au ſens de *Richelieu* le Roi ne pourroit pas,
De tout l'Or du Royaume en payer les appas.

SERISAY.

Nous ſommes tous contens: la Diſcorde eſt finie,
Et la Paix regnera dans nôtre Compagnie.

Au

* *Colletet* ayant porté au *Cardinal* le MONOLOGUE DES TUILERIES, il s'arrêta particulierement ſur deux Vers de la Deſcription du Quarré d'Eau en cet endroit;

La Cane s'humecter de la Bourbe de l'Eau,
D'une Voix enroüée & d'un Batement d'Aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle:

Et après avoir écouté tout le reſte, il lui donna de ſa propre main cinquante Piſtoles avec ces paroles obligeantes, *que c'étoit ſeulement pour ces deux* (derniers) *Vers, qu'il avoit trouvés ſi beaux, & que le Roi n'étoit pas aſſez riche pour payer tout le reſte.* Au lieu de *la Cane* S'HUMECTER *de la Bourbe de l'Eau*, le *Cardinal* voulut lui perſuader de mettre BARBOTTER *dans la Bourbe de l'Eau*, &c. Peliſ. HIST. DE L'ACAD. *Pour donner plus de ridicule à* Colletet *Mr. de* St. Evremond, *employe ici le terme de* Cane barbotante. *Le* Monologue, *qui eſt une aſſez méchante Piece, eſt imprimé devant la Comédie des* TUILERIES; *c'eſt une Deſcription du Palais & du Jardin des* Tuileries, *tels qu'ils étoient dans ce tems-là.*

Au reſte, l'heure approche, où ſe doit terminer,
La Reforme des Mots que nous allons donner;
Et par qui nous aurons la Gloire ſans ſeconde,
D'établir le François en tous les lieux du Monde.

COLLETET.

Monſieur le CHANCELIER ne doit venir que tard.

SERISAY.

Donc, pour un peu de tems, allons quelque autre part.

SCENE IV.

PORCHERES D'ARBAUD, COLOMBY.

PORCHERES.

ILluſtre *Colomby*, vrai couſin de *Malherbe* *,
De ton merite ſeul glorieux & ſuperbe;
Parmi tous les Auteurs en voit-on aujourd'hui,
Qui puiſſent approcher ou de vous, ou de lui?

CO-

* *Colomby* étoit de *Caën* en *Normandie*, & Parent de *Malherbe*, dont il fut Diſciple & Sectateur..... Il avoit une Charge à la Cour, qui n'avoit point été avant lui, & n'a point été depuis; car il ſe qualifioit, *Orateur du Roi pour les Affaires d'Etat*. Peliſ. HIST. DE L'ACAD.

COLOMBY.

Malherbe ne vit plus; *Bertaut* n'eſt plus au monde:
D'Ignorance & d'Erreur toute la Terre abonde †.

PORCHERES.

Deſportes a ſubi nôtre commun deſtin;
Paſſerat a vêcu; j'ai vû mourir *Rapin:*
Et c'étoient les Auteurs, dont l'illuſtre Genie
Auroit pû faire honneur à nôtre Compagnie.

COLOMBY.

Vous ſavez que j'avois auprès du Potentat,
La Charge d'*Orateur des Affaires d'Etat.*

PORCHERES.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Regence,
Des *Nocturnes Plaiſirs* la ſuprême *Intendance* *.

COLOMBY.

Or n'étant point payé de mes Appointemens;

PORCHERES.

Détrompé que je ſuis de tous Amuſemens;

COLOMBY.

Je vais faire leçon aux Gens de nos Provinces,
Du peu de gain qu'on fait au ſervice des Princes.

PORCHERES.

J'abandonne la Cour, & vais dans chaque lieu,
Loüer la Reine-mere, & blâmer *Richelieu.*

CO-

† *Vers de* Bertaut *Evêque de* Séez, *qui ſe fit eſtimer en ſon tems par ſes Poëſies. Il mourut en* 1611.

* Porcheres d'Arbaud *avoit été* Intendant des Plaiſirs Nocturnes; *Charge, dont il ne reſtoit plus qu'un nom ridicule.*

COLOMBY.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de dire,
Que las de mes Emplois, enfin je me retire.

PORCHERES.

C'est la forme ordinaire : & quiconque a quitté,
Leur a fait en quittant cette Civilité.

COLOMBY.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de reformer les Mots, je me reforme.

PORCHERES.

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même Compliment.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

CHAPELAIN *ſeul, faiſant des Vers avec un ſoin ridicule, & peu de Genie.*

TAndis que je ſuis ſeul, il faut que je compoſe
Quelque Ouvrage excellent ; ſoit en Vers, ſoit en Proſe.
La Proſe eſt trop facile ; & ſon bas naturel
N'a rien qui puiſſe rendre un Auteur immortel:
Mais d'un ſens figuré la noble Allégorie,
Des ſublimes Eſprits ſera toujours cherie.
Par ſon divin pouvoir nos Ecrits triomphans,
Paſſent de ſiécle en ſiécle, & bravent tous les Ans.
Je quitte donc la Proſe & la ſimple Nature,
Pour compoſer des Vers, où regne la Figure.

Qui vit jamais rien de ſi beau,

(Il me faudra choiſir pour la Rime, *Flambeau.*)

Que

Que les beaux Yeux de la Comteſſe **?*

(Je voudrois bien auſſi mettre en Rime, *Déeſſe:*)

Qui vit jamais rien de ſi beau,
Que les beaux Yeux de la Comteſſe?
Je ne croi point qu'une Déeſſe
Nous éclairât d'un tel Flambeau.

Auſſi peut-on trouver une ame
Qui ne ſente la vive Flamme,
Qu'allume cet Oeuil radieux?

Radieux me plaît fort: un Oeuil plein de lumiere,
Et qui fait ſur nos Cœurs l'impreſſion premiere,
D'où ſe forment enfin les tendreſſes d'Amour.
Radieux! j'en veux faire un terme de la Cour.

Sa Clarté qu'on voit ſans ſeconde,
Eclairant peu à peu le Monde,
Luira même un jour pour les Dieux.

Je ne ſuis pas aſſez maître de mon Genie,
J'ai fait ſans y penſer une Cacophonie:
Qui me ſoupçonneroit d'avoir mis *peu à peu*?
Ce deſordre me vient pour avoir trop de Feu.

Qui

* *D'ordinaire les Poëtes choiſiſſent une Dame diſtinguée par ſa Beauté, ou par ſon Merite, pour l'aimer en idée, & en faire l'objet de leurs Vœux Poëtiques.* Chapelain *avoit choiſi la Comteſſe de* Vermeil. *Touchant cette coûtume des Poëtes, voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle, *à l'Article* MALHERBE.

Qui vit jamais rien de ſi beau,
Que les beaux Yeux de la Comteſſe ?
Je ne croi point qu'une Déeſſe,
Nous éclairât d'un tel Flambeau.

Auſſi peut-on trouver une ame,
Qui ne ſente la vive Flamme,
Qu'allume cet Oeuil radieux?
Sa Clarté qu'on voit ſans ſeconde,
S'épand déja ſur tout le Monde,
Et luira bien tôt pour les Dieux.

Voilà, ce qui s'appelle écrire avec Juſteſſe!
Et ce qui m'en plaît plus, tout eſt fait ſans Rudeſſe :
Car tout Ouvrage fort a de la dureté,
Si par un Art ſoigneux il n'eſt pas ajuſté.

Chacun admire en ce Viſage,
La lumiere de deux Soleils:
Si la Nature eût été ſage,
Le Ciel en auroit deux pareils.

Que voilà de beaux Vers! l'auguſte Poëſie!
„*Phœbus*, éclaire encore un peu ma fantaiſie :
„Divin Pere du Jour, qui maintiens l'Univers,
„Donne moi cette Ardeur, qui fait faire des Vers.
„Ranime mes eſprits, & dans mon ſang rappelle,
„La féconde Chaleur, qui forma la PUCELLE.
„Par l'Epithete alors je me rendis fameux:
„Alors *le Mont Olympe à ſon pied ſablonneux*;
„Alors *hideux*, *terrible*, *affreux*, *épouvantable*,
„Firent dans mes Ecrits un effet admirable.

„Di-

„ Divin Pere du Jour, qui maintiens l'Univers,
„ Redonne moi l'Ardeur, qui fit faire ces Vers.

Le Teint qui paroit ſur ſa Face,
Eſt plus uni que n'eſt la Glace,
Plus clair que le Ciel criſtalin:
Où trouver un Pinceau qui touche,
Les charmes de ſa belle Bouche,
Et l'honneur du Nez aquilin?

Cette Comparaiſon me ſemble aſſez bien priſe:
Il n'eſt rien plus uni qu'un *Criſtal de Veniſe*;
Et les *Cieux* qui ne ſont formés d'aucun Metal,
Pourroient, à mon avis, être faits de *Criſtal.*
Aquilin, ne vient pas fort ſouvent en uſage,
Mais il convient au Nez du plus parfait Viſage:
Tous les Peintres fameux veulent qu'un Nez ſoit tel.
Oublier *Aquilin*, eſt un Péché mortel.

Chacun admire en ce Viſage,
La lumiere de deux Soleils;
Si la Nature eût été ſage,
Le Ciel en auroit deux pareils.

Le Teint, qui paroit ſur ſa Face,
Eſt plus uni que n'eſt la Glace,
Plus clair que le Ciel criſtalin;
Où trouver un Pinceau qui touche,
Les charmes de ſa belle Bouche,
Et l'honneur du Nez aquilin?

Ainſi peignoient les *Grecs* des Beautés achevées,
De l'injure des Ans par leurs Ecrits ſauvées.

Je

Je n'ai fait que vint Vers, mais tous Vers raiſonnés,
Magnifiques, pompeux, juſtes, & bien tournés.
Par un ſecret de l'Art; d'une grande *Déeſſe*
J'oppoſe les Appas à ceux de ma COMTESSE;
Et des Charmes divins dans l'oppoſition,
Je fais voir la confuſion:
Quant à l'autre Couplet; j'y reprens la *Nature*
Qui des Corps azurés a formé la ſtructure,
De n'avoir ſû placer à ce haut Firmament
Qu'un *Soleil* ſeulement.
La COMTESSE en a deux: C'eſt au *Ciel* une honte,
Qu'un *Viſage* ici bas en *Soleils* le ſurmonte.
J'acheve heureuſement: il me falloit finir;
Auſſi bien nos Auteurs commencent à venir.

SCENE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON, BOISROBERT.

SERISAY *à Chapelain.*

VOus attendiez ici cette heure fortunée
Où la Reforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour,
Où doit être reglé tout Langage de Cour.
Mais que les Ignorans vont en dire d'injures!

SERISAY.

Nous ſaurons mépriſer de ſots & vains Murmures.

BOIS.

BOISROBERT.

Nous allons bien-tôt voir un de nos Mécontens,
Reſolu de ſe plaindre & de nous, & du Tems.

CHAPELAIN.

C'eſt *Silhon* irrité contre l'ACADEMIE,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

Et de ſa haine encor quel eſt le fondement?

CHAPELAIN.

Nous reformons un mot propre au Raiſonnement.
Il laiſſera ſans OR tous Diſcours politiques,
Et n'écrira jamais des Affaires publiques.
Silhon eſt violent: s'il parle contre nous.....

SERISAY.

Monſieur le CHANCELIER calmera ſon Courroux.

BOISROBERT.

Faut-il un CHANCELIER pour calmer ſa Colere?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire:
Il doit attaquer OR, que *Silhon* aime tant,
Auſſi bien que PARFOIS, POURCE-QUE, & D'AUTANT.

SILHON *entre.*

A dire vrai, Meſſieurs, c'eſt une choſe étrange:
On a beau meriter honneur, gloire, loüange;
Affermir tant qu'on peut l'autorité des Loix;
Faire ſervice à Dieu, travailler pour les Rois;

Préſ-

Préſcrire le devoir & du Peuple & du Prince;
Inſtruire un Potentat à regler ſa Province*:
Il faut avoir l'affront de voir des Eſprits doux,
Gagner chez nos Auteurs plus de credit que nous.

SERISAY.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injuſtice.

BOISROBERT.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a vû du Caprice.

SILHON.

Les Siécles, *Boiſrobert*, ſont aſſez differens:
On blâmoit autrefois les hommes ignorans;
La Science aujourd'hui donne fort peu d'eſtime:
En ſavoir plus que vous n'eſt pas un petit crime.

BOISROBERT.

J'aime les Ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'acquerir cet honneur.

SERISAY.

Eh! pour l'amour de moi finiſſez la querelle:
Soyons, ſoyons unis d'une Amitié fidelle.
Encor, Monſieur *Silhon*, dequoi vous plaignez-vous?

BOISROBERT.

Un Mot qu'on veut changer lui donne ce courroux.

SIL-

* Silhon *a fait un* TRAITE' DE L'IMMORTALITE' DE L'AME, *un Livre de Politique intitulé* LE MINISTRE D'ETAT; *& quelques autres Ouvrages.*

SILHON.

C'eſt un Mot, il eſt vrai; mais de grande importance.

BOISROBERT.

On pourroit s'en paſſer bien mieux que de Finance.

SILHON.

Il eſt pourtant utile, & le ſera toûjours.
OR, trouve bien ſa place en de graves Diſcours.
En Affaire, au Barreau, dans la Théologie,
OR, eſt fort poſitif, & de grande énergie.

SERISAI.

Je voi venir à nous la Sibylle *Gournai*:
Quel ſuplice, bon Dieu! m'avez-vous ordonné!

SILHON.

Elle merite bien que vous faſſiez cas d'elle.

BOISROBERT.

A ſoixante-&-dix ans elle eſt encor Pucelle.

SCENE III.

MADEMOISELLE DE GOURNAI, SERISAY, BOISROBERT, SILHON.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

JE vous ai bien cherché Monſieur le Préſident.

SERISAY.

Baiſſez-vous, *Boiſrobert*, & ramaſſez ſa Dent.

BOISROBERT.

C'eſt une groſſe Dent, qui vous étoit tombée,
Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une âgé de ſoixante ans.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J'aime à lui reſſembler, même à perdre les Dents *.
Mais apprenez de lui que par toute la *Grece*
C'étoit comme un devoir d'honorer la Vieilleſſe:
Et le *vieil* âge en vous fera peu reſpecté,
Si vous en uſez mal dans la *Virilité*.
Montagne s'employoit à corriger le Vice,
Et bien connoitre l'Homme étoit ſon *Exercice*.
Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*,
Du ſterile *labeur* de réformer des Mots.

BOISROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout tems du Langage.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Le *Sens* à mon avis vous eût rendu plus ſage.
Avec tous mes vieux Mots encore ma Raiſon,
Parmi les gens ſenſés ſe trouve de ſaiſon.

BOIS-

* *Mademoiſelle* de Gournai *ſe diſoit* Fille d'Alliance *de* Montagne, *dont elle a publié les* ESSAIS *corrigés & augmentés. Dans une* Préface *curieuſe, qu'elle mit à la tête de cette Edition, & dans quelques autres Ouvrages, elle ſe déclara hautement pour les vieux Mots, & les Phraſes ſurannées. Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle.

BOISROBERT.

Je l'avoüe aiſément; & vôtre Experience,
Nymphe des premiers ans, vaut mieux que la Science.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

On mépriſoit un Fourbe au tems que je vous dis.
Boiſrobert le plaiſant eût été gueux *jadis:*
Et *Montagne* & *Charron* avoient l'ame trop forte,
Pour demeurer toûjours au *recoin* d'une porte,
Aucuper jour & nuit leurs plus grands Ennemis,
Et des Grands de la Cour être *Valets ſoûmis.*

BOISROBERT.

Ce ſont là des raiſons, que le Demon vous dicte.
Comment, vieille *Gournai*, vous aimez la *Vindicte*?
Qui vous fait *détracter*? qui vous met en *courroux*?

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Montagne haïſſoit les Menteurs & les Fous.
Pourſuivez, *Savantaux*, à réformer la Langue.

SERISAY.

Allez-vous en ailleurs faire vôtre Harangue:

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Otez MOULT & JAÇOIT, bien que mal à propos:
Mais laiſſez pour le moins, BLANDICE, ANGOISSE, & LOS.

SERISAY.

Tout ainſi que l'Eſprit eſt vague & *contournable*,
De même le Diſcours doit être variable:
Les Termes ont le ſort, qu'on voit au Genre humain,
Un Mot vit aujourd'hui, qui perira demain.
L'Uſage parmi nous eſt fort *ambulatoire*.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Vous raillez ſottement la Verité *notoire*.
Il mourra, TOUT AINSI, que je voi mépriſé:
Mais devant lui mourront les Vers de *Seriſay*.

Fin du II. Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MONSIEUR LE CHANCELIER GODEAU, CHAPELAIN, BOISROBERT, SERISAY, PORCHERES, &c.

MR. LE CHANCELIER.

C'Eſt aujourd'hui, Meſſieurs, qu'on révéle à la *France*,
Les myſtéres ſecrets de la vraye Eloquence:
Les *Muſes*, qui du Ciel ont deſcendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un Oracle ſi doux.
C'eſt à tort, grands Auteurs, que la *Grece* ſe vante;
La *Rome* des *Latins* n'eſt plus la Triomphante;
L'*Italie* aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les *Muſes* n'ont plus de Séjour qu'à *Paris*.

GODEAU.

Qui croiroit, Monſeigneur, que ces Enchantereſſes,
Que les neuf belles Sœurs nos divines Maîtreſſes,

Vinſſent ici flater nos Eſprits & nos Sens,
Si vous n'aviez aimé leurs charmes innocens?

CHAPELAIN.

Vous voyez les choſes futures,
Malgré les nuits les plus obſcures,
Qui couvrent le Bien de l'Etat:
Vous voyez tout ce qu'il faut faire,
Au rebours du ſens populaire,
Pour maintenir le Potentat.

BOISROBERT.

Superbes Filles de memoire,
Venez accroître mon ardeur;
Je vais travailler à la gloire
D'une incomparable Grandeur.....

Que le Stile élevé me paroit incommode!
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une *Ode*.

MR. LE CHANCELIER.

Que chacun ſe reduiſe au merite d'Auteur;
J'eſtime le Savant, & je hai le Flateur.
Mes Loüanges, Meſſieurs, ne ſont pas néceſſaires,
Et vous avez ici de plus grandes Affaires.

SERISAY.

Porcheres ſemble avoir deſſein de nous parler.

PORCHERES.

Quatre mots ſeulement, Meſſieurs; puis m'en aller.
Monſieur de *Colomby* m'a chargé de vous dire,
Que las de ſes Emplois enfin il ſe retire:

Et

Et vous ſaurez auſſi qu'ennuyé de la Cour,
Je vais chercher ailleurs un tranquille ſéjour.

SERISAY.

Vous nous voyez penſifs, mornes, & taciturnes,
De perdre l'*Intendant* de nos *Plaiſirs Nocturnes*:
Et vous ferez ſavoir au muet *Orateur*
Des Affaires d'Etat, le fonds de nôtre Cœur.
Nous regretons beaucoup un ſi grand Perſonnage,
Et ne ſuivrons pas moins nôtre important Ouvrage.

DES MARETS.

Je ne voi point ici *Saint Amant*, ni *Faret*;
Que ſont-ils devenus?

GODEAU.

Ils ſont au Cabaret.

DES MARETS.

Ils ſont au Cabaret! Meſſieurs, quelle impudence!
Vous voyez parmi nous un CHANCELIER de *France*,
Qui vient de ſon Logis en ce méchant Quartier *,
Sachant bien le reſpect que l'on doit au métier;

* L'ACADEMIE *n'avoit point au commencement de lieu fixe, pour tenir ſes Aſſemblées. On les tenoit tantôt chez un des Academiciens, & tantôt chez un autre; juſqu'à ce que Mr.* le Chancelier *fit dire à la Compagnie, qu'il deſiroit qu'à l'avenir elle s'aſſemblât chez lui. Voyez Mr.* Peliſ. HIST. DE L'ACAD.

Et ces vieux Débauchés au mépris de la Gloire,
Lors que nous travaillons font leur plaiſir de boire.

GODEAU.

Je vois entrer *Faret* ſuivi de *Saint Amant*.

CHAPELAIN.

Et ſi je ne me trompe ils ont bû largement.

SCENE II.

SAINT AMANT, FARET, CHAPELAIN, GOMBAULD, SERISAY, MONSIEUR LE CHANCELIER, &c.

SAINT AMANT.

POur tout Emploi chez vous, Seigneurs Académiques,
Nous ſerons vos Bûveurs & Poëtes Bachiques.

FARET.

Nous perdons le reſpect; mais, ô Grand CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

CHAPELAIN.

Il ne vous reſte plus qu'à parler de la Guerre,
Qui dans le Cabaret ſe fait à coup de verre.

GOMBAULD.

Qu'à dire des Chanſons, qui vantent la liqueur,
Dont le Pere *Bacchus* réjouït vôtre cœur.

SAINT

SAINT AMANT.

Prenez ſoin de nôtre Langage,
Auteurs polis & curieux;
Et nous laiſſez le doux uſage,
D'un vin frais & délicieux.

Que d'*Apollon* la docte Troupe,
Vieilliſſe à réformer les Mots;
Celle de *Bacchus*, dans la Coupe
Ira chercher ſa Joie, & trouver ſon Repos.

FARET.

Si l'Eſprit & la Suffiſance,
Si l'avantage de Raiſon,
Ne paroiſſent point dans l'enfance,
Et demeurent comme en priſon;
C'eſt qu'on ſucce le lait d'une pauvre Nourrice:
Et Dieu, qui conduit tout ſagement à ſa fin,
De nos divins Talens réſerve l'exercice,
Pour le tems précieux que nous boirons du vin.

SERISAY.

Nous ſommes ſatisfaits de vos Stances Bachiques,
Et vous étes reçûs Bûveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les Mots,
Nous allons travailler; laiſſez-nous en repos:
La choſe qui ſe traitte eſt aſſez d'importance.

FARET.

Nous nous tairons.

MR. LE CHANCELIER.

Sortez; c'eſt le mieux que je penſe.

FARET.

Si nous vous offenſons, Monſieur le CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCENE III.

MONSIEUR LE CHANCELIER, SERISAY, GODEAU, DES MARETS, SILHON, CHAPELAIN, GOMBAULD, BOISROBERT, L'ESTOILE, GOMBERVILLE, BAUDOIN, &c.

SERISAY.

ENfin, ils ſont ſortis. Sans tarder davantage,
Réformons les défauts que l'on trouve au Langage,
Et d'un Stile trop vieux faiſons-en un nouveau.
Vous, parlez le premier, docte & ſage *Godeau.*

GODEAU.

C'eſt m'obliger beaucoup : & cette déference,
Seroit dûe à quelque autre avec plus d'apparence.

SERISAY.

Vous étes trop modeſte, & vôtre Dignité....

GODEAU.

Je reçoi cet honneur ſans l'avoir mérité;
Je le doi purement à vôtre courtoiſie.

SERISAY.

On n'en ſauroit avoir aucune jalouſie.

GO-

GODEAU.

Je dirai donc, Meſſieurs, qu'il eſt très-important,
D'ôter de nôtre Langue, OR, POURCE-QUE, D'AUTANT.
C'eſt là mon ſentiment: vous me voyez attendre
Que quelque Emulateur s'apprête à les défendre.

DES MARETS.

Silhon s'oppoſe enfin.

SERISAY.

Parlez diſtinctement:
Vous, Monſieur de *Godeau*.

GODEAU.

Je dis premierement,
Que ces Mots ſont uſés, qu'ils tombent de vieilleſſe;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudeſſe.

SILHON.

Inepte ſentiment! abſurde viſion!
Ces Mots ménent enfin à la Concluſion:
L'un ſert à reſumer, comme à la Conſéquence;
Les autres, à prouver les choſes d'importance.

GODEAU.

Le premier ſent l'Ecôle, & tient trop du Pédant;
Et tous ont trop vêcu.

LA TROUPE.

Nous en diſons autant.

SILHON.

Qu'ils ſoient bannis des Vers & conſervés en Proſe.

DES MARETS.

Aujourd'hui Proſe & Vers ſont une même choſe.

CHAPELAIN.

Il eſt bien échauffé : qu'on lui tâte le pouls.

SERISAY.

C'eſt aſſez diſputé, Meſſieurs ; aſſeyez-vous :
Que quelque autre ſuccede à l'Evêque de *Graſſe*.
Parlez, vous *Chapelain*, ſans uſer de Préface.

CHAPELAIN.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, ſont termes de Barreau,
Que leur antiquité doit porter au Tombeau.

SILHON.

J'eſtime en *Chapelain* la bonté de Nature,
Qui veut donner aux Mots même la Sépulture.

CHAPELAIN.

Horace les fait naître, & puis les fait mourir *.
Sans quelque Métaphore on ne peut diſcourir.

SIL-

* *Ut ſilvæ foliis pronos mutantur in annos ;*
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
Et Juvenum ritu florent modò nata, vigentque.
Horat. de Arte Poët. *v.* 60.

SILHON.

Les Mots peuvent mourir; mais jamais Métaphore
N'avoit dreſſé *Tombeau* pour de tels Morts encore.

LA TROUPE.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, *doivent être abolis,*
Mais on ne les voit pas encore enſevelis.

GOMBAULD.

Je dis que la Coûtume aſſez ſouvent trop forte,
Fait dire improprement que l'on FERME LA PORTE.
L'Uſage tous les jours autoriſe des Mots,
Dont on ſe ſert pourtant aſſez mal à propos.
Pour avoir moins de froid à la fin de Decembre,
On va POUSSER SA PORTE, & l'on FERME SA CHAMBRE.

SERISAY.

En matiere d'Etat vous ſavez que les Rois,
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes Loix:
De même dans les Mots ce n'eſt pas être ſage,
Que d'ôter pleinement ce qu'aprouve l'Uſage.

LA TROUPE.

Digne Raiſonnement! Noble Comparaiſon!
Gombauld *n'a pas de tort, & vous avez raiſon.*

BOISROBERT.

Meſſieurs, je veux ôter un terme de Coquette;
C'eſt le Mot d'A` RAVIR.

L'ESTOILE.

Il eſt bon en Fleurette.
Cent & cent faux Galans en leur fade entretien,
De ce Mot d'A` RAVIR ſe ſervent aſſez bien:
Et principalement dans les Amours de Ville,
A RAVIR ſe rendra chaque jour plus utile.

LA TROUPE.

Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de Cour,
Et partant ennemis de ce dernier Amour.
Les Dames de Quartier auront leur COTTERIE,
A qui nous laiſſerons le droit de Bourgeoiſie.

GOMBERVILLE.

Que ferons-nous, Meſſieurs, de CAR*, & de POURQUOI?

DES MARETS.

Que deviendroit ſans CAR, l'Autorité du Roi?

GOM-

* Gomberville *avoit une ſi furieuſe antipathie pour le* CAR, *qu'il ſe vanta un jour de ne l'avoir jamais employé dans les cinq Volumes du* POLEXANDRE. *Voyez dans les* OEUVRES *de* Voiture, *cette agréable Lettre, qui commence,* Mademoiſelle CAR, étant d'une ſi grande Conſideration en nôtre Langue, *&c.*

GOMBERVILLE.

Le Roi ſera toûjours ce que le Roi doit être,
Et ce n'eſt pas un Mot, qui le rend nôtre Maître.

GOMBAULD.

Beau Tître que le CAR, au ſuprême Pouvoir,
Pour preſcrire aux Sujets la regle & le devoir!

DES MARETS.

Je vous connois *Gombauld:* vous étes Hérétique*,
Et partiſan ſecret de toute République.

GOMBAULD.

Je ſuis fort bon Sujet, & le ſerai toûjours;
Prêt de mourir pour CAR, après un tel diſcours.

DES MARETS.

Du CAR viennent les Loix : ſans CAR point d'Ordonnance;
Et ce ne ſeroit plus que deſordre & licence.

GOMBAULD.

Je demande pardon, ſi trop mal à propos,
J'ai parlé contre un Mot qui maintient le Repos.

GOMBERVILLE *à Des Marets.*

L'effort de vôtre Eſprit en choſe imaginaire,
Vous rendra, *Des Marets*, un grand Viſionnaire.
Le POETE, le VAILLANT, le RICHE, l'AMOUREUX,
Feront de leur Auteur un auſſi grand Fou qu'eux†.

DES

* Gombauld *étoit Proteſtant.*

† Des Marets *a fait une* Comedie *intitulée* LES VISIONNAIRES, *qui eſt ſon chef-d'Oeuvre; & dont les*

DES MARETS.

Un faiſeur de Romans, Pere de POLEXANDRE,
A corriger les Foux n'a pas droit de prétendre.

MR. LE CHANCELIER.

Ni vous autres, Meſſieurs, droit de vous que-
reller.
Laiſſez le CAR en paix: il n'en faut plus parler.

GOMBERVILLE.

Et le POURQUOI, Meſſieurs?

LA TROUPE.

Sans ceſſe il queſtionne:
Qu'il ſoit moins importun, ou bien on l'aban-
donne.

L'ESTOILE.

Je ne ſaurois ſouffrir le vieux AUPARAVANT,
Qui ſe trouve cent fois à la place d'AVANT.

BAUDOIN.

Pour mes Traductions c'eſt un Mot neceſſaire;
Et ſi l'on s'en ſert mal, je n'y ſaurois que faire.

L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encor JADIS?

BAUDOIN.

Sans lui comment rimer ſi bien à *Paradis*.

L'ES-

les quatre principaux Perſonnages ſont un Capitan, *un* Poete extravagant, *un* Amoureux en idée, *& un* Riche imaginaire. *Sur la fin de ſa vie, il donna dans le Fanatiſme, & ſe remplit la tête de Viſions Prophétiques. Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle.

L'ESTOILE.

Paradis, eſt un Mot ignoré du *Parnaſſe*,
Et les *Cieux* dans nos Vers auront meilleure grace.

SERISAY.

Que dira *Colletet*?

COLLETET.

Le plus grand de mes ſoins,
Eſt d'ôter NONOBSTANT, & caſſer NE'ANMOINS.

HABERT.

Condamner NE'ANMOINS! d'où vient cette penſée?
Colletet, avez-vous la Cervelle bleſſée?
NE'ANMOINS! qui remplit & coule doucement;
Qui met dans le Diſcours un certain Ornement....
Pour caſſer NONOBSTANT, c'eſt un méchant Office,
Que nous nous rendrions dans les Cours de Juſtice.

DES MARETS.

Puiſque CAR eſt ſauvé, laiſſons le reſte en paix,
Et faiſons une Loi, qui demeure à jamais.
„ Les Auteurs aſſemblés pour régler le Langage,
„ Ont enfin décidé dans leur *Aréopage:*
„ Voici les Mots ſoufferts, voici les Mots caſſés.....
Monſieur de *Seriſay*, c'eſt à vous: Prononcez.

SE-

SERISAY.

Grace à Dieu, Compagnons, la Divine Aſſemblée,
A ſi bien travaillé, que la Langue eſt réglée.
Nous avons retranché ces durs & rudes Mots,
Qui ſembloient introduits par les barbares *Gots*;
Et s'il en reſte aucun en faveur de l'Uſage,
Il fera deſormais un méchant perſonnage.

OR, *qui fit l'important, déchû de tous Honneurs,*
Ne pourra plus ſervir qu'à de vieux Raiſonneurs.
COMBIEN-QUE, POURCE-QUE, *ſont un ſon incommode,*
Et D'AUTANT, & PARFOIS, *ne ſont plus à la mode.*
IL CONSTE, IL NOUS APPERT, *ſont termes de Barreau,*
Mais le Plaideur François aime un air plus nouveau.
IL APPERT *étoit bon pour* Cujas & Barthole *.
IL CONSTE *ira trouver le Parlement de* Dole,
Où malgré ſa vieilleſſe il ſe rendra commun,
Par les graves Diſcours de l'Orateur le Brun †.
Du pieux Chapelain *la Bonté paternelle,*
Peut garder ſon Tombeau *pour ſa propre* PUCELLE.
Aux ſtériles Eſprits dans leur fade Entretien,
On permet A RAVIR, *lequel n'exprime rien.*
JADIS, *eſt conſervé par reſpect pour* Malherbe.
*Dans l'*Ode *il a marché,* JADIS, *grave & ſuperbe;*
Et

* *Deux célébres Juriſconſultes.*

† *Mr.* le Brun, *Procureur Général au Parlement de* Dole, *s'en ſervoit toûjours. Touchant Mr.* le Brun, *voyez le* DICTIONNAIRE *de Mr.* Bayle.

Et de là s'abaiſſant en faveur de Scarron,
Il a pris l'Air burleſque *&* le comique *Ton*;
Mais il demeure exclus du Diſcours ordinaire:
Vieux JADIS, *c'eſt pour vous tout ce que l'on peut faire.*
Il faudra moderer cet indiſcret POURQUOI;
Et révérer le CAR *pour l'interêt du Roi.*
En toutes Nations la Coûtume eſt bien forte;
On dira cependant que l'on POUSSE LA PORTE.
Nous ſouffrons NE'ANMOINS, *& craignant le Palais,*
Nous laiſſons NONOBSTANT, *en repos pour jamais.*
Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE,
Au prodigue CADEAU *ſoit toûjours aſſortie:*
Et que dans le Repas ainſi que dans l'Amour,
Ils demeurent Bourgeois, éloignés de la Cour.

Auteurs, mes Compagnons, qui réglez le Langage,
Avons-nous aſſez fait; en faut-il davantage?

LA TROUPE.

Voila ce qu'à peu près nous penſions réformer:
Anatheme ſur ceux qui voudront le blâmer;
Et ſoit traité chez nous plus mal qu'un Hérétique,
Qui ne reconnoitra la Troupe Académique.

DES MARETS.

A ce divin Arrêt, des Arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout à l'heure appoſer le grand Sceau.

Fin du Troiſiéme & dernier Acte.

RE-

RETRAITE DE MONSIEUR LE DUC DE LONGUEVILLE,

En ſon Gouvernement de Normandie *.

MONSIEUR de *Longueville* entrant dans le Vieux-Palais, rencontra d'abord Mr.

* *Mr. de* Saint Evremond *écrivit cette ingenieuſe* Satire *pour tourner en ridicule la plûpart des Gentilshommes de* Normandie, *qui s'étoient déclarés contre la Cour en* 1649. *Après avoir couru quelque tems manuſcrite, on l'imprima dans une Feuille Volante, & l'Auteur n'en fût pas fâché; puis que la Guerre étant déclarée, c'étoit rendre ſervice à la Cour. On l'a depuis inſérée dans les* Mémoires *du Duc de* la Rochefoucault; *mais toûjours Anonyme. On la donne ici plus correcte, & on y a joint l'explication de quelques endroits, qui avoient beſoin de Commentaire. Le Cardinal* Mazarin *en faiſoit beaucoup de cas: il trouvoit que Mr. de* St. Evremond *avoit admirablement bien marqué le ridicule de certaines gens, & qu'il avoit peint d'après nature ceux qui jouoient les principaux Rolles. Enfin elle lui plaiſoit ſi fort, que dans ſa derniere Maladie il voulut qu'on lui en fit pluſieurs fois la lecture; ſur tout quand il ne pouvoit pas dormir.*

Mr. de *Saint Luc* †, qu'on avoit envoyé de *Saint-Germain* au Marquis *d'Hectot* ‡, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la Cour. Il lui dit avec un visage plein de joie; *Saint Luc, il n'y a pas long-tems, que je vous haïssois bien; & moi, Monsieur*, repartit Saint Luc, *je ne vous hai pas moins présentement, que vous me haïssiez en ce tems-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.*

Ce petit Discours fini, Monsieur de *Longueville* voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour déliberer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposérent, alléguant, qu'en se commettant il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple; & comme on lui eut raporté, qu'on entendoit de toutes parts des cris de joie, il sortit aussi-tôt accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se rendit au Palais, après avoir reçû par tout mille acclamations.

Il

† *Lieutenant Général de Roi en* Guienne *sous le Duc d'*Epernon.

‡ *Fils du Marquis de* Beuvron.

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'attendoient pas une avanture si inopinée; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte: *Vous ayant toûjours beaucoup honorés & chéris, je suis venu avec tout le péril, où un homme de ma Qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour vôtre conservation. Je sai, que la plûpart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi; & que tirant de vous tout le service qu'ils en peuvent tirer dans un tems paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voyent dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétens ici les reconnoître: &, en qualité de Gouverneur, & comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si périlleuse.*

Le Premier Préſident * ne répondant rien à cette Harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'afligeoit; tous les Messieurs lui donnérent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand' Chambre appellé *Municoté* †, qui lui fit ce beau Dis-

* *Mr.* Faucon de Ris, *de Famille Italienne.*
† *Ou plûtôt* Bruncôté.

Diſcours: *La même difference, qui ſe rencontre entre le Loup & le Berger, Prince debonnaire, la même ſe trouve entre le Comte d'*Harcourt *& vôtre Alteſſe en cette occaſion. Le Comte d'*Harcourt *eſt venu ſoit comme Loup, ſoit comme Lion; mais toûjours en Bête raviſſante pour nous dévorer: nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos Portes, de peur de recevoir l'Ennemi dans nos entrailles; pour toute grace, nous lui avons laiſſé faire le tour de nos Murs, ce qu'il a fait en jettant ſur nous des yeux tout étincelans de colére,* tanquam Leo rugiens. *Pour vous, Grand Prince, vous étes venu en véritable Berger, pour mettre à couvert toute vôtre Bergerie;* bonus Paſtor ponit animam pro Ovibus ſuis. *Il eſt trop vrai, que vous en uſerez de même;* atque ideò, *Monſeigneur, nous vous commettons la garde de cette Ville, & le Salut de toute la Province: c'eſt à vous à veiller à nôtre conſervation; & à nous d'aider vos ſoins de toutes les aſſiſtances, qui ſont en nôtre pouvoir.*

La Harangue finie, Monſieur de *Longueville* ſe leva, & après avoir ſalué chaque Particulier, avec ſon affabilité ordinaire, il ſortit du Palais, accompagné de ſes Amis, & ſuivi du Peuple, qui le conduiſoit avec de nouvelles acclamations.

Meſ-

Meſſieurs du Parlement faiſant réflexion ſur la joie, qu'avoient eu les Bourgeois de revoir leur Gouverneur, commencérent de craindre une ſervitude entiére; & pour empêcher ce malheur-là, ils firent deſſein d'aſſûrer leurs conditions avec lui. Mais ſoit que Monſieur de *Longueville* eût pénétré leur intention; ſoit pour établir une entiére confiance; il les voulut prévenir, & les aſſûrer, qu'ils auroient toûjours la diſpoſition de toutes choſes. Il leur dit, que les Affaires, dont il s'agiſſoit, étoient proprement celles des Parlements, & non pas les ſiennes; qu'il ne vouloit ni ne devoit avoir autre Emploi, que celui de conduire une Armée, pour le bien de l'Etat, & pour leur ſervice particulier; que toutes les Levées ſe feroient par leurs ordres; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commiſſaires de leur Compagnie pour la recette, & pour la diſtribution des Deniers: & enfin, que comme ils avoient le principal interêt au ſuccès des Affaires, il étoit raiſonnable, qu'ils euſſent une entiére participation de tous les Conſeils.

Ces Meſſieurs lui rendirent graces de l'honneur, qu'il leur faiſoit; l'aſſûrérent, qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il vou-

voudroit ſans rien examiner ; qu'étant Tuteurs des Rois, ils diſpoſeroient à ſon gré du bien du Pupille ; qu'ils hazarderoient toutes choſes pour ſon ſervice, à condition qu'il feroit ſupprimer le Semeſtre, & remettroit la Compagnie dans ſon ancien état. Le Premier Préſident & l'Avocat Général, ſe croyant inutiles au ſervice du Roi, allérent à *Saint-Germain* rendre compte de leur impuiſſance.

Cependant, Monſieur de *Longueville*, qui ſe voyoit aſſûré du Peuple, & du Parlement, ne ſongea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de Fonds, il voulut toûjours diſtribuer les Charges pour entretenir tout le monde ; & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus conſidérables étant aſſemblés, " il leur rendit grace de la „ chaleur, qu'ils témoignoient à ſon ſer- „ vice ; que pour lui, il reconnoîtroit „ toute ſa vie l'affection de ceux, qui „ s'attachoient à ſa Fortune ; & qu'en „ attendant qu'il les pût obliger par des „ Graces eſſentielles, il étoit prêt de leur „ commettre les plus importans Emplois.

A ces douces paroles tant d'illuſtres Perſonnes firent de profondes Révéren-

ces; un moment après, ce ne furent que Complimens, qui allérent inſenſiblement aux aſſûrances de fidelité, & aux proteſtations de répandre juſqu'à la derniere goute de leur ſang. Il ſe fit enſuite pluſieurs beaux Diſcours, ſur l'état préſent des Affaires; & quelques-uns, poſſédés du zele qu'ils avoient pour le Parti, ouvrirent un Avis conſidérable. *Pourquoi*, dirent-ils, *ne pas battre le fer tandis qu'il eſt chaud? Vous avez, Monſeigneur, quantité de Nobleſſe auprès de vous, & quantité de jeunes gens dans la Ville; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes, un gros de leurs Valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine* *, *& les Archers; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois; & avec ces troupes aller ſurprendre le Roi dans* Saint-Germain. *Oui*, répondit Monſieur de Longueville, *il ſera bon; mais comme c'eſt nôtre principale entrepriſe, il faut penſer à la bien conduire: nous en parlerons au premier Conſeil. Cependant, pour éviter la confuſion, qui ruïne d'or-*

* *La* Cinquantaine *eſt une eſpece de Compagnie d'Archers qui conduit le Priſonnier qu'on relâche tous les Ans le jour de l'Aſcenſion, lorſqu'il a levé* la Fierte, *c'eſt à dire, la Chaſſe de* St. Romain *où l'on porte la* Gargouille.

d'ordinaire tous les Partis, il faut diſtribuer les Charges, afin que chacun ſoit aſſûré de ſon Emploi.

Varicarville, ſi conſidéré des Eſprits-Forts, ne voulut prendre aucun Emploi, ayant appris de ſon Rabbi que pour bien entendre le Vieux Teſtament il y faut avoir une aplication entiere, & même ſe réduire à ne manger que des Herbes*, pour ſe dégager de toute Vapeur groſſiere; néanmoins l'averſion, qu'il a pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occaſions, il voulut prendre ſoin de la Police, & régler toutes choſes ſelon les Mémoires du Prince d'*Orange*: mais comme il arrive toûjours cent malheurs, il avoit oublié à *Paris* un Manuſcrit du Comte *Maurice*, dont il eût tiré de grandes lumiéres pour l'Artillerie & pour les Vivres; ce qui fut cauſe vraiſemblablement, qu'il n'y eut ni munitions, ni pain dans cette Armée-là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les Ennemis en *France*; & on lui répondit, que Meſſieurs les Généraux de *Paris* ſe le réſervoient: Il demanda un

* Varicarville *avoit auprès de lui un Rabbin, qui ne lui laiſſoit manger que des Herbes.*

plein Pouvoir de traiter avec les *Polonois*, les *Tartares*, les *Moſcovites*, & l'entiére diſpoſition des Affaires chimeriques; ce qui lui fut accordé. Le Comte de *Fieſque*, fertile en Viſions militaires, outre la Charge de Lieutenant Général, qu'il avoit eüe dès *Paris*, obtint une Commiſſion particuliére pour les Enlevemens de Quartier, & autres Exploits bruſques & ſoudains, dont la réſolution ſe peut prendre en chantant un Air de *la Barre* †, & danſant un pas de Balet.

Le Marquis de *Beuvron* fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeureroit au Vieux-Palais; la Place, & le Gouvernement étant tous deux de ſi grande importance, qu'on ne pouvoit les conſerver avec trop de ſoin. Le Marquis de *Matignon*, toûjours illuſtre par ſa ſuffiſance, & préſentement fameux par le mémorable Siége de *Vallogne*, commandoit les troupes du *Cotantin*, diſant, qu'il vouloit avoir la petite Armée, & être auſſi indépendant de Monſieur de *Longueville*, que l'étoit le Général *Walſtein* de l'Empereur. Le Marquis d'*Hectot* demanda le commandement de la Cavalerie, ce qui lui fut accor-

† *Fameux Muſicien de ce tems-là.*

cordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge de Monſieur de *Nemours*, lors qu'il la commandoit en *Flandre*, & qu'il avoit une Caſaque en broderie toute pareille à la ſienne.

On choiſit *Auſonville* pour Gouverneur de *Roüen*, comme un homme entendant civilement bien la Guerre, & auſſi propre à haranguer militairement les Peuples, que le *Pleſſis-Beſançon*. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéïr aux autres; & le Maréchal de Camp Gouverneur, pour ne pas quiter la Ville: car c'étoit une de ſes Maximes, *Qu'il ne devoit ſortir pour quoi que ce fût*; & il alleguoit pluſieurs Villes conſidérables, qui s'étoient perduës par l'abſence des Gouverneurs.

Hanerie, & *Caumenil* démanderent, qu'on les fit Maréchaux de Camp: *Hanerie* fondé ſur ce qu'il avoit penſé être Enſeigne des Gendarmes du Roi: *Caumenil* ſur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Meſtre de Camp du Régiment de Monſieur. *Boucaule* ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vû d'Armée; mais il alléguoit, qu'il avoit été Chaſſeur toute ſa vie, & que *la Chaſſe étant une image de*

la Guerre, ſelon *Machiavel* *; quarante ans de Chaſſe valoient bien pour le moins vingt Campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp, & le fût. *Flavacourt* diſoit, que pour être bon Capitaine, il faloit avoir vû des Déroutes, auſſi bien qu'avoir gagné des Combats; à ce que *Barriere* † avoit lû dans le Livre de Monſieur de *Rohan* ‡: cela étant, il prétendoit, que perſonne ne lui pouvoit diſputer l'avantage de ſa propre expérience; tout le monde ſe ſouvenant aſſez du deſordre, où il ſe trouva, quand d'*Eſtauges* fut fait priſonnier)(.

On voulût donner le commandement de l'Artillerie à *Saint-Evremond*; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour *Saint-Germain*, il eût bien ſouhaité de ſervir la Cour, en prenant une Charge conſidérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'*Harcourt*, de ne point prendre d'Emploi, il tint ſa promeſſe; tant par honneur, que pour

* *Voyez ſes* DISCOURS ſur la premiere Decade de Tite-Live; *Liv. III. Chap.* 39.

† *Son Beau-frere.*

‡ LE PARFAIT CAPITAINE, ou l'Abregé des Guerres des Commentaires de *Céſar*, &c.

)(*A la Guerre de* Paris.

pour ne reſſembler pas aux *Normans*, qui avoient preſque tous manqué de parole. Ces conſidérations lui firent généreuſement refuſer l'Argent, qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grans Emplois; il demanda ſeulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avoüant ingénument, qu'il ne le ſavoit pas, mais ſe faiſant fort de ſavoir le Païs juſqu'aux petits Ruiſſeaux, & aux moindres paſſages; laquelle Science il avoit appriſe à la Chaſſe avec Monſieur de *Vendoſme*. *Sevigny* ſe contenta du même emploi; mais il fut la dupe de ſa modération, quand il vit, que pour être Maréchal de Camp, il ne faloit pas être habile homme: il s'érigea de plus en Goguenard, & eut l'honneur de faire rire ſon Alteſſe.

Rucqueville, cet ancien Serviteur, ne voulut rien faire; & ſa longue expérience à la Guerre demeura inutile, ſous prétexte de ſes vapeurs. Monſieur de *Longueville*, pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de *Caën*, augmenta ſes Penſions; mais ce fut en vain; *Rucqueville* diſant hautement, qu'il prendroit aſſez l'Argent de ſon Maître, mais

que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le feroit jamais.

Franquetot-Barberouſſe demeura longtems ſans prendre parti; *Boncœur* * entretenant ſon incertitude par l'amitié du Maréchal de *Gramont:* durant ſes longues délibérations, il ne laiſſoit pas de s'ériger inſenſiblement en rendeur de bons offices; ſe flatant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Dépuis, étant informé par les Lettres de ſes Amis, qu'on travailloit ſérieuſement à la Paix, il fit deſſein de quiter le perſonnage neutre; il lût les *Mémoires* de *Céſar*, pour fortifier ſon eſprit, qui n'étoit pas encore bien réſolu: quand il vint au paſſage du *Rubicon*, il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand Capitaine; & après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui: *Le Rubicon eſt paſſé; à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux.* Il ſort là-deſſus avec une émotion extrême, ſans regarder *Boncœur*, ſans regarder *le petit Henri* †; ſachant bien, que la vûë des Femmes & des Enfans peut amolir les plus fiers courages; ſans rien dire à pas un de ſes Amis, il va trouver le Duc

* *On nommoit ainſi ſa Femme.*

† *Fils de* Franquetot.

Duc de *Longueville*, & lui tenir ce diſcours: *J'ai toûjours été vôtre Serviteur, mais non pas avec un attachement ſi particulier, que cela m'obligeât de vous ſervir en cette rencontre; aujourd'hui je veux entrer dans vos interêts, & viens aſſûrer* Vôtre Alteſſe, *que je me donne entiérement à Elle.*

La joie de ce Duc fut grande, & de celles, qui ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impreſſion ſur le viſage; mais elle fut modérée, lors que *Barberouſſe* ſe fut expliqué de cette ſorte: *La Déclaration que je fais, n'eſt pas ſi générale, que je n'y mette encore une condition: je prétens demeurer ici, quand vous irez à la Guerre, ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuſe rétention d'Urine, qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'eſt pas, que je veuille être inutile dans le Parti; je négocierai avec Madame de* Matignon, *pour laquelle j'ai toûjours conſervé quelque eſpéce de Galanterie; & de plus, comme vous n'avez ici perſonne, qui ſache faire de Relations, je prendrai le ſoin de publier vos Exploits.* Ces derniéres paroles remirent entiérement l'eſprit du Prince; car à dire vrai, la néceſſité du *Gazetier*

tier étoit grande, & il fut bien aiſe d'en trouver un ſi entendu dans la Narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande Occaſion de la *Bouille* *. Durant ſon ſéjour en *Normandie*, le Duc de *Longueville* lui communiqua toutes choſes, auſſi-bien qu'à *Varicarville*, & au Comte de *Fieſque*: mais *Fontrailles* ne pouvoit goûter cette Confiance; ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le Confident d'une ſeconde entrepriſe ſur *Pontoiſe*. Une ſi juſte appréhenſion l'obligea de quiter, & d'emmener avec lui le Comte de *Fieſque*, auquel il repréſenta, qu'au point qu'ils gouvernoient leur Général, on leur imputeroit tous les Deſordres qui arriveroient, s'ils portoient les choſes à l'extrémité.

Le

* *Mr. de* St. Evremond *allant* à Roüen *pendant cette* Guerre, *trouva le Duc de* Longueville *à* la Bouille *avec ſa petite Armée. Il lui témoigna qu'il étoit ſurpris de lui voir tenir la Campagne; que le Comte d'*Harcourt *s'avançoit pour l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc ſe croyant perdu, fit faire une ſi promte Marche à ſes troupes, qu'elles arriverent à* Roüen *preſque auſſi-tôt que Mr. de* St. Evremond; *& il eſt vrai que ſans cet Avis elles euſſent été entierement défaites.* La Bouille *eſt un Bourg à trois Lieües de* Roüen.

Le Duc de *Retz*, dont on avoit attendu de ſi grans Secours, vint accompagné ſeulement du Page, qui porte ſes Armes, & de ſes deux fidéles Ecuyers †. Quelques-uns trouvérent à dire, de le voir arriver ſans troupes; mais ils furent bientôt ſatisfaits, quand il leur montra une longue liſte des Barons qui demandoient de l'Emploi: il ne tint qu'à deux-cens-mille écus, qu'il ne mît les *Bretons* en Campagne; & manque de ce peu d'Argent, le crédit d'un ſi grand Seigneur ne ſervit de rien. Il eſt vrai, qu'il promit de payer de ſa perſonne; & de ſervir de Duc & Pair dans l'armée de *Roüen*, avec la même aſſiduité, qu'il avoit fait dans celle de *Flandre*. Il aſſûra de plus, que *Montplaiſir* viendroit bien-tôt; & donna même quelque eſperance du *Tapinois* *. Au reſte *Belle-Iſle* étoit en fort bon état, il y avoit Garniſon dans *Machecoul*, & l'on faiſoit bonne garde à *Montmirel*. Sa fa-

† *En* Flandre *il avoit toûjours deux Ecuyers à ſes côtés, & un Page qui portoit ſes armes.*

* Aubeterre *étant à l'Armée, ſe déroboit quelquefois de Table, ou d'ailleurs, pour aller eſſuyer quelques Coups de Mouſquet à la Tranchée; & ſes Amis, qui s'attendoient à toute autre choſe, étoient ſurpris de le voir revenir bleſſé. Cela lui fit donner le nom de* Tapinois.

çon de vivre avec les Officiers fut tout à fait obligeante : & quiconque étoit aſſez heureux, pour avoir un Bufle, ou une Hongreline de velours noir, pouvoit s'aſſûrer de ſon amitié.

Vous voyez les différens Emplois des plus conſiderables perſonnes du Parti. Si quelqu'un s'étonne, que je ne diſe rien de leurs Actions, c'eſt que je ſuis exactement véritable ; & comme je n'ai vû autre choſe, je n'ai rien dit davantage. Cependant, je me tiens heureux d'avoir aquis la haine de ces mouvemens-là, plus par Obſervation, que par ma propre Expérience. C'eſt un métier pour les Sots & pour les Malheureux, dont les honnêtes gens, & ceux qui ſe trouvent bien, ne ſe doivent point mêler.

Les Dupes viennent là tous les jours en foule ; les Proſcrits, les Miſérables s'y rendent des deux bouts du Monde : jamais tant d'entretiens de Généroſité ſans Honneur ; jamais tant de beaux Diſcours, & ſi peu de Bon-ſens ; jamais tant de Deſſeins ſans actions ; tant d'Entrepriſes ſans effets ; toutes imaginations, toutes chimeres ; rien de véritable, rien d'eſſentiel, que la néceſſité & la miſére. De là vient, que les Particuliers ſe plaignent des

des Grands, qui les trompent; & les Grands des Particuliers, qui les abandonnent. Les Sots ſe deſabuſent par l'expérience, & ſe retirent: les Malheureux, qui ne voyent aucun changement dans leur Condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante Affaire; auſſi mécontens du Chef de Parti, que des Favoris.

L'APOLOGIE *pour Mr. le Duc de* Beaufort, *qu'on attribuë dans les* MEMOIRES *du Duc de la* Rochefoucault *à Mr. de* St. Evremond, *n'eſt pas de lui. Il eſt vrai qu'il y eut quelque part; mais le veritable Auteur de cette Piece eſt* Girard, *qui a écrit la* VIE *du Duc* d'Epernon. *Voyez le* MELANGE CURIEUX *des meilleures* Pieces qu'on avoit atribuées à Mr. de St. Evremond, *&c. où cela eſt particulariſé d'une maniere plus exacte.*

LETTRE

A MADAME ***.

JE me ſouviens qu'allant à l'Armée, je vous priai d'aimer le C. D. G.* ſi j'étois aſſez malheureux pour y mourir; En

* *On croit que ceci regarde le* Comte de Grammont, *qu'on appelloit dans ce tems-là le* Chevalier de Grammont.

quoi je ſuis ſi bien obéï, que vous ne le haïſſez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous étes ponctuelle à garder mes ordres; & ſi je continuë à vous donner la même Commiſſion, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec grand ſoin.

Vous croyez que je veux cacher ſous un faux ridicule une véritable Douleur; & dans la connoiſſance que vous avez de ma Paſſion, vous aurez de la peine à vous perſuader que je ſouffre un Rival ſans jalouſie. Mais peut-être ne ſavez-vous pas, que ſi je n'oſe me plaindre de vous, pour vous aimer trop, je n'oſerois me plaindre de lui, pour ne l'aimer gueres moins: & s'il faut de néceſſité me mettre en colére; apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage; ou contre lui, qui m'enleve une Maîtreſſe; ou contre vous, qui me volez un Ami.

Quoi qu'il en ſoit; ne vous mettez pas en peine de m'appaiſer. J'ai trop de paſſion pour donner rien au reſſentiment: ma tendreſſe l'emportera toûjours ſur vos outrages. J'aime la Perfide, j'aime l'Infidéle; & crains ſeulement qu'un Ami ſincere ne ſoit mal avec tous les deux. Adieu. Faiſons, je vous prie, une maniére

niére de liaiſon inconnuë; & par un myſtére aſſez nouveau, que ſon amitié, la vôtre, & la mienne ne ſoient plus qu'une même choſe.

LETTRE

A LA MEME.

JE penſois que vous m'aviez oublié: mais par une conduite plus fine, & plus ingénieuſe, vous me traitez comme ſi vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais vû Lettre ſi civile, qui oblige ſi peu que la vôtre: Vous avez trouvé une Indifférence ſi délicate, que je ne puis me plaindre de vous ſans chagrin, ni m'en loüer ſans ſottiſe. *Généroſité*, *gratitude*, *obligation*, ſont les moindres mots de vôtre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les Complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque ſentiment d'Amour.

Il faut avoüer que vous imitez parfaitement le ſtile de Madame vôtre mere.

Je

Je penſois d'abord recevoir une marque de ſon ſouvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point; il ſent tout-à-fait le genie d'une perſonne myſtérieuſement déſolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la Comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choiſiſſez, pour me donner les apparences d'une ſi belle Miſére? Ne ſuis-je plus au monde que pour être le Confident de vos chagrins concertés, & de vos douleurs étudiées?

Comme vous ne me ſerez jamais indifferente, j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous danſiez depuis le matin juſqu'au ſoir, & qu'on ne pouvoit pas ſe divertir plus agréablement que vous faiſiez.

Adieu, *miſérable* perſonne, *accablée* d'une longue ſuite de *Malheurs*, pleine de *gratitude* pour ceux qui *prennent quelque part* à vos *Miſéres:* Adieu, plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas aſſez de civilité pour me rebuter; & que je ſerai plûtôt toute ma vie le Confident de vos Malheurs, que de ne vous être rien du tout.

LET-

LETTRE

A MADAME***.

VOus êtes ſur le point de faire un méchant Galant d'un fort bon Ami; & je m'apperçois que ce que je nommois Satisfaction avec vous, devient inſenſiblement quelque Charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule*, & la même perſonne qui faiſoit tant de cas de vos Imaginations malicieuſes, trouve en vous des Qualités plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premiers Agrémens.

Vous m'aviez toûjours paru fort aimable: mais je commence de ſentir avec émotion ce que je voyois avec plaiſir. Pour vous parler nettement, j'ai bien peur que je ne vous aime, ſi vous ſouffrez que j'aye de l'amour: car je ſuis encore en état de n'en point avoir, ſi vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moi ni les beaux ſentimens, ni les belles paſſions. J'en ſuis tout-à-fait incapable, & les laiſſe volontiers aux Amoureux de Mademoiſelle C***.

Que

Que les Ruelles en faſſent leur profit. Permettez à Madame de***. de définir l'*Amour* à ſa fantaiſie; & n'enviez point les Imaginations à ces miſérables qui dans les ruines de leur Beauté font valoir l'eſprit qui leur reſte, aux dépens du Viſage qu'elles n'ont plus.

Peut-être croyez-vous, me voyant ſi brutal à mépriſer les beaux ſentimens, que pour les exercices du corps je ſuis un des plus déterminés Hommes du monde; écoutez ce qui en eſt: je ſuis médiocre en toutes choſes, & la Nature ni la Fortune n'ont rien fait pour moi que de fort commun.

Comme je ne puis voir ſans envie les gens ſomptueux & magnifiques dans leurs dépenſes, je ne puis ſouffrir qu'avec chagrin ceux qui ſont trop adonnés à leurs Plaiſirs; & ſi j'oſe le dire, je hai en quelque ſorte les *Vivonnes* & les *Saucours*, pour ne leur pouvoir reſſembler.

Mes Affaires vont toûjours un même train. Jamais le Déréglement ne m'eſt permis; & il me faut un peu d'économie pour arriver au bout de l'Année, & paſſer une nuit d'Hiver. Ce n'eſt pas que je ſois reduit à la Néceſſité, ou à la Foibleſſe: mais ſi je veux dire les choſes net-

nettement ; ma dépenſe eſt petite, & mes efforts médiocres.

Dites-moi ſi avec ces Qualitez-là je puis devenir vôtre Amant : ou ſi je dois demeurer vôtre Ami. Pour moi, je ſuis reſolu de prendre le parti qu'il vous plaira. Et ſi je paſſe de l'Amitié à l'Amour ſans emportement, je puis revenir de l'Amour à l'Amitié avec auſſi peu de violence.

MADRIGAL.

QU'avez-vous fait de mon Amour,
Bonheur fatal, funeſte Jouïſſance !
Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour,
Que je vous attendois avec impatience ?
Rendez, trompeur, rendez-moi mes Deſirs,
Et je vous rendrai vos Plaiſirs.

A MAD***.

ELEGIE.

AIMABLE *Iris*, ſi vous voulez apprendre
Les maux ſecrets, dont ne ſe peut défendre
Le plus fidéle & le plus triſte Amant,
Liſez ces Vers pour ſavoir mon tourment;
Et s'il reſtoit encore dans vôtre ame
Un ſentiment favorable à ma flâme;
S'il vous reſtoit encor quelque amitié,
Ne voyez pas ma douleur ſans pitié.
Depuis le jour que mon malheur extrême,
Me contraignit de me laiſſer moi-même,
Quand la rigueur d'un injuſte courroux
Me contraignit de m'éloigner de vous:
Depuis le jour que j'ai quitté vos Charmes,
J'ai tout quitté, ſinon mes triſtes larmes:
J'ai tout quitté, mon repos, mes plaiſirs;
Quitté l'Eſpoir & gardé les Deſirs.
Soit dans la foule, ou dans la ſolitude:
Je m'entretiens en mon inquietude;
Le ſouvenir de vos beaux Yeux abſens
Fait mon dégoût pour les objets préſens.

Je

Je croirois être infidele à ma flâme,
Si je voyois ſans horreur quelque Femme;
Je trahirois mon innocent Amour,
Si je paſſois ſans ennui quelque jour.
Les grans Repas & toutes leurs délices,
Sont devenus comme autant de ſupplices,
Et la douceur de cette volupté
Cede au chagrin dont je ſuis tourmenté.
Triſte, rêveur, ſans goût, & ſans parole,
J'y repréſente un Mort, ou quelque Idole;
Mes Yeux ouverts ſans aucun mouvement,
Ma Bouche ouverte aux ſoûpirs ſeulement,
Le pâle Teint d'un languiſſant Viſage,
Sont de ma mort un aſſûré préſage;
Et ſi mon Cœur montre par un ſoûpir
Qu'il vit encore, il eſt prêt de mourir.
Dans les plaiſirs que donne l'Harmonie,
Je m'abandonne à mon triſte Genie,
Et la douceur des plus tendres Accens
Si délicate autrefois à mes Sens,
Ne fait plus rien qu'exciter ma foibleſſe,
Au ſouvenir de l'Objet qui me bleſſe;
Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
Les mouvemens ſecrets de ma langueur.
Ces chers Amis, dont l'eſprit agréable,
Dont l'entretien me fut toûjours aimable,

Ne ſauroient voir le chagrin où je ſuis,
Sans demander ce qui fait mes Ennuis:
Ce qui me donne une mélancholie,
Où mon humeur eſt comme enſevelie;
Ce que j'ai fait de cette Liberté,
Dont ſi long-tems on me vit enchanté.
„ Mes chers Amis, n'en ſoyez plus en peine;
„ Depuis qu'*Iris* me retient dans ſa chaîne,
„ Depuis qu'*Iris* a voulu me charmer,
„ Pour mon malheur je ne ſai plus qu'aimer:
„ Mon pauvre Cœur dans ſa douce moleſſe
„ N'eſt rien qu'amour, que langueur, que triſteſſe;
„ Et quand il a de plus vifs ſentimens,
„ C'eſt lors qu'*Iris* excite ſes tourmens;
„ Que ſa rigueur, ou ſon ingratitude
„ Lui vient donner une peine plus rude.
Triſte ſujet de mon reſſouvenir,
Dernier Malheur qui viens m'entretenir,
Ordre fâcheux de quitter tant de charmes,
Combien de fois m'as-tu coûté des larmes!
Combien de fois aux lieux les plus ſecrets
En ai-je fait ma plainte & mes regrets!
O vous que j'aime! ô vous pour qui j'endure!
Vous qui cauſez ma funeſte Avanture,
Au lieu de prendre un ſi cruel deſſein,

Vous

Vous deviez mettre un Poignard dans mon ſein ;
Et par la mort que vous m'euſſiez donnée,
Mettre en repos mon Ame infortunée.
Mais c'en eſt fait, je cede au Deſeſpoir :
De tant de biens que j'eus en mon pouvoir,
Je n'ai plus rien pour flater mon envie,
Que le deſſein de terminer ma vie :
Tous mes regrets ont été ſuperflus,
J'obéïrai, je ne vous verrai plus.
Ma perte, *Iris*, eſt une perte entiére,
En vous perdant, je perdrai la lumiére,
Et j'aime mieux avancer mon trépas,
Que d'être en vie, & de ne vous voir pas.

A LA MEME.

ELEGIE.

IRIS, ſi vous ſavez les peines que j'endure,
Depuis le jour fatal de ma triſte Avanture ;
Si vous avez appris tous les maux que je ſens,
Depuis que j'ai perdu vos Charmes innocens ;
Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeſte
M'entretenir de vous eſt tout ce qui me reſte,

Et

Et qu'un cher ſouvenir de mon Bonheur paſſé
Fait l'unique plaiſir que vous m'avez laiſſé.
En ce tems bienheureux, où ſans peine & ſans crainte,
Je vous parlois du mal, dont mon ame eſt atteinte;
En ce tems bienheureux, j'aimois, j'étois aimé,
Je flattois vôtre eſprit, le mien étoit charmé.
Touchés également, nous ſentions en nos Ames
Comme un ſecret rapport de nos communes flâmes;
Un ſoûpir vous diſoit l'excès de mon tourment,
Vous m'en diſiez autant d'un regard ſeulement;
Et nos Yeux concertés dans un ſi doux ſilence
Exprimoient de nos Feux l'aimable violence.
Mais ſi je ſuis encore en l'état où j'étois,
Si je ſoûpire encor deſſous les mêmes loix,
Vous forcez aujourd'hui vôtre amoureux genie,
Et travaillez vous-même à vôtre tyrannie:
Vous prenez malgré vous l'infidele deſſein
D'étouffer l'Amitié qui reſte en vôtre ſein;
Et vôtre Eſprit confus s'entendant mal ſoi-même,
Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
Pour moi de qui l'amour ne doit jamais finir,
Je veux juſqu'à la mort aimer un ſouvenir,

Je

Je veux juſqu'à la mort conſerver une Idée
Que mon Ame fidele a chérement gardée :
Mon cœur entretiendra d'inutiles deſirs,
Touché du ſentiment de quelques vieux plaiſirs ;
Et jamais ſa langueur, & jamais ſon envie,
Ne trouveront de fin qu'en celle de ma vie.
Qu'on ne me parle point de vôtre cruauté,
J'aimerai vos rigueurs aimant vôtre beauté ;
Et vous n'aurez jamais aſſez d'ingratitude
Pour pouvoir dégager ma longue ſervitude.
Endurer vôtre orgueil, ſouffrir vôtre courroux,
C'eſt par quelque moyen tenir encore à vous ;
Et j'aime mieux, *Iris*, reſſentir vôtre haine,
Que d'être ſans amour, & de vivre ſans peine.

A LA MEME.

STANCES.

IRIS, je vous aime toûjours :
Soyez ou trompeuſe ou fidelle,
Rien ne peut finir mes Amours
Si vous ne ceſſez d'être belle.

Ce n'eſt pas vôtre fermeté,
Qui fera ma perſeverance ;

Ayez toûjours de la Beauté,
J'aurai toûjours de la conſtance:

Et quand vous n'auriez plus la foi
Que vous m'avez cent fois promiſe;
Ce Charme qui peut tout ſur moi
Ne conſent pas à ma franchiſe.

Les avis me ſont odieux:
Qui me conſeille d'être ſage,
Devroit, ou m'arracher les Yeux,
Ou gâter vôtre beau Viſage.

Encore, *Iris*, ne ſai-je pas
Quand vos beautés ſeroient paſſées,
Si je ne verrois point d'Appas
Parmi leurs traces effacées.

Peut-être ces mêmes Deſirs,
De qui j'ai l'Ame poſſedée,
S'amuſeroient aux faux plaiſirs,
Que leur offriroit une Idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille artifices.
Pour tirer de mon ſouvenir
Le ſujet de quelques délices.

Mon Eſprit toûjours enchanté
Auroit chez lui ſa complaiſance;

Et

Et j'aimerois vôtre beauté,
Comme on vous aime en vôtre abſence.

Mais je ſuis trop ingenieux,
A me faire une amour nouvelle:
Je n'ai beſoin que de mes Yeux;
Iris, vous ſerez toûjours belle.

A LA MEME.

STANCES.

PUis-qu'il vous faut quitter en ces funeſtes lieux,
Afin que mon départ ait moins de violence,
J'emporte avecque moi les traits de vos beaux Yeux,
Et vous laiſſe mon Cœur dans cette longue abſence.

Vôtre Image fera mon plaiſir le plus doux;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai ſa compagnie,
Et mon fidele Eſprit qui demeure avec vous,
Entretiendra ſouvent vôtre aimable Genie.

Foibles amuſemens d'un Eſprit amoureux!
Je trompe ainſi les maux dont mon Ame eſt bleſſée;

Mais ah ! qu'on eſt à plaindre, & qu'on eſt
malheureux,
Quand on ſe fait des Biens par la ſeule penſée.

Adieu, Charme ſecret, dont vous touchez les
Cœurs;
Adieu, chers Entretiens, adorable Viſage;
Adieu, je laiſſe tout, excepté mes Langueurs,
Qui me ſuivront toûjours en ce fâcheux Voyage.

Helas ! je vais quitter l'Objet de mon Amour;
Je me quitte moi-même, & ſi ma triſte envie
Ne ſe flattoit encor de l'eſpoir du Retour,
En vous laiſſant, *Iris*, je laiſſerois la vie.

LA MEME.

STANCES.

JE n'entens plus parler de vous;
Vous cachez à mes yeux vôtre aimable Viſage;
Vôtre eſprit même eſt en courroux,
Que le mien garde encor les traits de vôtre
Image:
Vous haïſſez en moi juſqu'à mon ſouvenir,
Dont jamais vos beautés ne ſeront effacées;

Pour

Digitized by Google

Pour achever de me punir
Il ne vous reſte plus qu'à m'ôter les penſées.

Mais donnons à nos Sentimens
L'agréable douceur qu'apporte la vangeance;
Penſons à tous momens
A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défence:
Tirons d'*Iris* un Bien qu'elle ne ſache pas;
N'appellons point ſes Yeux à faire nos délices;
Et jouïſſons de ſes Appas,
Bien loin des cruautez qui cauſent nos ſupplices.

Ah! que d'inutiles deſirs,
Que de vains mouvemens excitent ma colere!
N'ai-je pas perdu mes plaiſirs,
Depuis que ma langueur commence à lui déplaire?
Iris, contentez-vous aux dépens de mon ſort,
Je veux vous ſatisfaire une fois en ma vie,
Je vous garde encore ma mort,
C'eſt là le dernier charme à toucher vôtre Envie.

A LA MEME.

STANCES.

SI vous ſavez que je vous aime,
Sachez auſſi le mal extrême

Que je ſens loin de vos Appas;
Iris, la douleur de l'abſence
Eſt un mal qu'on ne connoît pas,
Si l'on n'en fait l'expérience.

Mon Tourment ne ſe peut dépeindre,
J'ai beau ſoûpirer & me plaindre,
Beau pouſſer de triſtes Accens;
Helas! j'ai des Langueurs ſecretes
Qui ne s'expliquent pas aux Sens
Par de ſi foibles Interpretes.

Il faut ſouffrir ce que j'endure
Pour ſavoir la peine ſi dure
Dont je ſuis ſans ceſſe agité:
Une Ame contente & paiſible
Ne conçoit pas la vérité
Des Maux, où je me voi ſenſible.

Je n'ai pas l'humeur aſſez vaine,
Pour croire qu'une même Peine
Soit commune à nos ſentimens;
J'en ſouffre ſeul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu vôtre Indifference.

Tandis que la Mélancolie
Où mon Ame eſt enſevelie,

M'ô-

M'ôte l'uſage des plaiſirs;
Tandis que parmi les délices
Pour qui j'avois tant de deſirs
J'entretiens mes ſecrets ſupplices:

Vous n'avez rien qui vous tourmente,
Toûjours tranquile, indifférente,
Vous poſſédez le bien préſent;
Et ces délicates Triſteſſes
Que l'on conçoit pour un abſent,
Vous ſemblent de ſottes Tendreſſes.

A LA MEME.

STANCES.

MEs Yeux, mes inutiles Yeux,
Vous ſavez bien que dans ces lieux
Iris fait toûjours ſa demeure;
Et ſi proche de ſes Appas,
Ingrats! vous ſouffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon Cœur
La triſte & ſecrete langueur,
Qui conſume aujourd'hui ma vie
Pour ſervir ſi mal mes Deſirs,

Et refuſer à mon envie,
Vôtre ſecours, & mes plaiſirs.

Mes Yeux, Cauſe de mes Ennuis;
Puis que dans ces lieux où je ſuis,
Pour vous ſeuls *Iris* eſt abſente;
Mon Eſprit plus ingenieux,
Qui toûjours me la repréſente,
Fera vôtre office, mes Yeux.

A LA MEME.

CHANSON.

VOus avez trompé mes deſirs
Par des eſperances bien vaines;
Et ſans goûter de vos plaiſirs,
J'ai reſſenti toutes vos peines:
Amour, c'eſt trop long-tems ſouffrir,
Je veux me plaindre, & puis mourir.

Ecoutez mes derniers Accens,
Soyez un moment favorable;
Iris, laiſſez toucher vos Sens
A la douleur d'un Miſerable;
Un mot, une larme, un ſoûpir;
Et je ſuis tout prêt de mourir.

CA-

CARACTERE
DE MADAME
LA COMTESSE D'OLONNE*.

JE ne penſe pas être plus heureux à vôtre Caractére, que nos Peintres à vôtre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur Reputation. Juſqu'ici nous n'avons point vû de Beautés ſi achevées qui ne ſoient allées chez eux pour y chercher de certaines Graces, ou pour s'y défaire de quelques Défauts. Vous ſeule, Madame, étes au deſſus des Arts qui ſavent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureuſement; jamais ſans vous avoir beaucoup intereſſée, & fait perdre autant d'avantages à une Perſonne accomplie, qu'ils ont accoûtumé d'en donner à celles qui ne le ſont pas.

* Catherine Henriette d'Angennes, *Comteſſe d'*Olonne, *étoit Fille de* Charles d'Angennes, *Seigneur de la* Loupe, *Baron d'*Amberville, *& de* Marie du Raynier.

Si vous n'étes guere obligée à la Peinture, vous l'étes encore moins à la curiosité des ajuſtemens. Vous ne devez rien ni à la Science d'autrui, ni à vôtre propre Induſtrie ; & pouvez en repos vous remettre à la Nature, des ſoins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuſes, je ne conſeillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plûpart des Femmes ne ſont agréables que par les Agrémens qu'elles ſe font. Tout ce qu'elles mettent pour ſe parer, cache des Défauts. Tout ce que l'on vous ôte de vôtre parure, vous rend quelque Grace ; & vous avez autant d'interêt à revenir purement au naturel, qu'il leur eſt avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuſerai point à des loüanges générales, auſſi vieilles que les Siécles. Le *Soleil* ne me fournira point de Comparaiſon pour vos Yeux, ni les *Fleurs* pour vôtre Teint. Je pourrois parler de la régularité du Viſage, de la délicateſſe des Traits, des agrémens de la Bouche ; de ce Cou ſi poli & ſi bien tourné ; de cette Gorge ſi bien formée. Mais au delà des plus curieuſes Obſervations, il y a mille choſes en vous à penſer, qu'on ne peut bien dire ; & mille choſes qu'on ſent mieux qu'on ne les penſe. Cro-

Croyez-moi, Madame, ne confiez le ſoin de vôtre Gloire à perſonne : car aſſurément vous n'étes jamais ſi bien qu'en vous-même. Paroiſſez au milieu des Portraits & des Caractéres, & vous déferez toutes les Images, qu'on ſauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'eſt que vous ayez comme ramaſſé en vous, les Charmes divers des differentes Beautés; ce qui ſurprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui touche.

Vôtre Caractére proprement n'eſt point un Caractére particulier; c'eſt celui de toutes les belles Perſonnes. Tel a réſiſté à des Beautés fiéres, qui s'eſt laiſſé gagner à des Beautés délicates. La Délicateſſe a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu ſe ſoûmettre à la Fierté.

Vous ſeule étes le foible de tout le monde. Les Emportés y trouvent le ſujet de leurs tranſports : les Ames paſſionnées reprennent leur tendreſſe & leur langueur. Eſprits differens, diverſes Humeurs, Tempéramens contraires; tout eſt ſujet à vôtre Empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'Amour, conſervent

la premiere de ces qualités, & perdent malheureuſement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque reſſemblance entre la chaleur de vos Amis, & la paſſion de vos Amans; qu'on ne ſauroit vous admirer ſans interêt; que le jugement des ſimples Spectateurs n'eſt pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous étes, excepté vous, qui demeurez ſeule inſenſible.

Juſqu'ici j'ai rendu une partie de ce que je devois à vôtre Beauté, & ce n'eſt pas une de vos moindres loüanges, que j'aye pû vous loüer ſi long-tems. Préſentement il eſt juſte que je me donne quelque choſe à moi-même, & qu'en parlant de vôtre Eſprit & de vôtre Humeur, je me laiſſe aller à la mienne.

Je ne dirai que des veritez; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous ſoient toutes deſavantageuſes, je commencerai par les charmes de vôtre Converſation, qui ne cedent en rien à ceux de vôtre Viſage.

Oui, Madame, on n'eſt pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en *France*, comme on a vû en *Eſpagne*, quelque Avanture de la *Belle Inviſible*.

On

On n'a jamais remarqué tant de politeſſe qu'en vos diſcours: ce qui eſt ſurprenant ; rien de ſi vif, & de ſi juſte: des choſes ſi heureuſes, & ſi bien penſées.

Mais finiſſons des loüanges dont la longueur eſt toûjours ennuyeuſe, quelque veritables qu'elles ſoient ; & préparez-vous à ſouffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes : & après une étude fort difficile, voici les Défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vû ſouvent eſtimer trop des gens médiocres ; & dans certaines Docilités ſoûmettre vôtre Jugement à celui de beaucoup de Perſonnes qui n'en avoient point.

Il me ſemble auſſi que vous vous laiſſez trop aller à l'Habitude. Ce que d'abord vous avez jugé groſſier fort ſainement, vous paroît à la fin délicat ſans raiſon ; & quand vous venez à guerir de ces erreurs, c'eſt plûtôt par un retour de vôtre Humeur, que par les reflexions de vôtre Eſprit.

Quelquefois Madame, par un mou-

vement contraire, pour penſer trop, vous paſſez la verité du ſujet, & les Opinions que vous formez ſont des choſes plus fortement imaginées, que ſolidement connûes.

Pour vos Actions, elles ſont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalités, qui ſont de veritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'Opinion des Sots, & le Chagrin de ceux que vôtre Mérite fait vos Ennemis.

Les Femmes, vos Ennemies déclarées, ſont contraintes de nous avoüer mille avantages que vous avez reçûs de la Nature. Il y a des occaſions, où nous ſommes obligés de leur confeſſer qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toûjours ce que d'autres en ſauroient faire.

Je finirai par vos Inégalités, dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles ſont fâcheuſes à ceux qui les ſouffrent. Pour moi, j'y trouve quelque choſe de piquant; & je voi, quand on ſe plaint le plus de l'Humeur, que c'eſt alors qu'on s'intereſſe le plus pour la Perſonne.

Quoiqu'il en ſoit, tant s'en faut qu'on puiſſe prendre avantage ſur vous, qu'on

n'y

n'y ſauroit prendre de meſure. On vous déſoblige aiſément ſans y penſer ; & même le deſſein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplû. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bien heureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juſte pour les prendre. Ce qu'on peut dire veritablement, après vous avoir examinée, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi malheureux, que de vous aimer, mais rien de ſi difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les obſervations d'un Spectateur, qui pour juger de vous plus ſainement, a pris ſoin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour ſe garantir a été de vous éviter autant qu'il a pû : encore n'eſt-ce pas aſſez de ne vous voir point, quand on vous a vûë ; & ce remede ailleurs infaillible n'apporte pas une ſûreté entiere ſur vôtre ſujet.

Peut-être me direz-vous, qu'un homme qui a des ſentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement ſi rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un diſcernement qui ne vous ſemble pas être avantageux, ne ſauroit ſubſiſter qu'en vôtre abſence : car, pour

pour répéter ce que j'ai déja dit ; *paroiſſez, Madame, au milieu des Portraits & des Caractéres, & vous déferez toutes les Images qu'on ſauroit donner de vous.*

LETTRE
A MADAME
LA COMTESSE D'OLONNE,
en lui envoyant ſon Caractére.

JE vous envoye vôtre *Caractére*, qui vous explique le ſentiment général, & vous apprend, qu'il n'y a rien en *France* de beau que vous. Ne ſoyez pas aſſez rigoureuſe à vous-même, pour vous dénier une juſtice que tout le monde vous rend. La plûpart des Dames ſe laiſſent perſuader aiſément, & reçoivent avec plaiſir de douces erreurs. Il ſeroit bien étrange que vous ne vouluſſiez pas croire une verité agréable.

Outre l'Opinion publique, le Jugement de Madame de *Longueville* eſt pour vous. Rendez-vous y ſans ſcrupule, & vous croyez hardiment, puiſqu'elle le croit,

croit, la plus belle choſe qu'on ait vûë.

De vôtre beauté, Madame, je paſſe aux maux qu'elle cauſe ; je paſſe aux Malades, aux Mourans, qu'on voit pour vous. Ce n'eſt pas à deſſein de vous rendre pitoyable : au contraire, ſi vous ſuivez mon conſeil, il en coûtera la vie à quelque Malheureux. Il y a trop long-tems que les Poëtes, & les faiſeurs de Romans, nous entretiennent de fauſſes Morts. Je vous en demande une veritable ; & ce vous ſera un fort beau tître qu'un trépas dont on ne puiſſe douter. De cinq ou ſix Malades que je connois, choiſiſſez celui que vous voudrez honorer de vos dernieres rigueurs : vous n'aurez pas beaucoup à faire, pour le conduire de la Maladie à la Mort. Faites le mourir promtement pour vôtre ſatisfaction, & celle de

Vôtre, *&c.*

A MADAME ***.

SONNET.

QUE vous faites languir un pauvre Malheureux,

Je

Je ne trouve avec vous, ni douceur ni colére,
Et vôtre Eſprit adroit ménage un Amoureux,
Evitant de fâcher auſſi bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer je ſerai trop heureux;
Et ſi vous voulez prendre un ſentiment contraire,
Quand il faudra ſouffrir un mal ſi rigoureux
Les Reproches au moins pourront me ſatisfaire.

J'ai beau par ma tendreſſe exciter vos ſoûpirs;
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux deſirs,
Vous ne répondez rien à ce preſſant langage:

Puis qu'il ne vous plaît pas que mon Sort ſoit plus doux,
Eh! de grace, *Philis*, faites-moi quelque outrage,
Pour avoir le plaiſir de me plaindre de vous.

DIXAIN.

VOus faites la Spirituelle,
Nous laiſſant tout à deviner,
Ainſi que vous faites la belle
Avec vôtre Art de façonner,
Il ne ſort rien de vôtre Bouche,

Vieille

Vieille *Caliſte*, qui nous touche,
Tout vôtre Eſprit dépend de nous;
Et quiconque auroit la malice
De penſer auſſi peu que vous,
Vous rendroit un méchant office.

A MAD***.

STANCES.

LAISSEZ-là nos jeunes Deſirs
Où vôtre Vertu s'intereſſe;
Cette rigueur pour les plaiſirs
Sent le chagrin de la Vieilleſſe.

Autrefois vous avez été
De ces Belles que l'on renomme,
Et jamais vôtre cruauté
N'a fait mourir un honnête homme.

Vous fûtes jeune comme nous;
Pour conſoler vôtre triſteſſe,
Nous aurons enfin comme vous
Tous les dégouts de la Vieilleſſe.

Helas! nous y viendrons un jour;
Nous verrons ce triſte paſſage,

Et

Et laiſſerons-là nôtre Amour
Comme vous vôtre beau Viſage.

Nos Traits devenus odieux,
Nos beautés toutes effacées,
Seront la honte de nos Yeux,
Et la douleur de nos penſées.

Mais aujourd'hui que nos Appas
Reſpirent l'amour & la joye;
Pourquoi ne jouïrons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoye?

Lorſque vos eſprits languiſſans
Perdent des douceurs légitimes,
Des moindres plaiſirs de nos Sens
Vôtre chagrin ſe fait des crimes.

Toûjours vôtre ſéverité
S'oppoſe à nôtre jeune envie,
Et d'une ſotte Antiquité
Tire une régle à nôtre vie.

Ou laiſſez-nous vivre en ces lieux
Comme il plait à nos Deſtinées;
Ou veuille la bonté des Cieux,
Borner le cours de vos Années.

A MADAME ***.

STANCES.

BIEN-HEUREUX qui vit ſans Chimére,
Qui pour un Bien imaginaire
N'a point d'inutiles deſirs;
Heureux dont l'Eſprit ſe contente
De vrais & ſolides plaiſirs,
Sans languir d'une vaine attente.

Oh! qu'une Femme eſt aveuglée
Quand ſa Paſſion déreglée,
Trouble le repos de ſes jours;
Qui ſe met un Heros en tête,
Et fait l'objet de ſes amours
De quelque faiſeur de Conquête.

Philis, en vain une Maîtreſſe
Par quelque obligeante careſſe
Flate leurs Inclinations;
La violence du Génie
Qui fait le joug des Nations,
Fait auſſi vôtre Tyrannie.

Jamais nos ſoûpirs & nos larmes,
Ces tendres effets de vos Charmes

Qui

Qui ſont nos plaiſirs les plus doux;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups,
N'ont troublé leur Indifference.

Un Orgueil chagrin & ſévére
Aux ſoins de ſervir & de plaire
Ne peut ſoûmettre leurs deſirs;
Et ces fiers Tyrans de la Vie
Vous regardent dans leurs plaiſirs
Comme Eſclave de leur envie.

Je perds d'inutiles paroles,
Mes raiſons ſont raiſons frivoles,
Pour guerir un Eſprit gâté;
Philis, la Grandeur & la Pompe
Ont ſurpris vôtre Vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient ſur la Terre
Avec leur Foudre, leur Tonnerre,
Et tout l'Equipage des Cieux;
Vos Héros quitteroient la place,
Et d'un Eſprit ſi glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Après une telle Avanture
Je penſe qu'une Créature
N'oſeroit pas vous approcher;

Et

Et les Amours de race humaine
Pourroient bien alors ſe cacher
Auprès d'une Femme ſi vaine.

Philis, je ſerois téméraire
Si j'eſperois de pouvoir plaire
A vos deſirs ambitieux;
Un pauvre Mortel ſe retire;
Parmi les Heros ou les Dieux,
Cherchez un Amant qui ſoûpire.

A LA MEME.

STANCES.

JE ne viens point devant vos Charmes
Avec des ſoûpirs & des larmes,
Pour adoucir vôtre Fierté;
Je viens irriter vôtre haine,
Et chercher dans ſa cruauté
Vôtre dernier outrage, & ma derniere peine.

Soyez, ſoyez impitoyable;
Le Deſeſpoir d'un Miſerable
N'a beſoin que de vos rigueurs:
La plus aimable Complaiſance

Fla-

Flateroit en vain mes langueurs,
Aujourd'hui le Trépas fait ma ſeule eſperance.

O Dieux, vous écoutez ma plainte,
Et déja je reſſens l'atteinte
Qui va finir mon triſte Sort;
Adieu, trop ingrate Maîtreſſe;
Adieu; le ſoûpir de la Mort,
Eſt l'unique ſoûpir qu'un Malheureux vous laiſſe.

EPIGRAMME.

ETRE ſans Vertu Précieuſe,
Faire la belle ſans beauté,
Par une adreſſe ingenieuſe
Qui ſoûtient vôtre Vanité;
Ne rien devoir à la Nature,
Mais par une heureuſe impoſture
Abuſer l'Eſprit & les Yeux;
Mettre la laideur en uſage,
N'eſt-ce pas vous vanger des Dieux,
Qui formerent vôtre Viſage,
Pour être un objet odieux?

EPI-

EPIGRAMME.

TRES-difficile, & fort peu délicat,
Le Préſident * condamne chaque Plat,
Quand à dîner un Ami le convie:
Les Mets d'un autre il blâme ſans raiſon,
Et ſans raiſon, il paſſeroit ſa vie,
A loüer tout en ſa propre Maiſon.

* *Le Préſident* Tambonneau. *C'étoit un homme ſans goût qui vouloit faire le difficile ſur la bonne chere. Mr. de* St. Evremond *ſe trouvant avec lui à un grand Repas, que donnoit le Commandeur de* Souvré, *fit cette* Epigramme.

STANCES.

PHILIS en tournant ſes beaux Yeux,
Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
Et n'en veut qu'à la Créature;
Je voi dans ſa triſte langueur,
Que le Ciel moins que la Nature
Fait le mouvement de ſon Cœur.

Les plus Dévots, les plus grands Saints,
Tiennent pour Miracles certains

Des langueurs toutes naturelles;
Et l'excès de ſa Paſſion
Fait ces extaſes infideles,
Qu'on donne à ſa Dévotion.

Mais, grands Dieux! y penſez-vous bien?
Un Cœur brûlant comme le ſien
Vit-il d'Encens & de Fumée?
Et croyez-vous avec raiſon,
Contenter une Ame enflammée
Par le Jeûne & par l'Oraiſon?

Dûſſai-je vous mettre en courroux,
Je connois *Philis* mieux que vous,
Je connois ce qui la contente;
Philis cherche dans les ſaints Lieux
Une Amour bien plus ſucculente
Que celle de vous autres Dieux.

Philis ſait ſe mettre à genoux,
Philis levant les yeux vers vous
Vous fait ſa petite Requête;
Et l'on peut dire ſans mentir
Que parfois il entre en ſa tête
Quelque ſorte de repentir.

Si *Philis* perdoit un Amant,
Je croi qu'au fort de ſon Tourment

Elle

Elle auroit recours à vous autres ;
Mais au premier Objet d'Amour,
Ma foi, bons Dieux, elle eſt des nôtres,
Et vous fait une fauſſe cour.

Senſible à de nouveaux Deſſeins,
Dans les entretiens les plus ſaints,
Vous croyez *Philis* occupée,
Et la grimace de ſes Vœux,
Dont vôtre Sageſſe eſt dupée,
Cache ſes veritables Feux.

Pour conſerver nôtre repos
Il ſeroit aſſez à propos
Que nous fiſſions quelque partage ;
Prenez ſes craintes & ſes pleurs,
Et n'eſperez rien davantage
Que de jouïr de ſes douleurs.

Par tout où la rage du Sort,
De l'effroi que donne la Mort,
Trouble les plaiſirs de la Terre ;
Et par tout où vôtre courroux
S'arme d'Eclairs & de Tonnerre
Que *Philis* ſe mette à genoux :

Que dans la triſteſſe & le deuil
Qu'apporte l'horreur du Cercueuil,

Philis ſe couvre de ténebres ;
Et que ſes Eſprits languiſſans
Se flatent dans vos Chants funebres
De leurs pitoyables accens.

Mais auſſi pour l'amour de vous,
Que ſon Cœur ne ſoit pas moins doux,
Quand nous la tiendrons en Ruelle ;
Et que d'un langage odieux
Faiſant ſottement la Pucelle,
Philis n'allegue pas les Cieux.

Par tout où l'on ſe divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle ;
Et ſon Ange avec le Suivant
Entretiendra ſa Demoiſelle
Derriere quelque Paravant.

Nous retenons tous ſes deſirs,
Nous retenons ſes vrais Soûpirs,
Témoins du pouvoir de nos Charmes ;
Et nôtre Empire le plus doux
Eſt de voir répandre des larmes,
Qu'Amour fait couler devant nous.

Philis dans nôtre éloignement
Cache ſon amoureux Tourment

Sous

Sous une feinte Pénitence;
Er les pauvres Dieux ſont touchés
De la douleur de nôtre abſence,
Et du deſir de ſes péchés.

Ce n'eſt pas qu'en des Voluptés
Où les Sens ſont plus emportés
Elle ne ſoit inquietée;
Parmi des mouvemens divers,
Les retours d'une Ame agitée
M'ont été ſouvent découverts.

O vous! qui regnez dans les Cieux,
Goûtez en repos de ces lieux
Les félicités éternelles;
Laiſſant à nos Yeux, à nos Mains,
Chercher ces douceurs naturelles,
Qui ſe trouvent chez les Humains.

Vous avez chez vous vos Attraits;
Et comme vous êtes parfaits,
Tout vôtre Bien eſt en vous-mêmes:
Helas! nous n'avons rien de nous!
T'aimer, *Philis*; que tu nous aimes,
C'eſt nôtre Plaiſir le plus doux.

Jouïſſons de nôtre Printems;
Il faut au plus beau de nos Ans

Cueillir les fleurs de la Jeuneſſe;
C'eſt le partage des Mortels,
Et ce qu'un autre âge nous laiſſe
Doit ſuffire pour les Autels.

LETTRE

A MADAME***.

QUELQUE violente que ſoit mon Amitié, elle me laiſſe aſſez d'Eſprit pour vous écrire avec moins d'Emportement que de coûtume. Et à vous dire vrai, j'ai quaſi honte de vous envoyer des Soûpirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la délicateſſe de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils ſont, il faut de néceſſité que je les hazarde, & que je vous faſſe ſouvenir de moi dans un tems, où tout le Monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûë de vôtre ſainte Mere, & de toute vôtre pieuſe Famille n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette Mere des larmes civiles & reſpectueuſes, comme une Fille bien née:

née : Mais vous ſavez trop le Monde pour donner de veritables tendreſſes aux chagrins des Prudes, dont la Vertu n'eſt qu'un artifice pour vous priver des plaiſirs qu'elles regrettent.

C'eſt aſſez d'avoir obéï une fois, & ſacrifié vôtre repos à une complaiſance que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle eſt injuſte, après avoir exigé de vous une ſi dure obéiſſance, de vouloir régler vos inclinations, & de contraindre la ſeule choſe qu'elle vous a laiſſée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui eſt permis : & ſi pour aimer il faut demander congé à vos Parens; de l'humeur que je les connois, vos Amours ſeront rares dans vôtre vie.

Mais peut-être que je vous fais un diſcours fort inutile, & qu'en l'état où vous étes, je dois plus craindre ceux qui vous conſeillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous ſuivez les avis que je vous donne, en vous moquant des réprimandes d'une Mere. Mais que ſai-je ſi la pauvre Mere, à qui je veux tant de mal, n'eſt pas dans mes interêts; & ſi pour empêcher une Amitié naiſſante, elle ne vous laiſſe pas la liberté d'aimer une Perſonne éloignée ?

J'ai ſujet de me loüer de vôtre Fermeté juſqu'ici: je doute néanmoins qu'une Idée le puiſſe diſputer longtems contre un Viſage, & un Souvenir contre des Converſations. J'ai trop d'inquiétude pour laiſſer plus longtems l'avantage de la Préſence, à ceux qui vous voyent. Il n'y a point d'affaires qui m'empêchent de me rendre bientôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma paſſion, ſouvenez-vous des Sermens que vous m'avez faits, de m'aimer toute vôtre vie.

A Mr. LE MARQUIS DE ***.

STANCES.

MARQUIS, on dit par tout que vous étes aimable;
Mais vôtre Serviteur ne vous déguiſe rien;
Vôtre Entretien galant, vôtre Eſprit agréable,
Ne ſauroit contenter que des Femmes de bien.

Vous étes en horreur à nos Voluptueuſes;
Et celles qui n'ont pas un chaſte ſentiment,
Laiſſent très-volontiers joüir les Vertueuſes
Des ſteriles diſcours d'un inutile Amant.

Vous

Vous demandez toûjours lorſque l'on vous refuſe;
Mais ſi le prude Objet longtems ſollicité,
Ne vous oppoſe plus qu'une legere excuſe,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le Plaiſir ſe propoſe,
Qui pour vous contenter n'oſe rien à demi;
En vous accordant tout, que fait-elle autre choſe
Que chaſſer un Galant & faire un Ennemi?

Tant que vous gouvernez les belles Créatures,
Vous ne ſoûhaitez rien que d'innocens plaiſirs,
Et jamais entre vous on ne voit de Ruptures,
Si ces Belles n'ont eû quelques vilains deſirs.

Vous pouvez rétablir la Vertu d'une Dame,
Je connûs autrefois un ſoupçonneux Mari,
Qui ſe tint aſſûré de l'honneur de ſa Femme,
Dès lors que l'on vous crût être ſon Favori.

Si vous aviez aimé cette humeur libertine,
Sur qui toute la *France* a fait tant de Chanſons,
Nous n'aurions eu jamais la moindre *Feuillantine* *,

* *Il couroit dans ce tems-là des* Vaudevilles *ſur l'avanture d'une Dame, que ſon Mari avoit fait mettre au Couvent des* Feuillantines; *Ce qui fit qu'on appella* Feuillantines *les Chanſons galantes, qui furent faites ſur le même Air.*

A réjouïr le peuple, & les jeunes garçons.

Jaloux, il ne faudroit ni de Murs, ni de Grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre Amour que le ſien,
Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos Familles,
Si vous aviez à faire à d'auſſi gens de bien.

Bons Dieux! que de bonheur en des Maiſons honnêtes,
De trouver un Amant & ſi ſage & ſi doux!
Un Amant, qui ne ſert qu'à troubler les Conquêtes
De quelqu'autre Galant moins retenu que vous!

Si l'on faiſoit raiſon à vôtre Continence,
Vous ſeriez le ſujet de mille beaux Diſcours,
Et Monſieur du *Bellay* feroit voir à la *France*
Quelque pieux Roman de vos chaſtes Amours *.

Quand le Pere *Cauſſin* nous donna la COUR SAINTE †,
Vous pouviez y prétendre une aſſez bonne part,
Et vous avez de lui juſte ſujet de plainte

D'y

* Jean Pierre le Camus, *Evêque du* Bellay *a compoſé quelques* Romans *pleins d'Onction & de Pieté.*

† *Le Pere* Cauſſin *Jeſuite, a fait un Livre de dévotion, intitulé* LA COUR SAINTE. *Voyez le* DICTIONNAIRE *de Mr.* Bayle.

D'y voir plûtôt que vous le Chevalier *Bayart* *.

Je ſai bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
Que vous avez encor de mauvais ſentimens;
Et s'il eſt vrai qu'un jour le grand Dieu nous puniſſe,
Vous devez redouter ſes juſtes châtimens.

Vous vous laiſſez ſouvent emporter au Blaſphême,
Vous ne ſauriez ſouffrir l'affront d'un démenti;
Vous ne faites jamais Vendredi, ni Carême,
Mais vous baiſez bien moins que Monſieur de *Renti*)(.

* *C'étoit un ſi brave, & ſi galant Homme, qu'il merita d'être appellé le* Chevalier ſans reproche.

)(*Le Marquis de* Renti *mourut à l'âge de* 37. *Ans, pour avoir gardé une Chaſteté trop rigide. Le Pere St.* Jure *Jeſuite, a écrit ſa* VIE.

A MAD***.

SONNET.

VOus m'ordonnez de vous voir rarement,
Et pour ſouffrir l'extrême violence,
Que peut donner un amoureux tourment,
Vous m'ordonnez de garder le ſilence:

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre vôtre défense;
Vous vous fâchez d'un regard seulement,
Et les soûpirs sont la derniere offense.

Arrêtez là vos injustes rigueurs,
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs,
N'ordonnez rien à ma secrete flâme.

Vous pouvez tout sur ma Bouche & mes Yeux;
Mais je serai le maître de mon Ame,
Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.

A MADAME ***.

STANCES IRREGULIERES.

MENAGEZ mieux le repos de ma vie:
Auprès de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur;
Lorsque je vous trouvai si belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle,
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable;
Vôtre bonté sera sans doute un Miserable;

Et

Et ſans la grace des refus,
Beaux Yeux, je ne vous verrai plus.

Si le noble orgueil de vos charmes,
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux deſirs;
Tant que vous ſerez inhumaine
Je ne refuſe aucune peine,
Mais je meurs de frayeur au danger des plaiſirs.

LETTRE

A MADAME ***.

IL n'y a rien de ſi honnête qu'une ancienne Amitié, & rien de ſi honteux qu'une vieille Paſſion. Détrompez-vous du faux mérite d'être fidele, & croyez que la Conſtance eſt la choſe du monde qui fait le plus de tort à la réputation d'une Beauté. Qui ſait ſi vous n'avez voulu aimer qu'une ſeule Perſonne, ou ſi vous n'avez pû avoir qu'un ſeul Amant? Vous penſez pratiquer une Vertu, & vous nous faites ſoupçonner pluſieurs Défauts.

Mais que d'ennuis accompagnent toûjours cette miſerable Vertu! Quelle difference des dégoûts de vôtre attachement, à la délicateſſe d'une Paſſion naiſſante? Dans une Paſſion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuſes : les jours ſe paſſent à ſentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille Habitude le tems ſe conſume ennuieuſement à aimer moins. On peut vivre avec des Indifferens, ou par bienſéance, ou par la neceſſité du commerce : mais comment paſſer ſa vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus?

Il ne me reſte que quatre mots à vous dire, & je vous prie d'y faire réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'eſt méchant Goût; ſi vous n'avez pas la réſolution de quiter ce qui vous déplaît, c'eſt Foibleſſe. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous ſerez aiſément juſtifiée auprès de moi. Il n'y a point de Foible que je ne vous pardonne, ſans me croire fort indulgent.

Quand le Sexe fragile a commis une Offence,
Il n'a pas beſoin de Clémence,
Toute ſorte d'Impunité,
N'eſt que Juſtice dûe à ſon Infirmité.

O B-

OBSERVATIONS

Sur la MAXIME

Qu'il faut mépriſer la FORTUNE, *& ne ſe point ſoucier de la* COUR.

IL eſt plus difficile de perſuader cette Maxime-ci, que les autres. Ceux qui reçoivent des graces, ceux même qui n'ont que de ſimples prétentions, ſe moquent d'un ſentiment ſi contraire au leur.

J'avoüe qu'il y a de la peine à ſe perſuader que des gens raiſonnables ayent voulu rendre cette Opinion-là univerſelle : je penſe qu'ils n'ont eû d'autre deſſein que de parler aux Malheureux, pour guerir de Eſprits malades, d'une inquiétude qui ne ſert de rien. En ce cas-là, je ne ſaurois les condamner. S'il eſt permis d'apeller une Maitreſſe ingrate & cruelle, quand on l'a ſervie ſans aucun fruit ; à plus forte raiſon ceux qui croyent avoir recû des outrages de la Fortune, ont droit de la quiter, & de chercher loin d'elle un repos qui leur tienne lieu des

Biens

Biens qu'elle leur refuſe. Quel tort lui fait-on, de lui rendre mépris pour mépris? Je ne trouve donc pas étrange qu'un Honnête-homme mépriſe la Cour: mais je trouve ridicule qu'il veuille ſe faire honneur de la mépriſer.

Il y en a d'autres qui ne me déplaiſent pas moins: des gens qui ne peuvent quiter la Cour, & ſe chagrinent de tout ce qui s'y paſſe; qui s'intereſſent dans la diſgrace des perſonnes les plus indifferentes & qui trouvent à redire à l'élevation de leurs propres Amis. Ils regardent comme une injuſtice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres: la Grace la mieux méritée, la Punition la plus juſte, les irritent également. Cependant ſi vous les écoutez, ils ne vous parleront que de Conſtance, que de Généroſité, que d'Honneur: dans tout ce qu'ils vous diront il y aura toûjours un air lugubre qui vous atriſte, au lieu de vous conſoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur eſt jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le Monde compoſé de deux ſortes de Gens: les uns penſent à leurs Affaires; les autres ſongent à leurs Plaiſirs.

Les

Les premiers, fuyent l'abord des Miſerables ; craignant de devenir malheureux par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut câcher ſon Malheur, & tâcher de leur être bon à quelque choſe.

Les autres, pour ſe donner tout entiers à leur divertiſſement, ont je ne ſai quoi de plus humain ; ils ſont acceſſibles par plus d'endroits. Leurs Maitreſſes, leurs Confidens profitent des folies qui les occupent. Leur Ame eſt plus ouverte, mais leur Conduite eſt plus incertaine. La Paſſion l'emporte toûjours ſur l'Amitié : ils regardent les Devoirs de la Vie comme des gênes. Ainſi pour vivre avec eux, il faut ſuivre le cours de leurs Plaiſirs, leur confier peu de choſe, & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté conſiſte à bien connoître ces deux ſortes de Gens. Tant qu'on eſt engagé dans le Monde, il faut s'aſſujetir à ſes Maximes ; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la Sageſſe de ces Gens qui s'érigent d'eux-mêmes en *Réformateurs*. C'eſt un Perſonnage qu'on ne peut ſoûtenir longtems ſans offenſer ſes Amis, & ſe rendre ridicule.

Cependant la plus-part de ces *Réformateurs*

teurs ont leurs Vûes, leurs Interêts, leurs Cabales. On a beau les décrier; tout ce qu'on en dit à la Cour & ſur le Théatre, ne les rebute point. Ecoutez leurs Remontrances, vous les aurez bien tôt pour Maîtres; ne les écoutez pas, vous les aurez pour Ennemis. Tant que la Fortune leur a été favorable, ils ont joui de ſes faveurs : ſont-ils tombés dans quelque diſgrace ? ils cherchent à s'en relever, & à ſe faire valoir par une réputation d'Integrité. A quoi bon haïr en autrui, la Fortune qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes ? Leur averſion s'attache à ceux qui prétendent des Graces; leur envie à ceux qui les obtiennent; leur animoſité, aux perſonnes qui les diſtribuent. Pour avoir leur eſtime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins miſerable.

Je ſai qu'un Honnête-homme eſt à plaindre dans le malheur, & qu'un Fat eſt à mépriſer, quelque fortune qu'il ait : mais haïr les Favoris par la ſeule haine de la Faveur, & aimer les Malheureux par la ſeule conſideration de la Diſgrace; c'eſt une conduite à mon avis fort bizarre, incommode à ſoi-même & inſuportable à ſes Amis. Néanmoins la diverſité des Eſprits

prits fait voir tous ces differens effets dans la vie des Courtiſans.

Nous avons dit qu'il ſe trouve aſſez de gens à la Cour, qui rompent avec leurs Amis, du moment qu'il leur arrive quelque deſordre ; qui n'ont ni amitié, ni averſion qui ne ſoit meſurée par l'Interêt. Quiconque leur eſt inutile, ne manque jamais de défauts, & qui eſt en état de les ſervir, a toutes les perfections. Il s'en trouve d'autres qui ne ſe contentent pas d'abandonner les Malheureux, ils les inſultent même dans le malheur. Plus ils témoignent de baſſeſſe à flater les Favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui ſont tombés dans l'Infortune.

A dire vrai, ſi le chagrin de ceux qui peſtent toûjours contre la Cour eſt extravagant ; la proſtitution de ceux qui lui ſacrifient juſqu'à leurs Amis, eſt infame. Il y a une juſte ſituation entre la Baſſeſſe & la fauſſe Généroſité : il y a un véritable Honneur qui régle la conduite des Perſonnes raiſonnables. Il n'eſt pas défendu à un Honnête-homme d'avoir ſon Ambition & ſon Interêt : mais il ne lui eſt permis de les ſuivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'habileté, ſans

ſans fineſſe ; de la dextérité, ſans fourbe ; & de la complaiſance ſans flatterie.

Quand il ſe trouve ami des Favoris, il entre agréablement dans leurs Plaiſirs, & fidélement dans leurs Secrets : s'ils viennent à tomber, il prend part à leur Malheur, ſelon qu'il en a pris à leur Fortune. Le même Eſprit qui ſavoit leur plaire, ſait les conſoler ; il rend leurs maux moins fâcheux, comme il rendoit leurs Plaiſirs plus agréables : il ménage ſes offices avec adreſſe, ſans bleſſer ſa Fidélité, ni nuire à ſa Fortune ; il ſert plus commodément pour lui, & plus utilement pour ſes Amis. Bien ſouvent il ſe rebute moins que ceux qui cherchent leur propre gloire en ſecourant les autres ; qui ne ſongent qu'à ſe rendre recommandables par des marques de fermeté, & qui préférent l'éclat d'une belle Action au Bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux ſortes de Gens, les uns font ſemblant de s'éloigner des Malheureux, afin de les mieux ſervir ; les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là ſe cachent, & ne penſent qu'à ſoulager les affligés ; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une Généroſité farouche & impérieuſe, qu'à gour-

man-

mander les Miſerables, qui ont beſoin de leur crédit.

C'eſt trop pouſſer ce Diſcours: je vais le finir par le ſentiment qu'on doit avoir pour les Favoris.

Il me ſemble que leur Grandeur ne doit jamais éblouïr, qu'en ſon Ame on peut juger d'eux comme du reſte des hommes; les eſtimer ou les mépriſer ſelon leur Mérite ou leurs Défauts; les aimer ou les haïr ſelon le bien ou le mal qu'ils nous font; ne manquer en aucun tems à la Reconnoiſſance qu'on leur doit; cacher ſoigneuſement les Déplaiſirs qu'ils nous donnent; & quand l'Honneur ou l'Interêt nous veulent porter à la Vangeance, reſpecter l'inclination du Maître dans la perſonne de l'Ennemi; ne confondre pas le Bien public avec le nôtre; & ne faire jamais une Guerre civile d'une Querelle particuliere.

Qu'on les mépriſe, qu'on les haïſſe; ce ſont des mouvemens libres, tant qu'ils ſont ſecrets: mais du moment qu'ils nous portent à des choſes où l'Etat ſe trouve intereſſé, nous lui devons compte de nos Actions, & ſa Juſtice a ſes droits ſur des Entrepriſes ſi criminelles.

LET-

LETTRE

A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE*.

VOus me laiſſâtes hier dans une Converſation, qui devint inſenſiblement une furieuſe Diſpute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres. Vous devinez les Acteurs, & ſavez qu'ils étoient tous deux fort intereſſez à maintenir leur Parti : *Bautru* ⸸ ayant peu d'obligation à la Nature, de ſon Génie, & le Commandeur † pouvant dire ſans être ingrat, qu'il ne doit ſon Talent ni aux Arts ni aux Sciences.

La Diſpute vint ſur le ſujet de la Reine de *Suede*)(, qu'on loüoit de la connoiſ-

* *Le Comte* d'Olonne *étoit de la Maiſon de* la Trimouille.

⸸ Guillaume Bautru *Comte de* Serrant. *Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle.

† *Le Commandeur de* Jars, *de la Maiſon de* Rochechoüart,

)(*La Reine* Chriſtine *étoit alors* (1656) *en* France.

noiſſance qu'elle a de tant de choſes. Tout d'un coup le Commandeur ſe leva, & ôtant ſon Chapeau d'un air tout particulier; *Meſſieurs*, dit-il, *ſi la Reine de* Suede *n'avoit ſû que les Coûtumes de ſon Païs, elle y ſeroit encore: pour avoir appris nôtre Langue & nos Manieres; pour s'être miſe en état de réuſſir huit jours en* France, *elle a perdu ſon Royaume. Voilà ce qu'ont produit ſa Science, & ſes belles Lumieres, que vous nous vantez.*

Bautru voyant choquer la Reine de *Suede* qu'il eſtime tant, & les Bonnes-Lettres qui lui ſont ſi cheres; perdit toute conſideration: & commençant par un Serment; " Il faut être bien injuſte, " *reprit-il*, d'imputer à la Reine de *Sue-* " *de* comme un Crime, la plus belle A- " ction de ſa Vie. Pour vôtre averſion " aux Sciences, je ne m'en étonne point: " ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous les " avez mépriſées. Si vous aviez lû des " Hiſtoires les plus communes, vous " ſauriez que ſa conduite n'eſt pas ſans " exemple. *Charles-quint* n'a pas été moins " admirable par la Rénonciation de ſes " Etats, que par ſes Conquêtes: *Dio-* " *cletien*, n'a-t-il pas quitté l'Empire, " & *Sylla* le Pouvoir ſouverain? Mais

" tou-

„ toutes ces choſes vous ſont inconnuës;
„ & c'eſt folie de diſputer avec un I-
„ gnorant. Au reſte, où me trouverez-
„ vous un Homme extraordinaire, qui
„ n'ait eû des Lumieres, & des Con-
„ noiſſances aquiſes?

A commencer par Monſieur le *Prince*, il alla juſqu'à *Céſar*; de *Céſar* au Grand *Alexandre*: & l'affaire eût été plus loin, ſi le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impetuoſité, qu'il fut contraint de ſe taire. *Vous nous en contez bien*, dit-il, *avec vôtre* Céſar *& vôtre* Alexandre. *Je ne ſai s'ils étoient Savans ou Ignorans; il ne m'importe gueres: mais je ſai que de mon tems on ne faiſoit étudier les Gentilshommes que pour être d'Egliſe; encore ſe contentoient-ils le plus ſouvent du Latin de leur* Bréviaire. *Ceux qu'on deſtinoit à la Cour ou à l'Armée, alloient honnêtement à l'Academie. Ils aprenoient à monter à Cheval, à danſer, à faire des armes, à joüer du Luth, à voltiger, un peu de Mathematique; & c'étoit tout. Vous aviez en* France *mille beaux Gens-d'armes, galans hommes. C'eſt ainſi que ſe formoient les* Thermes *, &

* Paul *de la* Barthe *Maréchal de* Thermes.

& les Bellegardes *. *Du Latin ! de mon tems, du Latin ! un Gentilhomme en eût été deshonoré. Je connois les grandes Qualités de Monſieur le* Prince, *& ſuis ſon Serviteur : mais je vous dirai que le dernier Connêtable de* Montmorency *a ſû maintenir ſon Crédit dans les Provinces, & ſa Conſideration à la Cour, ſans ſavoir lire. Peu de Latin, vous dis-je, & de bon François.*

Il fut avantageux au Commandeur que le Bon-homme eût la Goute; autrement il eût vangé le Latin par quelque choſe de plus preſſant que la Colere & les Injures. La Conteſtation s'échauffa tout de nouveau; celui-ci reſolu, comme *Sidias* †, de mourir ſur ſon Opinion, celui-là ſoûtenant le Parti de l'Ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la Diſpute, quand un Prélat charitable)(voulut accomoder le Different; ravi de trouver une ſi belle

* *Le Duc de* Bellegarde, *grand Ecuyer. Voyez les* MEMOIRES *des Hommes illuſtres, de* Brantome, *Tome III.*

† *Le Heros d'un petit Ouvrage de* Theophile, *où un* Pedant *eſt fort bien caracteriſé. Voyez la ſeconde Partie de ſes* OEUVRES, *au commencement.*

)(*Mr. de* Lavardin, *Evêque du* Mans.

occaſion de faire paroitre ſon Savoir & ſon Eſprit. Il touſſa trois fois avec méthode, ſe tournant vers le Docteur; trois fois il ſoûrit en homme du Monde à nôtre agréable Ignorant: & lorſqu'il crût avoir aſſez bien compoſé ſa contenance; *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette ſorte:

„ Je vous dirai, Meſſieurs, je vous „ dirai que la Science fortifie la beauté „ du Naturel; & que l'agrément & la „ facilité de l'Eſprit, donnent des graces à l'Erudition. Le Génie ſeul, ſans „ régle & ſans art, eſt comme un Torrent, qui ſe précipite avec impetuoſité. La Science ſans Naturel, reſſemble à ces Campagnes ſeches & arides, „ qui ſont deſagréables à la vûe. Or, „ Meſſieurs, il eſt queſtion de concilier „ ce que vous avez diviſé mal-à-propos; „ de rétablir l'Union où vous avez jetté „ le Divorce. La *Science* n'eſt autre choſe qu'une parfaite Connoiſſance: *l'Art* „ n'eſt rien qu'une Régle qui conduit le „ Naturel. Eſt-ce, Monſieur, (*s'adreſſant au Commandeur*) que vous voulez „ ignorer les choſes dont vous parlez, „ & faire vanité d'un Naturel qui ſe dérégle, qui s'éloigne de la Perfection?

„ Et

„ Et vous, Monſieur de *Bautru*, renon-
„ cez-vous à la beauté naturelle de l'Eſ-
„ prit, pour vous rendre eſclave de Pré-
„ ceptes importuns, & de Connoiſſan-
„ ces empruntées?

Il faut finir la Converſation, reprit bruſquement le Commandeur: *j'aime encore mieux ſa Science & ſon Latin, que le grand Diſcours que vous nous faites.*

Le Bon-homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit auſſi-tôt: & pour rendre la pareille au Commandeur, il préfera ſon Ignorance agréable aux Paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il ſe retira avec un grand mépris de tous les deux, & une grande ſatisfaction de lui-même.

LE CERCLE.

A MONSIEUR***.

ON parle depuis peu de certaine Ruelle,
Où la Laide ſe rend, auſſi bien que la Belle,
Où tout Age, tout Sexe, où la Ville, & la Cour,
Viennent prendre ſéance en l'Ecole d'Amour.
A la *Prude* ſoûmiſe au devoir légitime
On inſpire l'Amour ſous le beau nom d'Eſtime,

Et ſon Eſprit ſévére enſeigne la Vertu,
Quand ſon Cœur tout facile au Charme qu'elle
a vû,
Reçoit un feu ſecret, qui n'oſeroit paroître,
Et qu'elle aime à ſentir ſans le vouloir connoître.
L'autre toute occupée à diſcourir des Cieux,
Sur un ſimple Mortel daigne abaiſſer les Yeux;
Et trouve le moyen de partager ſon Ame,
Entre des Feux humains, & la divine Flâme.
Celles que la Nature abandonne à leur Art,
Y viennent apporter l'étude d'un Regard,
Et chercher vainement leur premier avantage
Dans les Traits compoſés de leur nouveau
Viſage.
Telle qui fut jadis le Plaiſir de nos Yeux,
Et qui n'eſt aujourd'hui, qu'un Objet odieux,
S'expoſe comme elle eſt, pour flater ſa mémoire
D'un mot, qu'on lui dira de cette vieille Gloire.
Ton Viſage, *Cloris*, du monde reſpecté,
Laiſſe au bruit de ton Nom l'effet de la Beauté;
Il change, il déperit, & longtems le plus ſage,
Séduit par ce grand Nom, révére ce Viſage.
Son éclat tout terni, ſes traits tout languiſſans,
Trouvent chez nous encor le reſpect de nos
Sens,
Et l'œuil aſſujetti n'oſeroit reconnoître
Le tems où ta Beauté commence à diſparoître.

L'or-

L'orgueilleuſe *Caliſte*, où ſe portent ſes pas,
Triomphe également des Cœurs, & des Appas,
Elle confond ſon Sexe, où le nôtre ſoûpire,
Et diſpenſe à ſon gré la Honte, & le Martyre.
Une jeune *Coquette* avec peu d'interêt,
Va chercher à qui plaire, & non pas qui lui plaît:
Elle a mille Galans, ſans être bien aimée,
Contente de l'éclat, que fait la Renommée.
La *Solide* oppoſée à tous ces vains dehors,
Se veut inſtruire à fonds des interêts du Corps:
L'Intrigueuſe vient là par un Eſprit d'affaire;
Ecoute avec deſſein, propoſe avec myſtére,
Et tandis qu'on s'amuſe à diſcourir d'Amour,
Ramaſſe quelque choſe à porter à la Cour.
Dans un lieu plus ſecret, on tient la *Précieuſe*,
Occupée aux leçons de Morale amoureuſe.
Là, ſe font diſtinguer les Fiertés des Rigueurs;
Les Dédains des Mépris, les Tourmens des Langueurs:
On y fait démêler la Crainte, & les Allarmes;
Diſcerner les Attraits, les Appas, & les Charmes.
On y parle du tems, qu'on forme le Deſir;
(Mouvement incertain de peine, ou de plaiſir:)
Des premiers maux d'Amour, on connoît la naiſſance,
On a de leur progrès une entiere Science,

Et toûjours on ajuſte à l'ordre des douleurs,
Et le tems de la Plainte, & la ſaiſon des Pleurs.
Par un Arrêt du Ciel toute choſe a ſon terme,
Et c'eſt ici le tems où l'Ecole ſe ferme:
Mais avant que ſortir on déclare le jour,
Où l'on viendra traiter un autre point d'Amour.
Là, *Philis* affectée en graves Bienſéances,
Dédaigneuſe & civile y fait ſes reverences,
Compoſant un maintien de douce autorité,
Qui ſerve à la Grandeur, ſans nuire à la Beauté.
On voit à l'autre bout une Dame engageante
Employer tout ſon Art à paroître obligeante;
Careſſes, Complimens, Civilités, Honneurs,
Sont les moyens adroits, qui lui gagnent les Cœurs.
Loin de ces Vanités ainſi parle une Chere *:
Pourquoi finir ſi-tôt? Mon Dieu! quelle Miſere!
J'avois à propoſer un nouveau Sentiment
Du Mérite parfait, que ſe donne un Amant.
Mais, dit l'autre, *ma Sœur, n'êtes-vous point troublée*
Du tumulte confus d'une grande Aſſemblée?
Sauroit-on rien ſentir de tendre, délicat,
En des lieux où ſe fait tant de bruit & d'éclat?

Cher-

* *Une* Chere, *c'eſt une* Précieuſe.

Cherchons, cherchons, ma Sœur, de tranquiles
Retraites,
Propres aux mouvemens des Paſſions ſecretes.
Le Monde ſait bien peu ce que c'eſt que d'aimer,
Et l'on voit peu de gens, qu'il nous faille eſtimer.

Après la lecture de mes Vers, vous me demanderez avec raiſon ce que c'eſt qu'une *Précieuſe*, & je vais tâcher autant qu'il m'eſt poſſible de vous l'expliquer. On dit † un jour à la Reine de *Suede*, que *les Précieuſes étoient les Janſeniſtes de l'Amour*; & la Définition ne lui déplût pas. L'Amour eſt encore un Dieu pour les *Précieuſes*. Il n'excite pas de Paſſion en leurs Ames; Il y forme une eſpece de Religion: mais à parler moins myſtericuſement; le Corps des *Précieuſes* n'eſt autre choſe, que l'union d'un petit nombre de Perſonnes, où quelques unes véritablement délicates ont jetté les autres dans une Affectation de délicateſſe ridicule.

Ces fauſſes Délicates ont ôté à l'Amour ce qu'il a de plus naturel, penſant lui donner quelque choſe de plus *Pré-*

† *Mademoiſelle de* L'Enclos.

cieux; Elles ont tiré une Paſſion toute ſenſible du Cœur à l'Eſprit, & converti des mouvemens en Idées. Cet épurement ſi grand a eu ſon principe d'un dégoût honnête de la Senſualité; mais elles ne ſe ſont pas moins éloignées de la véritable nature de l'Amour, que les plus Voluptueuſes; car l'Amour eſt auſſi peu de la ſpéculation de l'Entendement, que de la brutalité de l'Apetit. Si vous voulez ſavoir en quoi les *Précieuſes* font conſiſter leur plus grand mérite, je vous dirai que c'eſt à aimer tendrement leurs Amans ſans jouïſſance, & à jouïr ſolidement de leurs Maris avec averſion.

A Mademoiselle de L'E**s.

ELEGIE.

CHere *Philis*, qu'étes-vous devenuë?
Cet Enchanteur qui vous a retenuë
Depuis trois ans par un charme nouveau,
Vous retient-il en quelque vieux Château*?
S'il eſt ainſi je cherche une Avanture,
En

* *Le Marquis de* Villarceaux *l'avoit menée dans une de ſes Maiſons de Campagne.*

En Chevalier de la triſte figure;
Et dût *Roland* ici reſſuſciter
Contre *Roland* j'oſerai tout tenter.
Mais non, *Philis*, délivrez-vous vous-même,
Vous en avez ſouvent uſé de même.
Ces Enchanteurs cent fois plus renommés,
Malgré leur Art ſe trouverent charmés;
Et vôtre Eſprit dégagé de leurs charmes,
Ne leur laiſſa que la plainte & les larmes.
Pour relever un courage abaiſſé,
Songez, *Philis*, ſongez au temps paſſé.
Ce beau Garçon dont vous fûtes épriſe*,
Mit en vos mains ſon aimable Franchiſe;
Il étoit jeune, il n'avoit point ſenti
Ce que reſſent un Cœur aſſujetti:
Et jeune encor vous ignoriez l'uſage
Des mouvemens qu'excite un beau Viſage;
Vous ignoriez la peine & le plaiſir,
Qu'ont ſû donner l'Amour & le Deſir.
Dans les tranſports d'une premiere flâme,
Vous vous nommiez & *mon Cœur* & *mon Ame*:
Noms vains & chers que les jeunes Amans
Savent mêler dans leurs Contentemens.
Jamais les nœuds d'une chaîne ſi ſainte
N'eûrent pour vous ni force ni contrainte;

* *Le Duc de* Châtillon.

Une ſi douce & ſi tendre Amitié
Ne vit jamais un Tourment ſans pitié.
Les ſeuls ſoûpirs que l'Amour nous envoye
Furent mêlés à l'excès de la joye;
Et des Plaiſirs ſans ceſſe renaiſſans,
Remplirent l'Ame & comblerent les Sens:
Doux fruits d'Amour, cueillis en abondance.
Ah! qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!
Loin des Appas de toute Volupté
Philis languit dans l'Inutilité;
Et pour flatter ſa languiſſante vie
Philis n'a pas le plaiſir d'une envie.
Philis à peine oſeroit deſirer,
Que ſa Raiſon lui défend d'eſperer.
Vous, qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend miſerable;
Pour relever un courage abaiſſé,
Songez helas! ſongez au temps paſſé:
Un Maréchal, l'ornement de la *France* *,
Rare en Eſprit, magnifique en dépence,
Devint ſenſible à tous vos Agrémens,
Et fit ſon Bien d'être de vos Amans:
Ce jeune Duc qui gagnoit des Batailles †,
Qui ſût couvrir de tant de funerailles

Les

* *Le Maréchal* d'Albret.
† *Le Duc* d'Enguien.

Les Champs fameux de *Norlingue* & *Rocroi*;
Qui ſût remplir nos Ennemis d'effroi,
Las de fournir les ſujets de l'Hiſtoire,
Voulant jouïr quelquefois de ſa Gloire,
De fier & grand, rendu civil & doux,
Ce même Duc alloit ſouper chez vous.
Comme un Heros jamais ne ſe repoſe,
Après ſouper il faiſoit autre choſe;
Et ſans ſavoir s'il pouſſoit des ſoûpirs,
Je ſais au moins qu'il aimoit ſes plaiſirs.
L'air délicat d'une exquiſe Peinture,
Cette fraîcheur qu'inſpire la Nature,
Ce teint uni qui paroît ſur les Fleurs,
Le vif éclat des plus riches Couleurs
N'ont rien d'égal à ces belles Jeuneſſes,
Qui vous donnoient leurs plus molles Careſſes;
N'ont rien d'égal à de tendres Beautés,
Charmans ſujets de mille Voluptés,
Que leur Amour aux dépens de leurs larmes,
Aſſujettît autrefois à vos Charmes:
Que leur Amour par des deſirs preſſans
Aſſujettît au pouvoir de vos Sens.
Dis-je bien vrai, n'eſt ce point un Menſonge?
Las! il fut vrai: mais ce n'eſt plus qu'un Songe.
Quand un Plaiſir une fois eſt goûté,
Ce n'eſt plus rien que Songe, & Vanité.

Des vieux Amans ſi la gloire paſſée
Vient quelquefois s'offrir à la penſée,
Le ſouvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un deſir pour des Objets nouveaux;
Et rapellant cette premiere Image
Touche le Cœur pour un autre Viſage.
Les bien-aimés, les heureux Succeſſeurs
Doivent jouïr & perdre leurs douceurs;
Une paiſible & longue Jouïſſance
Fait les dégoûts & détruit la Conſtance:
Car s'attacher toûjours au même Bien,
C'eſt poſſeder & ne ſentir plus rien.
Ainſi, *Phili*s, il faut être inconſtante;
Vous paſſerez pour une vieille Amante
En prévenant cette triſte Saiſon,
Où la Conſtance eſt jointe à la Raiſon.
Moins de chagrin, en de ſi longs Ménages,
A fait ſouvent rompre des Mariages;
Et vôtre Eſprit mille fois dégoûté
Se pique encor de ſa Fidélité?
Avoir toûjours ſon Ame accoûtumée
Aux vieux Plaiſirs dont elle fut charmée;
Avoir toûjours les mêmes ſentimens,
Toûjours ſentir les mêmes mouvemens;
Vivre toûjours ſans deſſein, ſans envie;
C'eſt être morte au milieu de la Vie.

Laiſ-

Laiſſez toucher vôtre Inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre Paſſion.
Quoi? vous parlez, en *Coriſque* ſavante,
Et vous aimez en Bergere innocente!
Si vous aimiés comme une *Amarillis*
D'un jeune Amant les roſes & les lys;
J'aprouverois que vôtre Ame bleſſée
Gardât toûjours cette chere penſée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur,
Qui ne vient pas des mouvemens du Cœur.
Coriſque, hélas! agréable Infidéle,
Vous, que j'ai vûë & perfide & ſi belle,
Laiſſerez-vous perir vôtre beauté
Pour démentir vôtre légereté?
Dans vos Plaiſirs l'une & l'autre enchaînées
Ont toûjours eu les mêmes Deſtinées;
Et la rigueur d'un ſemblable Deſtin
Leur va donner une pareille fin.
Vos Yeux mourans reprochent à vôtre Ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme;
Et que l'amour de quelque Objet nouveau
Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adreſſent à la Bouche
Pour vous parler de l'ennui qui les touche;
Mais elle-même aujourd'hui ſans couleur
N'oſe parler de ſa propre douleur.

Ses doux appas expoſés au pillage
Endurent ſeuls une impuiſſante rage;
Tant de Beautés qui regnoient autrefois
Pour leur ſalut ont recours à ma voix.
Leur mal eſt grand, ſenſible à qui vous aime;
En les plaignant c'eſt vous plaindre vous-même;
Et ſi je cherche un remede à ce mal,
Au vôtre, au leur le remede eſt égal.
Ecoutez donc un avis ſalutaire,
Sachez de moi ce que vous devez faire;
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, *Philis*, d'apaiſer ſon courroux.
Vous reprendrez vôtre premier Viſage,
En reprenant vôtre premier uſage;
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flâme légere,
Vive, brillante, & toûjours paſſagere;
Etre inconſtante, auſſi longtems qu'on peut;
Car un tems vient que ne l'eſt pas qui veut.

L'Hom-

L'Homme qui veut connoître toutes choſes, ne ſe connoît pas lui-même.

A MONSIEUR ***.

VOUS n'étes plus ſi ſociable que vous l'étiez. L'Etude a je ne ſai quoi de ſombre, qui gâte vos Agrémens naturels, qui vous ôte la facilité du Génie, la liberté d'Eſprit, que demande la Converſation des Honnêtes-gens. La Méditation produit encore de plus méchans effets pour le Commerce; & il eſt à craindre que vous ne perdiez avec vos Amis en méditant, ce que vous penſez gagner avec vous-même.

Je ſai que vôtre Occupation eſt importante, & ſérieuſe: Vous voulez ſavoir ce que vous étes, & ce que vous ſerez un jour quand vous ceſſerez d'être ici. Mais dites-moi, je vous prie; vous peut-il tomber dans l'Eſprit que ces Philoſophes, dont vous liſez les Ecrits avec tant de ſoin, ayent trouvé ce que vous cherchez? Ils l'ont cherché comme vous, Monſieur, & ils l'ont cherché vainement. Vôtre Cu-

Curioſité a été de tous les Siécles, auſſi bien que vos Réflexions, & l'Incertitude de vos Connoiſſances. Le plus Dévot ne peut venir à bout de croire toûjours, ni le plus Impie de ne croire jamais ; & c'eſt un des Malheurs de nôtre Vie, de ne pouvoir naturellement nous aſſûrer, s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pûſſions bien connoître ce que nous ſommes ; & parmi des deſirs trop curieux de ſavoir tout, il nous a réduits à la néceſſité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les Reſſorts de nôtre Ame, mais il nous cache le ſecret admirable qui les fait mouvoir ; & ce ſavant Ouvrier ſe reſerve à lui ſeul l'Intelligence de ſon Ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'Objets avec des Sens capables d'en être touchés : il nous a donné un Eſprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les Cieux, le Soleil, les Aſtres, les Elemens, toute la Nature, celui même dont elle dépend ; tout eſt aſſujeti à ſa Spéculation, s'il ne l'eſt pas à ſa Connoiſſance. Mais avons-nous les moindres douleurs ? nos belles Spéculations s'évanouïſſent : ſommes-nous

en

en danger de mourir? il y a peu de gens qui ne donnaſſent les Avantages & les Prétenſions de l'Eſprit, pour conſerver cette Partie baſſe & groſſiere, ce Corps terreſtre, dont les Spéculatifs font ſi peu de cas.

Je reviens à l'Opinion que vous n'approuverez point, & que je croi pourtant aſſez véritable : c'eſt que *jamais homme n'a été bien perſuadé par ſa Raiſon, ou que l'Ame fut certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le Corps.*

On ne doute point que *Socrate* n'ait crû l'Immortalité de l'Ame : ſon Hiſtoire le dit, & les ſentimens que *Platon* lui attribuë, ſemblent nous en aſſûrer. Mais *Socrate* ne nous en aſſûre pas lui-même; car quand il eſt devant ſes Juges, il en parle comme un homme qui la ſouhaite, & traite l'Anéantiſſement comme un Philoſophe qui ne le craint point.

Voilà, Monſieur, la belle aſſûrance que nous donne *Socrate* de l'Eternité de nos Eſprits; voyons quelle certitude nous donnera *Epicure* de leur Anéantiſſement.

Tout eſt Corps pour *Epicure*; Ame, Eſprit, Intelligence; tout eſt Matiere, tout ſe corrompt, tout finit. Mais ne dément-

dément-il pas à ſa Mort, les Maximes qu'il a enſeignées durant ſa Vie? La Poſtérité le touche; ſa Mémoire lui devient chere; il ſe flate de la reputation de ſes Ecrits, qu'il recommande à ſon Diſciple *Hermachus*: ſon Eſprit qui s'étoit ſi fort engagé dans l'Opinion de l'Anéantiſſement, eſt touché de quelque tendreſſe pour lui-même; ſe reſervant des honneurs & des plaiſirs pour un autre état, que pour celui qu'il va quiter.

D'où penſez-vous que viennent les contradictions d'*Ariſtote* & de *Seneque* ſur ce ſujet, que de l'incertitude d'une Opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la Matiére la plus importante pour l'Interêt, & la plus obſcure pour la Connoiſſance? D'où vient cette variation ordinaire? C'eſt qu'ils ſont troublés par les differentes Idées de la Mort préſente, & de la Vie future. Leur Ame incertaine d'elle-même, établit ou renverſe ſes Opinions, à meſure qu'elle eſt ſéduite par les diverſes apparences de la Vérité.

Salomon, qui fut le plus grand des Rois & le plus ſage des Hommes, fournit aux Impies dequoi ſoûtenir leurs Erreurs; & inſtruit les Gens-de-bien à demeurer fermes dans l'amour de la Vérité.

Si

Si quelqu'un a dû être exemt d'Erreur, de Doute, de Changement, ç'a été *Salomon:* cependant nous voyons dans l'inégalité de ſa Conduite, qu'il s'eſt laſſé de ſa Sageſſe, qu'il s'eſt laſſé de ſa Folie; que ſes Vertus & ſes Vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégouts; qu'il a penſé quelquefois que toutes choſes alloient à l'avanture, qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philoſophes, que les Savans s'étudient; ils trouveront non ſeulement de l'alteration, mais de la contrariété même dans leurs Sentimens. A moins que la Foi n'aſſujetiſſe nôtre Raiſon, nous paſſons la Vie à croire & à ne croire point; à nous vouloir perſuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je ſai bien qu'on peut aporter des Exemples, qui paroiſſent contraires à ce que je dis: Un Diſcours de l'Immortalité de l'Ame a pouſſé des hommes à chercher la Mort, pour jouïr plûtôt des Félicités dont on leur parloit. Mais quand on en vient à ces termes, ce n'eſt plus la Raiſon qui nous conduit, c'eſt la Paſſion qui nous entraine; ce n'eſt plus le Diſcours qui agit en nous, c'eſt la Vanité d'une belle Mort, qu'on aime ſotte-

ment

ment plus que la Vie : c'eſt la laſſitude des Maux préſens ; c'eſt l'Eſperance des Biens futurs ; c'eſt une amour aveugle de la Gloire ; une Maladie, enfin, une fureur qui violente l'Inſtinct naturel ; & qui nous tranſporte hors de nous-mêmes.

Croyez-moi, Monſieur : une Ame qui eſt bien tranquillement dans ſon aſſiette, n'en ſort guere par la lecture de *Platon*. Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martyrs ; & de nous obliger ſur ſa Parole à quiter la Vie dont nous jouïſſons, pour en trouver une que nous ne connoiſſons point. Vouloir ſe perſuader l'Immortalité de l'Ame par la Raiſon, c'eſt entrer en défiance de la Parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon, à la ſeule choſe, par qui nous pouvons en être aſſûrés.

Qu'a fait *Deſcartes* par ſa Démonſtration prétenduë d'une Subſtance purement ſpirituelle, d'une Subſtance qui doit penſer éternellement ? Qu'a-t-il fait par des Spéculations ſi épurées ? Il a fait croire que la Religion ne le perſuadoit pas, ſans pouvoir perſuader ni lui ni les autres par ſes raiſons.

Liſez, Monſieur ; penſez, méditez ; vous trouverez au bout de vôtre lecture ; de

de vos penſées, de vos méditations, que c'eſt à la Religion d'en décider, & à la Raiſon de ſe ſoûmettre.

LETTRE

A MONSIEUR ***.

VOUS m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiſelle Proteſtante, & que ſans la difference de Religion vous pourriez vous réſoudre à l'épouſer. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir ſouffrir l'imagination d'être ſéparés en l'autre Monde vôtre Femme & vous, je vous conſeille d'épouſer une Catholique: mais ſi j'avois à me marier j'épouſerois volontiers une Perſonne d'une autre Religion que la mienne. Je craindrois qu'une Catholique ſe croyant ſûre de poſſéder ſon Mari en l'autre Vie, ne s'aviſât de vouloir joüir d'un Galant en celle-ci.

D'ailleurs j'ai une Opinion, qui n'eſt pas commune, & que je croi pourtant véritable; c'eſt que la Religion Réformée eſt auſſi avantageuſe aux Maris, que

que la Catholique eſt favorable aux Amans.

Cette liberté Chrétienne, dont on voit la Proteſtante ſe vanter, forme un certain Eſprit de réſiſtance, qui défend mieux les Femmes des inſinuations de ceux qui les aiment. La ſoûmiſſion qu'exige la Catholicité, les diſpoſe en quelque façon à ſe laiſſer vaincre; & en effet une Ame, qui peut ſe ſoûmettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à ſe laiſſer perſuader ce qui lui plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la Vie; & de la régularité il ſe fait ſans peine de la Vertu. La Catholique rend les Femmes beaucoup plus dévotes, & la Dévotion ſe convertit facilement en Amour.

L'une va ſeulement à s'abſtenir de ce qui eſt défendu; l'autre, qui admet le mérite des Bonnes Oeuvres, ſe permet de faire un peu de mal qu'on lui défend, ſur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas.

Dans celle-là les Temples ſont la ſûreté des Maris: dans celle-ci leur plus grand danger eſt aux Egliſes. En effet, les objets de mortification en nos Egliſes,

ſes, inſpirent aſſez ſouvent de l'Amour. Dans un Tableau de la *Madelaine* l'expreſſion de ſa Pénitence ſera pour les vieilles une image de l'auſterité de ſa vie; les jeunes la prendront pour une langueur de ſa Paſſion; & tandis qu'une bonne Mere veut imiter la Sainte dans ſes ſouffrances, la douce Fille ſonge à la Péchereſſe, & médite amoureuſement ſur le ſujet de ſon repentir.

Ces Pénitentes, qui pleurent dans le Convent les Péchés qu'elles ont fait dans le Monde, ſervent d'exemple pour la joye, auſſi bien que pour les larmes: peut-être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laiſſer en vûe la reſſource de la Pénitence. Une Femme ne regarde point ſéparément quelque partie de leurs jours; elle s'attache à l'Imitation de la vie entiere, & ſe donnant à l'Amour quand elle eſt jeune, elle ſe réſerve à pleurer pour la conſolation de ſa Vieilleſſe. Dans cet âge triſte & ſi ſujet aux Douleurs, c'eſt un Plaiſir de pleurer ſes Péchés, ou pour le moins une diverſion des larmes, que l'on donneroit à ſes Maux.

Je ſuis donc à couvert de tout, me direz-vous, *avec une Proteſtante*. Je vous ré-

pon-

pondrai ce que dit le bon Pere *Hippothadée* à *Panurge* *, *Oüi ſi Dieu plaît.* Le plus ſage s'en remet à la Providence : il attend d'elle ſa ſûreté, & de lui-même le repos de ſon Eſprit.

* *Voyez* Rabelais, *Livre III. Chap.* 30.

SUR LES PLAISIRS.

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE.

VOus me demandez ce que je fais à la Campagne? je parle à toutes ſortes de gens, je penſe ſur toutes ſortes de ſujets, je ne médite ſur aucun. Les Vérités que je cherche n'ont pas beſoin d'être approfondies ; d'ailleurs je ne veux avoir ſur rien un Commerce trop long & trop ſéricux avec moi-même. La Solitude nous imprime je ne ſai quoi de funeſte par la penſée ordinaire de nôtre Condition, où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions ſur la Vie, mais ſortir ſouvent

vent comme hors de ſoi ; & parmi les Plaiſirs que fourniſſent les choſes étrangeres, ſe dérober la connoiſſance de ſes propres Maux. Les *Divertiſſemens* ont tiré leur nom de la *diverſion* qu'ils font faire des Objets fâcheux & triſtes, ſur les choſes plaiſantes & agréables : ce qui montre aſſez, qu'il eſt difficile de venir à bout de la dureté de nôtre Condition par aucune force d'Eſprit, mais que par adreſſe on peut ingénieuſement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à DIEU de ſe conſiderer, & de trouver en lui-même ſa Félicité & ſon repos. A peine ſaurions-nous jetter les Yeux ſur nous, ſans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La Gloire, les Fortunes, les Amours, les Voluptés bien entendues & bien ménagées, ſont de grans ſecours contre les rigueurs de la Nature, contre les Miſeres attachées à nôtre Vie. Auſſi la Sageſſe nous a été donnée principalement pour ménager nos Plaiſirs ; toute conſiderable qu'elle eſt, on la trouve d'un foible uſage parmi les douleurs, & dans les approches de la Mort.

La Philoſophie de *Poſſidonius* lui fit di-

re au fort de ſa Goutte, que *la Goutte n'étoit pas un mal*; mais il n'en ſouffroit pas moins. La Sageſſe de *Socrate* le fit raiſonner beaucoup à ſa Mort; mais ſes raiſonnemens incertains ne perſuaderent ni ſes Amis, ni lui-même de ce qu'il diſoit.

Je connois des gens, qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une Mort concertée; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au Monde, ils ne ſongent qu'à la maniere d'en ſortir. Cependant il arrive que la douleur renverſe leurs belles réſolutions au beſoin; qu'une Fievre les jette dans l'extravagance, ou que faiſant toutes choſes hors de ſaiſon, ils ont des tendreſſes pour la Lumiere, quand il faut ſe réſoudre à la quitter.

Oculiſque errantibus alto
Quæſivit Cœlo lucem, ingemuitque repertâ *.

Pour moi qui ai toûjours vêcu à l'avanture, il me ſufira de mourir de même. Puis que la Prudence a eu ſi peu de part aux actions de ma Vie, il me fâcheroit qu'elle ſe mêlât d'en régler la fin.

A

* Virg. *Æneid. Lib. IV.*

A parler de bon ſens toutes les circonſtances de la Mort ne regardent que ceux qui reſtent. La Foibleſſe, la Réſolution; tout eſt égal au dernier moment; & il eſt ridicule de penſer que cela doive être quelque choſe à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien, qui puiſſe effacer l'horreur du paſſage, que la perſuaſion d'une autre Vie attenduë avec confiance, dans une aſſiette à tout eſperer & à ne rien craindre. Du reſte, il faut aller inſenſiblement où tant d'Honnêtes-gens ſont allés devant nous, & où nous ſerons ſuivis de tant d'autres.

Si je fais un long Diſcours ſur la Mort, après avoir dit que la méditation en étoit fâcheuſe, c'eſt qu'il eſt comme impoſſible de ne faire pas quelque réflexion ſur une choſe ſi naturelle: Il y auroit même de la molleſſe à n'oſer jamais y penſer. Mais quoi qu'on diſe, je ne puis en approuver l'Etude particuliere; c'eſt une occupation trop contraire à l'uſage de la Vie. Il en eſt ainſi de la Triſteſſe, & de toutes ſortes de Chagrins; on ne ſauroit s'en défaire abſolument; d'ailleurs ils ſont quelquefois légitimes. Je trouve raiſonnable qu'on s'y laiſſe aller en certaines occaſions; l'Indifference eſt honteuſe en

quelques disgraces; la Douleur sied bien dans les Malheurs de nos vrais Amis. Mais l'affliction doit être rare, & bientôt finie; la joye fréquente, & curieusement entretenuë.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses Plaisirs; encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif; Si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal-à-propos, dans un desordre ennemi de la Politesse, ennemi des Goûts véritablement délicats.

Une Jouïssance imparfaite laisse du regret: quand elle est trop poussée elle apporte le dégoût. Il y a un certain tems à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connuë de tout le monde. Il faut jouïr des Plaisirs présens, sans interesser les Voluptés à venir.

Il ne faut pas aussi que l'imagination des Biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possede. C'est ce qui obligeoit les plus Honnêtes-gens de l'Antiquité à faire tant de cas d'une Moderation, qu'on pouvoit nommer *Economie* dans les choses desirées ou obtenues.

Com-

Comme vous n'exigez pas de vos Amis une régularité, qui les contraigne, je vous dis les Réflexions que j'ai faites ſans aucun ordre, ſelon qu'elles viennent dans mon Eſprit.

La Nature porte tous les hommes à rechercher leurs Plaiſirs: mais ils les recherchent differemment ſelon la difference des Humeurs & des Génies. Les *Senſuels* s'abandonnent groſſierement à leurs appetits, ne ſe refuſant rien de ce-que les Animaux demandent à la Nature.

Les *Voluptueux* reçoivent une impreſſion ſur les Sens, qui va juſqu'à l'Ame. Je ne parle pas de cette Ame purement intelligente, d'où viennent les lumieres les plus exquiſes de la Raiſon; je parle d'une Ame plus mêlée avec le Corps, qui entre dans toutes les choſes ſenſibles; qui connoit & goûte les Voluptés.

L'Eſprit a plus de part au goût des *Délicats* qu'à celui des autres; ſans les *Délicats*, la Galanterie ſeroit inconnue, la Muſique rude, les Repas mal-propres & groſſiers. C'eſt à eux qu'on doit l'*Erudito luxu* de *Petrone*, & tout ce que le rafinement de nôtre ſiécle a trouvé de plus poli, & de plus curieux dans les Plaiſirs.

J'ai fait d'autres Obſervations ſur les Objets qui nous plaiſent, & il me ſemble avoir remarqué des differences aſſez particulieres dans les impreſſions qu'ils font ſur nous.

Il y a des impreſſions légeres, qui ne font qu'effleurer l'Ame, pour le dire ainſi; éveiller ſon ſentiment, la tenir préſente aux Objets agréables, où elle s'arrête avec complaiſance, ſans ſoin, ſans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuſes, qui viennent comme à ſe fondre, & à ſe répandre délicieuſement ſur l'Ame; d'où naît cette douce & dangereuſe Nonchalance, qui fait perdre à l'Eſprit ſa Vivacité & ſa Vigueur.

Il y a des Objets touchans, qui font leur impreſſion ſur le Cœur, & y remuent ce qu'il a de ſenſible. Il y en a qui par un charme ſecret, difficile à exprimer, tiennent l'Ame dans une eſpece d'enchantement. Il y en a de piquants, dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît, une bleſſûre qui lui eſt chere. Au delà, ce ſont les tranſports, & les défaillances, qui arrivent manque de proportion entre le ſentiment de l'Ame, & l'impreſſion de l'Objet. Aux premiers l'Ame eſt enlevée par

par une eſpece de raviſſement : Aux autres elle ſuccombe ſous le poids de ſon Plaiſir, ſi on peut parler de la ſorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſur les Plaiſirs ; il me reſte à toucher quelque choſe de l'Eſprit revenu chez ſoi, & remis, comme on dit, dans ſon aſſiette.

Comme il n'y a que les Perſonnes légeres & diſſipées, qui ne ſe poſſedent jamais, il n'y a que les Réveurs, les Eſprits ſombres, qui demeurent toûjours avec eux-mêmes ; & il eſt à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant, le tems qu'on ſe rend ennuyeux par ſon chagrin, ne ſe compte pas moins que le plus doux de la Vie. Ces heures triſtes, que nous voudrions paſſer avec précipitation, contribuent autant à remplir le nombre de nos jours, que celles qui nous échapent à regret. Je ne ſuis point de ceux qui s'amuſent à ſe plaindre de leur Condition, au lieu de ſonger à l'adoucir :

Fâcheux Entendement, tu nous fais toûjours craindre,
Malheureux Sentiment, tu nous fais toûjours plaindre ;

Funeſte Souvenir, dont je me ſens bleſſé,
Pourquoi rappelles-tu le Mal déja paſſé?
Faut-il rendre aux Malheurs ce pitoyable hommage
De ſentir leur atteinte, ou garder leur Image,
De nourrir ſes douleurs, & toûjours ſe punir
D'une peine paſſée, ou d'un mal à venir?

Je laiſſe volontiers ces Meſſieurs dans leurs Murmures, & tâche à tirer quelque douceur, des mêmes choſes dont ils ſe plaignent. Je cherche dans le paſſé des ſouvenirs agréables, & des Idées plaiſantes dans l'avenir.

Si je ſuis obligé de regretter quelque choſe, mes regrets ſont plûtôt des ſentimens de tendreſſe que de douleur: ſi pour éviter le Mal il faut le prévoir, ma prévoyance ne va point juſqu'à la crainte. Je veux que la connoiſſance de ne rien ſentir qui m'importune; que la réflexion de me voir libre & maître de moi, me donne la Volupté ſpirituelle du bon *Epicure*: j'entens cette agréable *Indolence*, qui n'eſt pas un état ſans douleur & ſans plaiſir; c'eſt le Sentiment délicat d'une joye pure, qui vient du repos de la Conſcience, & de la tranquillité de l'Eſprit.

Après

Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop longtems. Nous paſſons aiſément de ces joyes ſecretes à des chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous avons beſoin d'*Economie* dans la jouïſſance de nos propres Biens, comme dans l'uſage des étrangers.

Qui ne ſait que l'Ame s'ennuye d'être toûjours dans la même aſſiette, & qu'elle perdroit à la fin toute ſa force, ſi elle n'étoit réveillée par les Paſſions?

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions ſur la Vie, mais ſortir ſouvent comme hors de ſoi ; & parmi les Plaiſirs, que fourniſſent les choſes étrangeres, ſe dérober la connoiſſance de ſes propres Maux.

Voilà ce que la Philoſophie d'*Epicure*, & celle d'*Ariſtippe* peuvent donner à leurs Sectateurs ; Mais

Les vrais *Chrétiens* plus heureux mille fois
Dans la pureté de leurs Loix,
Goûteront les douceurs d'une innocente Vie,
Qui d'une plus heureuſe encor ſera ſuivie.

SONNET.

NATURE, enſeigne-moi par quel bizarre effort
Nôtre Ame hors de nous eſt quelquefois ravie;
Di-nous comme à nos Corps elle-même aſſervie
S'agite, s'aſſoupit; ſe reveille, s'endort.

Les moindres Animaux plus heureux dans leur ſort
Vivent innocemment ſans crainte & ſans envie;
Exemts de mille ſoins qui traverſent la Vie,
Et de mille frayeurs que nous donne la Mort.

Un mêlange incertain d'Eſprit & de Matiére
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumiere,
Pour ſavoir juſtement & nos Biens & nos Maux:

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature, éleve-nous à la clarté des Anges,
Ou nous abbaiſſe au ſens des ſimples Animaux.

A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE.

STANCES.

TIRCIS, que l'avenir trouble moins tes beaux jours:
Qui ſait vivre ici bas, qui ſuit ſes Deſtinées,
Se laiſſe aller au tems inſenſible en ſon Cours,
Et compte ſes Plaiſirs, plûtôt que ſes années.

Il goûte en liberté tous les Biens qu'il reſſent;
Un Malheur éloigné fait rarement ſes craintes;
Et ſon Eſprit charmé d'un repos innocent,
Connoît peu de douleurs qui méritent ſes plaintes.

Le paſſé n'a pour lui qu'un tendre ſouvenir,
Il ſe fait du préſent un agréable uſage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaiſante Image.

Il ſait quand il lui plaît moderer ſes Deſirs,
Tenir ſes Paſſions ſous la Loi la plus dure,
Et tantôt ſa Raiſon facile à ſes Plaiſirs
Seconde le penchant qu'inſpire la Nature.

La Faveur eſt un Bien qui lui ſemble aſſez doux;
La Gloire a des appas, qui touchent ſon envie;
Cependant il les voit ſans en être jaloux,
Et les aſſujettit au repos de ſa Vie.

Il vit loin du ſcrupule & de l'impieté
Sans craindre ou mériter les Eclats du Tonnerre;
Il mêle l'Innocence avec la Volupté,
Et regarde les Cieux ſans dédaigner la Terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du ſort,
Il ne murmure point contre une Loi ſi rude;
Mais de ces vains Diſcours qui combattent la Mort
Il ne s'eſt jamais fait une fâcheuſe étude.

EPITAPHE.

A Brouiller les Humains, *Boudet* fut ſans ſeconde,
A les vouloir ſervir rien ne lui fut égal;
Elle auroit fait du bien, *Boudet*, à tout le Monde,
Pourvû qu'on lui permît d'en dire un peu de mal.

Je

Je crains, pauvre *Boudet*, je crains de vous déplaire,
Vous ſouhaitant au Ciel une éternelle paix;
Diſputer contre nous ſeroit mieux vôtre Affaire,
Que jouïr de la Gloire, & ne parler jamais.

N'eſt-ce pas là, *Boudet*, un étrange Martyre
De trouver malgré vous tout parfait dans les Cieux?
Helas! quelle pitié de n'avoir rien à dire
Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

Etre toûjours en muettes loüanges,
Admirer éternellement;
C'eſt acheter le Commerce des Anges
A la *Boudet*, bien cherement.

DIXAIN.

QU'UNE Paſſion délicate,
Pleine d'Amour & de langueur,
Dans la molleſſe qui nous flatte,
Conſume doucement un Cœur!
Mais lors qu'une ſi chere Flâme
A paſſé le tems des Soûpirs;
Ah! que le Corps d'une belle Ame
Inſtruit ſeulement aux deſirs,

Dégoûte bien la bonne Dame,
Qui s'étoit attenduë aux ſolides plaiſirs.

CHANSON.

IL faut pour vôtre honneur, *Silvie*,
Mettre fin à tant de langueurs;
Défendre ſi longtems ma Vie
Eſt une honte à vos rigueurs:
Je vais mourir, & dans le mal extrême
Où je ne veux, & ne puis réſiſter,
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.

LETTRE

A MADAME***.

A Ce que j'aprens, Madame, vous voulez devenir Dévote, & j'en rens graces à Dieu de tout mon Cœur; ayant plus beſoin dans nos Entretiens de la pureté des Sentimens que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inſpirés dans le Commerce des Hommes.

Je

Je vous conjure donc, comme intereſſé avec le Ciel, de prendre une Dévotion veritable: & pour rendre vôtre Converſion telle que je la veux, il ſera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle eſt, afin que vous puiſſiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur Pénitence ordinaire, à ce que j'ai pû obſerver, eſt moins un répentir de leurs Péchés, qu'un régret de leurs Plaiſirs: en quoi elles ſont trompées elles-mêmes; pleurant amoureuſement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croyent pleurer ſaintement ce qu'elles ont fait.

Ces Beautés uſées qui ſe donnent à Dieu, penſent avoir éteint de vieilles Ardeurs qui cherchent ſecretement à ſe rallumer: & leur Amour n'ayant fait que changer d'Objet, elles gardent pour leurs dernieres ſouffrances, les mêmes Soûpirs, & les mêmes Larmes, qui ont exprimé leurs vieux Tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du Cœur amoureux; des craintes, des ſaiſiſſemens, des tranſports: elles n'ont rien perdu de ſes plus chers mouvemens; des tendres deſirs, des triſteſſes délicates, & des langueurs précieuſes. Quand elles étoient jeunes elles ſacrifioient des Amans; n'en

ayant

ayant plus à ſacrifier, elles ſe ſacrifient elles-mêmes : la nouvelle Convertie fait un Sacrifice à Dieu de l'ancienne Voluptueuſe.

J'en ai connu qui faiſoient entrer dans leur Converſion le Plaiſir du Changement : j'en ai connu qui ſe dévoüant à Dieu, goûtoient une joye malicieuſe de l'Infidelité qu'elles penſoient faire aux Hommes.

Il y en a qui renoncent au Monde, par un Eſprit de Vengeance contre le Monde, qui les a quittées : il y en a qui mêlent à ce détachement leur Vanité naturelle ; & la même Gloire qui leur a fait quiter des Courtiſans pour le Prince, les flate ſecretement de ſavoir mépriſer le Prince pour Dieu.

Pour quelques unes, Dieu eſt un nouvel Amant, qui les conſole de celui qu'elles ont perdu : en quelques autres, la Dévotion eſt un deſſein d'Interêt, & le myſtere d'une nouvelle Conduite.

Vous en verrez de ſombres, & de retirées, qui préferent les Tartufes aux Galans bien-faits ; quelquefois par le goût d'une Volupté obſcure ; quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, & leur foibleſſe les fait repoſer en chemin avec

avec les Directeurs qui les conduiſent. La Dévotion a quelque choſe de tendre pour Dieu, qui peut retourner aiſément à quelque choſe d'amoureux pour les Hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines Femmes retirées qui ſe donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une Mere, ou à un Mari. Il y en a de cent façons differentes; & fort peu où ne paroiſſe le Caractére de la Femme, ſoit dans leur Humeur, ſoit dans leur Amour.

Pour bien juger du Mérite des Dévotes, il ne faut pas tant conſiderer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles faſſent. Car dans la verité toutes les Mortifications qu'elles ſe donnent de leur propre mouvement, ſont autant d'effets agréables de leur Fantaiſie: & une Femme eſt aſſez bien payée en ce Monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles ſe comportent, dans les choſes que Dieu exige de leur ſoûmiſſion: & quand elles auront de la Régle dans les Mœurs, de la Modeſtie dans le Commerce, de la Patience dans les Injures; alors je ſerai ſatisfait de leur Dévotion par leur Conduite.

Il

Il eſt aſſez de Dévotes paſſionnées, qui penſent avoir l'ardeur d'un beau Zêle; il en eſt peu qui ſe poſſedent ſagement, dans une bonne & ſolide Pieté: Il en eſt aſſez qui ſauroient mourir pour Dieu, par les ſentimens de l'Amour; il y en a peu qui veuillent vivre ſelon ſes Loix, avec de l'Ordre & de la Raiſon. Attendez tout de leur Ferveur, où il ſe mêle du déréglement; n'eſperez preſque rien d'une Dévotion, où elles ont beſoin d'égalité, de ſageſſe, & de retenuë.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres: & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans vôtre Dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, vôtre Cœur lui portera ſes mouvemens, au lieu de recevoir ſes impreſſions; & vous ſerez toute à vous, quand vous penſerez être toute à lui.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y avoir un ſaint & heureux ajuſtement entre ſes Volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime; vous pouvez deſirer ce qu'il deſire: mais nous faiſons ordinairement par une douce & ſecrete impulſion, ce que nous deſirons de nous-mêmes; & c'eſt ce qui doit nous rendre plus attentifs,

tifs, & plus appliqués à toûjours agir par la conſideration de ce qu'il veut.

Mais pour cela, Madame, ne vous aſſujetiſſez pas à la Conduite de ces Directeurs, qui vous font entrer en certaines délicateſſes de Spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus ſouvent. Les Volontés de Dieu ne ſont pas ſi cachées, qu'elles ne ſe découvrent à ceux qui les veulent ſuivre: Preſque en toutes, vous aurez moins beſoin de lumiere que de ſoûmiſſion. Celles qui ont du rapport avec nos deſirs, ſont nettement entenduës, & agréablement ſuivies; celles qui choquent nos Inclinations, s'expliquent aſſez; mais la Nature y répugne, & l'Ame indocile ſe défend de leur impreſſion.

Je traite avec vous plus ſérieuſement que je n'avois penſé, & pour finir plus ſalutairement encore, je deſirerois deux choſes de vous, dans la Dévotion nouvelle où vous vous engagez préſentement. La premiere eſt, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu vôtre Amour, comme une Paſſion inutile à qui vous voulez donner de l'occupation. La ſeconde, que vous ne déguiſiez jamais vos Animoſités, ſous une apparence de Zêle;

& ne perſécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, ſous un faux prétexte de Pieté.

ELEGIE

SUR LA MORT

DU DUC DE CANDALE*.

On fait parler Madame la Comteſſe D'OLONNE.

SILENCE, cher *Damon* : laiſſe une miſerable
En l'état où l'a miſe un Sort ſi déplorable.
Eh! quel plaiſir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler?
Cherche pour me combattre encore d'autres armes,
Je ferai diſputer mes ſoûpirs & mes larmes :
Je

* *Mr. le Duc de* Candale *mourut à* Lion *en* 1658. *âgé de* 27. *ans. On prétend qu'une Galanterie, qu'il eût avec une Dame célébre dans ce tems-là par ſa beauté, & depuis par ſa Mort Tragique, le jetta dans une Fievre dont il mourut.*

Je veux, mon cher *Damon*, confondre tes Diſcours,
Avec des Pleurs ſecrets que je répans toûjours.
Que s'il faut malgré moi pouſſer quelque parole,
Et répondre à celui dont le ſoin me conſole;
Pour te faire ſentir combien tu me fais tort,
Je dirai ſeulement: *Damon*; LISIS *eſt mort.*
Liſis ne fera plus les douceurs de ma Vie;
Liſis eſt dans le Ciel; & toute ſon envie,
Au milieu des Plaiſirs qui regnent en ces lieux,
N'eſt que de me revoir à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs Grandeurs, là toutes leurs Délices
Ne lui ſont loin de moi qu'horreur, gênes, ſupplices.
Aſtres toûjours brillans, éternelle clarté,
Séjour plein de repos & de félicité,
Helas! n'eſt-il pas vrai que *Liſis* à toute heure
Vous deteſte, ou ſe plaint qu'après lui je demeure?
Oui, *Liſis* ne voit rien des merveilles des Cieux,
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux;
Cher Eſprit, cher *Liſis*, qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien auſſi que je te ſuis fidele:
Tu connois mes ennuis, tu connois la pitié
Que me fournit ſans ceſſe une triſte Amitié.
La Voix ne me ſert plus qu'à former une plainte,
Dont

Dont les Cœurs les plus durs pourroient ſentir
l'atteinte;
Et ceſſant de parler je remets à mes pleurs
Le ſoin de faire voir l'excès de mes Douleurs.
Dans un lieu fréquenté, dans un lieu ſolitaire,
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire;
Inſenſible toûjours aux clartés du Soleil,
Plus inſenſible encore aux douceurs du ſommeil.
Deſtins, dont la rigueur m'eſt toûjours ſi fatale,
Rompez-vous pour moi ſeule une Loi générale?
Cruels, permettez-vous qu'à la faveur des nuits
Toute choſe s'endorme, excepté mes ennuis?
C'eſt alors que je ſens de plus vives allarmes:
Mes Yeux y ſont ouverts pour répandre des
larmes;
Ma Bouche qui s'entend avec mes déplaiſirs,
Laiſſe toûjours paſſage à de triſtes Soûpirs:
Mon Eſprit embrouillé ſe forme à ſon dommage
De confuſes vapeurs une effroyable Image,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'ef-
fort,
M'éveille, & me fait dire, Helas! LISIS *eſt mort*.
O vous qui m'affligez, triſte & fidele Idée,
Vous ſerez dans mon Cœur bien cherement
gardée!
Venez avec les traits d'un ſi parfait Amant,
Venez avec l'horreur du pâle Monument;

Ve-

Venez à moi funeſte, ou venez agréable,
Repréſentant *Liſis* vous me ſerez aimable;
Et puiſqu'il ne vit plus qu'en mes ſeules Douleurs,
J'aurai, j'aurai pour lui des Soûpirs, & des Pleurs;
Mon Cœur qui fut toûjours ſi ſenſible à ſes charmes,
Gardera pour jamais le ſujet de mes larmes.

A Mr. le Chevalier DE GRAMMONT.

IL n'eſt qu'un Chevalier au Monde:
Et que ceux de la Table Ronde,
Que les plus fameux aux Tournois,
Aux Avantures, aux Exploits,
Me pardonnent, ſi je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite.
C'eſt celui qu'on vit à la Cour
Jadis ſi galant ſans Amour;
Le même qui fût à *Bruxelles*,
Comme ici plaire aux Demoiſelles,
Gagner tout l'Argent des Maris,
Et puis revenir à *Paris*,

Ayant

Ayant couru toute la terre,
Dans le Jeu, l'Amour, & la Guerre.
Inſolent en proſperité,
Fort courtois en néceſſité;
L'Ame en fortune liberale,
Aux Créanciers pas trop loyale;
Qui n'a changé, ni changera;
Et ſeul au Monde qu'on verra,
Soûtenir la blanche Vieilleſſe
Comme il a paſſé la Jeuneſſe.
Rare merveille de nos jours,
N'étoient vos trop longues Amours;
N'étoit la ſincere tendreſſe
Dont vous aimez vôtre Princeſſe;
N'étoit qu'ici les beaux deſirs
Vous font pouſſer de vrais Soûpirs;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Vôtre mérite d'infidelle;
Cher & parfait Original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.
Il eſt des Heros pour la Guerre,
Mille grands Hommes ſur la terre;
Mais au ſens de *Saint-Evremond*,
Rien qu'un Chevalier de *Grammont*;
Et jamais ne ſera de Vie
Plus admirée & moins ſuivie.

LET-

LETTRE

A Mr. le Marquis

DE CREQUI,

Sur la Paix des Pirénées*.

JE voudrois bien pouvoir ſatisfaire vôtre Curioſité, tant ſur les veritables Motifs de la Paix, que ſur tout ce qui s'eſt paſſé à la Conference; mais à vous dire la verité, vous deviez vous adreſſer aux Confidens particuliers de ſon Eminence, qu'une longue & familiere Converſation avoit pleinement inſtruits de ſes Secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un ſimple Spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures & des lumieres incertaines, que je dois à ma ſeule Pénétration. Telles qu'elles ſont, je vous les

* *Cette* Lettre *cauſa la Diſgrace de Mr. de* St. Evremond; *comme on l'a dit dans la* Préface.

expoſe volontiers; & vous demande pour toute grace, que les Loüanges de Mr. le Cardinal *Mazarin* ne vous ſoient pas ſuſpectes d'adulation. Le Bien que j'en dis, eſt un Bien ſincere, qui n'eſt point attiré par l'eſperance des Graces, ni produit par la gratitude des Bien-faits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien eſt de pardonner à ſes Ennemis, & que le châtiment de ceux qu'on aime, eſt l'effet de l'Amitié la plus tendre; Mr. le Cardinal a pardonné aux *Eſpagnols* pour châtier les *François*. En effet, les *Eſpagnols* humiliés par tant de diſgraces, abbatus par tant de pertes, devoient attirer ſa compaſſion & ſa charité; & les *François*, devenus inſolens par les avantages de la Guerre, méritoient d'éprouver les rigueurs ſalutaires de la Paix. Il ſouvenoit à ſon Eminence du beau Mot de ce *Caſtillan* qui étrangla *Don Carlos* par l'ordre de *Philippes II*: *Cailla, cailla, Señor* Don Carlos; *todo lo que ſe haze es por ſu bien*; & touché d'une ſi amoureuſe punition, quand elle a pris le Bien des particuliers, après avoir épuiſé les ſources publiques, elle a étouffé nos gémiſſemens & réprimé nos murmures en nous diſant paternellement: *Cailla, cailla, Se-*

Señor Frances ; *todo lo que ſe haze es por ſu bien.*

Je croirois aſſez que des Conſiderations politiques ont été mêlées avec une Conduite Chrétienne, dans la douceur, & la bonté qu'a eû Mr. le Cardinal pour les *Eſpagnols*. *Auguſte* qui voulut donner des Bornes à l'Empire, & lui laiſſer en mourant une Grandeur juſte & meſurée, pourroit bien lui avoir ſervi d'exemple dans la moderation de ſa Paix.

Il a jugé que la *France* ſe conſerveroit mieux unie comme elle eſt, & ramaſſée, pour ainſi dire, en elle-même, que dans une plus vaſte étenduë ; & ce fut une prudence dont peu de Miniſtres ſont capables, de ſonger à couvrir nôtre Frontiere, quand la Conquête des *Pais-bas* étoit pleinement entre ſes mains.

Qui ne ſait que la deſtruction de *Carthage* fut celle de la République *Romaine* ? Tant que *Rome* eut l'oppoſition de ſa Rivale, ce ne fut chez elle que Vertu, Diſcipline, Obéïſſance : Si-tôt qu'elle n'eût plus d'Ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans ; & eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des Etrangers.

Son Eminence plus ſage que les *Sci-*

pions, n'a eu garde de nous laiſſer tomber dans cet inconvenient-là ; & profitant de la faute de ſes Peres, elle a conſervé l'*Eſpagne* à la *France* pour l'exercice de ſes Vertus, & le maintien éternel de ſon Empire.

Quelle difference, Monſieur, d'une Sageſſe ſi profonde au Déréglement du Cardinal de *Richelieu* ! Il me ſemble que je voi cette Ame immoderée ne ſe contenter ni de la *Flandre*, ni du *Milanez* ; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit pas eûe depuis *Charles-Quint*, envoyer ſept ou huit Millions à *Francfort*, & faire marcher une grande Armée ſur les bords du *Rhin*, pour venger nôtre Nation en la perſonne de *Louis* XIV. de l'affront qu'elle reçût autrefois en celle de *François* I. Je lui voi prendre de nouvelles liaiſons avec le *Portugal* après la Défaite de *Don Luis* ; je lui voi joindre nos forces à celles de ce Royaume, pour chaſſer le Roi Catholique de *Madrid* ſans aucun reſpect d'une Perſonne Sacrée & inviolable.

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ſes Ennemis ; il étoit généreux de ne pouſſer pas ſa Victoire juſqu'à la ruïne d'une ſi belle Monarchie ; il étoit

toit politique de n'étendre pas tant nos Frontieres, que le ſoin des choſes éloignées nous fît négliger celles qui ſont naturellement à nous.

J'entens les Envieux de Son Eminence, qui n'oſant ſe prendre directement à la Paix, condamnent la maniere dont on l'a faite; attaquent la Suſpenſion, & cet engagement trop facile des Conferences, où tous les Articles d'une Paix ratifiée ont été changés.

Il eſt bien vrai que Mr. de *Turenne* n'oublia rien pour diſſuader cette Suſpenſion; mais il ne conſideroit pas le veritable motif d'un Abouchement ſi glorieux; & tandis que ce grand Général rouloit dans ſa tête le Triomphe de la *Flandre*, il ignoroit celui que s'étoit propoſé Mr. le Cardinal dans un Combat d'intelligence & de raiſon.

En effet, il n'a rien deſiré plus fortement que de faire voir à toute l'*Europe* la ſupériorité de ſon Génie; & il n'a point été trompé dans ſon opinion. Car il s'eſt toûjours rendu maître de l'Entendement de *Don Luis*, qui reconnoiſſoit de bonne foi l'aſcendant de ſon Eſprit, & l'avantage de ſes Lumieres: mais il arrivoit par malheur que la Volonté trop

opiniâtre de celui-ci devenoit maîtreſſe à la fin des Réſolutions de celui-là. Ainſi l'*Eſpagnol* emportoit groſſiérement, & ſans raiſon, des choſes que l'*Italien* diſputoit ſpirituellement & avec juſtice. Ce n'eſt pas que l'opiniâtreté de *Don Luis* lui ait toûjours réüſſi; & quand il ſe vante de l'abandonnement du *Portugal* & du rétabliſſement de Monſieur le Prince; nous pouvons lui alleguer ſa ſimplicité dans les Munitions qu'il nous a laiſſées, & l'ignorance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille Ecus que l'on a donnés à la Reine.

En tout cas, Son Eminence peut ſe flatter ſecrettement de n'avoir pas fait des pas inutiles; l'*Alſace*, les Biens d'*Italie*, l'Abbaye de *Saint Vaſt*, peuvent le conſoler de la peine qu'il a priſe; au lieu que le chimerique *Don Luis*, qui s'eſt amuſé à l'Interêt général, a tiré toute la Dépenſe qu'il a faite de ſon propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs Affaires, pour en avouer la foibleſſe, ſi-tôt que la Paix fut ſignée; *Allons*, dit-il, *Meſſieurs*, *allons rendre graces à Dieu; nous étions perdus*, *l'*Eſpagne *eſt ſauvée*.

Son Eminence ne fait pas grand cas de ce

ce beau Dit, qui ſent le vieux Citoyen de *Lacédémone*; tenant ces exultations du Salut de la Patrie, pour un véritable ſentiment de Républicain. Elle penſe judicieuſement que toute Paix eſt bonne, quand par elle on met à couvert des Millions qui ſe conſommoient de néceſſité dans la continuation de la Guerre. Que le bon-homme *Don Luis* n'ait eu pour but que le ſervice de ſon Maître, & l'utilité du Public; la Maxime de Mr. le Cardinal eſt, que *le Miniſtre doit être moins à l'Etat, que l'Etat au Miniſtre:* & dans cette penſée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera ſon propre Bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces Diſcoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous allions tout conquerir. Il me ſemble avoir appuyé ſuffiſamment ſa moderation; je puis encore alleguer pour ſa juſtification, des Raiſons qu'il nous a ſouvent données.

„ Les *François*, *dit-il*, portent toû-
„ jours leurs vûës au déhors, ſans re-
„ garder jamais au dedans: diſſipés ſur
„ les Affaires d'autrui, ils ne font point
„ de réflexions ſur les leurs.

„ Ils allegueront qu'après la Bataille

„ de *Dunkerque*, & la defaite du Prince
„ de *Ligne* ; qu'après la reddition d'une
„ partie des Villes, & dans l'étonnement
„ des autres, la *Flandre* ne pouvoit plus
„ ſubſiſter ; que les affaires des *Eſpagnols*
„ n'alloient guéres mieux dans le *Mila-*
„ *nez* ; que la défaite de *Don Luis* avoit
„ rempli de conſternation toutes les *Eſ-*
„ *pagnes* épuiſées d'Hommes & d'Argent ;
„ & pour parler en termes de Medecin,
„ que le ſiége de la Chaleur n'étoit pas
„ moins attaqué que les parties ; mais ils
„ ne diront pas que le Cardinal de *Retz*
„ avoit fait un Voyage en *Flandre*, d'où
„ il étoit ſorti ſi ſecrettement, qu'on
„ n'avoit jamais pû découvrir le lieu de
„ ſa Retraite.

„ Ils tairont malicieuſement qu'*Anne-*
„ *ry*, ce premier mobile des Aſſemblées,
„ alloit & venoit de nuit chez les Gen-
„ tilshommes du *Vexin* ; qu'on avoit ren-
„ contré proche de *Hêdin*, *Crequi-Ber-*
„ *nieulle* ; que *Gratot* le *Montreſor* des
„ Provinces, avoit tenu à *Coutance* force
„ Diſcours politiques ſur le Bien pu-
„ blic.

„ Ils tairont que *Bonneſon* armoit les
„ Sabottiers de *Sologne*, & donnoit de
„ la chaleur à ce dangereux Parti qui ſe
„ formoit contre l'Etat. " Il

Il y avoit quelque choſe de plus preſſant encore dont la ſeule Conſcience de Mr. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand Miniſtre, Maître abſolu de la Cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avoit fait, tirer des ſommes prodigieuſes de la *Flandre*, ſans compter avec lui! Du tempérament généreux qu'eſt ſon Eminence, elle eût mieux aimé donner *Corbie*, *Peronne* & *Saint-Quentin* aux Ennemis, que de ſouffrir plus longtems les contributions d'*Arras*, de *Bethune*, & de *la Baſſée*.

Il faudroit entrer dans ſon Ame, pour bien connoître le déplaiſir qu'elle a eu de s'être trompée ſur *Saint-Venant*; quand le deſſein d'en tirer un Million eſt devenu à rien entre les mains de *la Haye*.

Oudenarde, *Ypres*, & *Menin*, entretenoient veritablement un grand Corps, mais à peine y avoit-il au delà, dequel enrichir le Seigneur *Lange*. Je paſſe outre; & poſe que la *Flandre* ſe fût renduë tout-à-fait à nous; il eût fallu conſerver ſes Privileges, & ſe contenter d'un miſerable Centiéme.

Non, non, Monſieur; des Titres, des Seigneuries, ne ſatisfont pas un Miniſtre ſi ſolide. Ce qui s'appelle une ve-

ritable Conquête pour lui, c'eſt l'acquiſition réelle de nouveaux Deniers; &, à ſon avis, réduire les Gouverneurs, caſſer des Troupes, retrancher toutes les Dépenſes, & ne diminuer aucunes Levées, c'eſt proprement *conquerir*; c'eſt gagner en effet un nouveau Royaume. Avec cela, j'oſe dire qu'il laiſſera volontiers à l'*Eſpagne* tous ſes Etats, & promettra religieuſement de ne la point troubler dans la Guerre de *Portugal*. De toutes les poſſeſſions du Roi d'*Eſpagne*, les ſeules *Indes* lui font quelque envie; mais il ſe conſole, de ce que les *Eſpagnols* en ont les ſoins, &. qu'il aura toûjours la meilleure partie de leur Flotte.

Voilà, Monſieur, le myſtere de nos Conferences; & voilà ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret dans le Cœur de Mr. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous diſe ſérieuſement les mêmes Verités ſous un autre tour, vous ſaurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie *Eſpagnole* dans la continuation de la Guerre; encore l'euſſions-nous fort affoiblie par la Paix, ſi Mr. le Cardinal ne l'eût voulu traiter lui-même, ſans la participation de perſonne. Il eſt certain qu'il n'a jamais compris la Foi-

bleſ-

bleſſe & la Néceſſité des Ennemis, au point qu'elles étoient : & la Converſation que Mr. de *Turenne* eut avec lui ſur ce ſujet, lui parut le diſcours d'un Général intéréſſé, qui vouloit éloigner la Paix, pour ſe maintenir dans la Guerre.

L'ancienne Réputation des *Eſpagnols* lui couvroit leur miſere préſente ; ne pouvant s'imaginer qu'une Nation ſi redoutable autrefois pût être ſi proche de ſa ruïne. L'*Eſpagne*, l'*Italie*, l'*Allemagne*, les *Païs-bas*, qui n'étoient quaſi plus que des Noms ; lui donnoient toûjours une grande idée de leur vieille Puiſſance : il ne conſidera pas aſſez l'état où nous étions, pour conſiderer trop celui où nos Ennemis avoient été.

La Vertu de Mr. le Prince dénuée des Moyens neceſſaires pour agir ; l'image du Cardinal de *Retz* caché miſerablement pour la ſûreté de ſa vie, rappelloient dans ſon Eſprit les Deſordres paſſés, & lui faiſoient appréhender des Révolutions nouvelles. Il concevoit en trois Gentilshommes de *Normandie* vagabonds ; en de pauvres Payſans de *Sologne* deſeſperés, toute la Nobleſſe ſoûlevée, & la Revolte de tous les Peuples. Tout le monde, à ſon avis, l'attaquoit ; par-

ce qu'il ſe ſentoit odieux à tout le Monde.

Comme il y avoit en lui un mêlange de ſentimens differens, il faut conſiderer le motif d'Interêt, après celui de la Crainte. Rien ne le gênoit ſi fort, que la dépenſe inévitable de la Guerre; & il aſpiroit à ſe voir maître de tous les Deniers, ſans être néceſſité de les employer à aucun uſage. Alors il croyoit les Finances purement ſiennes, ce qui a été veritablement un des principaux ſujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ſes plus fortes raiſons; & il comptoit toûjours avec les Villes que nous laiſſoient les *Eſpagnols*, celles qui rentreroient au pouvoir du Roi. Mais à parler ſainement, les grandes Contributions irritoient ſon avidité; & comme il ne lui étoit pas poſſible de les partager avec les Gouverneurs, il ſe faiſoit un plaiſir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la derniere Campagne de Mr. de *Turenne* lui a donné quelque ſecrette Jalouſie; particuliérement ces heureux Succès, où ſa Vanité ne pouvoit s'intéreſſer, comme elle avoit fait ridiculement à la Bataille de *Dunker-*

que:

que : un ſi grand Bonheur lui donna, ſans doute, la penſée de négocier, l'ayant toûjours euë dans les événemens favorables; pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition, & les tenir au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance.

Il craignoit de plus, qu'incommodé de Goutte, de Gravelle, & par conſéquent moins en état de ſuivre le Roi; on ne vint à ſe paſſer aiſément de lui dans la Campagne. Le ſouvenir des derniers Exploits lui en faiſoit appréhender de nouveaux; & pour ſe délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la Guerre par une Paix toute de lui, que de voir faire Conquête ſur Conquête, où il n'auroit point de part.

D'ailleurs, il commençoit à ſe laſſer de tous les maux qu'il avoit fait ſouffrir à Mr. le Prince : ſa Haine s'étant enfin épuiſée, il s'apprivoiſoit à l'imagination de ſon retour, & ſe flattoit même quelquefois du plaiſir qu'il auroit de le voir abandonné des *Eſpagnols*, & humilié devant lui. Il penſoit trouver à la Conference une ſoûmiſſion générale, & faire là comme bon lui ſembleroit le Deſtin de tous les Peuples : mais *Don Luis*, qui fut

ſouple pour l'attirer, devint fier ſi-tôt qu'il le vit entre ſes mains; & voulut regagner dans la hauteur du Traité, la réputation qu'il avoit perduë dans la foibleſſe de la Guerre. Et certes, c'eſt une choſe aſſez remarquable, que les Grands d'*Eſpagne* qu'on nous dépeignoit ſi fiers, ayent reconnu la ſupériorité de nôtre Nation, par des déferences aux *François*, qui ſentoient moins la civilité, que l'aſſujettiſſement; & que Mr. le Cardinal qui ſeul avoit l'Honneur & les Droits de la *France* à ſoûtenir, ait trouvé moyen, avec la Force & la Raiſon, de ſe faire un Maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la perſuaſion, & avoir laiſſé prendre à *Don Luis* celui de l'Autorité, les *Eſpagnols* ont fait la Paix comme s'ils avoient été en nôtre place; & nous avons reçû les Conditions, comme ſi nous avions été en la leur. Je ſûs de quelqu'un d'eux, que Mr. de *Lionne* leur eût été d'une humeur fort épineuſe, ſi ſon Superieur n'eût levé tous les obſtacles qui traverſoient la Concluſion.

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion ſur le different procédé des deux Miniſtres; & j'ai trouvé qu'aux affaires par-

particulieres Mr. le Cardinal étoit plein de difficultés, de diſſimulations, d'artifices, avec ſes meilleurs Amis : dans les Traités publics, avec nos Ennemis même, confiant, ſincere, homme de parole; comme s'il eût voulu ſe juſtifier aux Etrangers de la Réputation où il étoit parmi nous, & rejetter les vices de ſon Naturel ſur les Défauts de nôtre Nation. Pour *Don Luis*, de l'Honnêteté avec les Particuliers; de la Franchiſe avec ſes Amis; de la Bonté pour ſes Créatures: dans les Affaires générales un deſſein de tromper aſſez profond ſous des apparences groſſieres, & peu de bonne-foi en effet ſous l'opinion d'une Probité établie.

De St. Jean de Luz *le ..... de Novembre 1659.*

JUGEMENT SUR LES SCIENCES;

Où peut s'appliquer un Honnête-homme.

VOus me demandez mon opinion ſur les Sciences où peut s'appliquer un Hon-

Honnête-homme : je vous le dirai de bonne foi, ſans que perſonne y doive aſſujettir ſon Jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la Lecture ; ſi j'y employe quelques heures, ce ſont les plus inutiles ; ſans deſſein, ſans ordre, quand je ne puis avoir la Converſation des Honnêtes-gens, & que je me trouve éloigné du commerce des Plaiſirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choſes que je n'ai étudiées qu'en paſſant, & ſur leſquelles j'ai fait ſeulement de légeres Réflexions.

La *Théologie* me ſemble fort conſiderable, comme une Science qui regarde le Salut : mais à mon avis, elle devient trop commune ; & il eſt ridicule que les Femmes mêmes oſent agiter des Queſtions, qu'on devroit traiter avec beaucoup de myſtere & de ſecret. Ce ſeroit aſſez pour nous d'avoir de la docilité & de la ſoûmiſſion. Laiſſons cette Doctrine toute entiere à nos Superieurs, & ſuivons avec reſpect ceux qui ont le ſoin de nous conduire. Ce n'eſt pas que nos Docteurs ne ſoient les prémiers à ruïner cette déference ; & qu'ils ne contribuent à donner des Curioſités qui ménent inſenſiblement

ment à l'Erreur : il n'y a rien de ſi bien établi chez les Nations, qu'ils ne ſoûmettent à l'extravagance du Raiſonnement. On brûle un Homme aſſez malheureux pour ne croire pas un DIEU, & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par-là vous ébranlez les Eſprits foibles, vous jettez le ſoupçon dans les défians ; par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des Raiſons pernicieuſes, dont ils combattent leurs propres Sentimens, & les veritables impreſſions de la Nature.

Hobbes le plus grand Génie d'*Angleterre* depuis *Bacon*, ne ſauroit ſouffrir qu'*Ariſtote* ait tant de crédit dans la Théologie : il ſe prend à ſes ſubtilités de la diviſion de l'Egliſe.

C'eſt peut-être par ces ſortes de Raiſonnemens, que les Théologiens ne ſont pas quelquefois les plus dociles ; d'où eſt venu le Proverbe, que *le Médecin & le Théologal croyent rarement aux Remedes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage ; je ſouhaiterois ſeulement, que nos Docteurs traitaſſent les matiéres de Religion avec plus de retenuë, & que ceux qui doivent y être aſſujettis, euſſent moins de curioſité. Com-

Comme la *Philoſophie* laiſſe plus de liberté à l'Eſprit, je l'ai cultivée un peu davantage. Dans ce tems où l'Entendement s'ouvre aux Connoiſſances, j'eus un deſir curieux de comprendre la nature des choſes; & la préſomption me perſuada bien-tôt que je l'avois connuë: la moindre preuve me ſembloit une certitude, une vraiſemblance m'étoit une verité; & je ne vous ſaurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je penſois bien ſavoir. A la fin, quand l'âge & l'expérience qui malheureuſement ne vient qu'avec lui, m'eurent fait faire de ſérieuſes Réflexions, je commençai à me défaire d'une Science toûjours conteſtée, & ſur laquelle les plus grands Hommes avoient eu de differens Sentimens. Je ſavois par le conſentement univerſel des Nations, que *Platon*, *Ariſtote*, *Zénon*, *Epicure* avoient été les lumieres de leur Siécle; cependant on ne voyoit rien de ſi contraire que leurs Opinions. Trois mille ans après, je les trouvois également diſputées: des partiſans de tous les côtés; de certitude, & de ſûreté nulle part. Au milieu de ces Méditations qui me deſabuſoient inſenſiblement, j'eus la curioſité de voir *Gaſſendi*

di le plus éclairé des Philoſophes, & le moins préſomptueux. Après de longs Entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inſpirer la Raiſon, il ſe plaignit „ que la Nature eût donné tant d'éten- „ duë à la Curioſité, & des bornes ſi é- „ troites à la Connoiſſance; qu'il ne le „ diſoit point pour mortifier la Préſomp- „ tion des autres, ou par une fauſſe „ Humilité de ſoi-même, qui ſent tout- „ à fait l'Hypocriſie; que peut-être il „ n'ignoroit pas ce que l'on pouvoit pen- „ ſer ſur beaucoup de choſes, mais de „ bien connoître les moindres, qu'il n'o- „ ſoit s'en aſſûrer. " Alors une Science qui m'étoit déja ſuſpecte, me parut trop vaine pour m'y aſſujetir plus longtems: je rompis tout commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit poſſible à un homme ſage de paſſer ſa vie à des Recherches inutiles.

Les *Mathématiques*, à la verité, ont beaucoup plus de certitude; mais quand je ſonge aux profondes Méditations qu'elles exigent; comme elles vous tirent de l'action, & des plaiſirs pour vous occuper tout entier; ſes Démonſtrations me ſemblent bien chéres, & il faut être fort amoureux d'une Verité pour la chercher

à

à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la Vie, peu d'embelliſſemens dont nous ne leur ſoyons obligés. Je vous l'avoûrai ingenûment : il n'y a point de loüanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvû que je ne le ſois pas. J'admire leurs Inventions, & les Ouvrages qu'ils produiſent : mais je penſe que c'eſt aſſez aux perſonnes de bon-ſens de les ſavoir bien employer ; car à parler ſagement, nous avons plus d'interêt à jouïr du Monde qu'à le connoître.

Je ne trouve point de Sciences qui touchent particulierement les Honnêtes-gens, que la *Morale*, la *Politique*, & la connoiſſance des *Belles-Lettres*.

La premiere regarde la Raiſon, la ſeconde la Societé, la troiſiême la Converſation. L'une vous apprend à gouverner vos Paſſions ; par l'autre, vous vous inſtruiſez des Affaires de l'Etat, & réglez vôtre conduite dans la Fortune : la derniere polit l'Eſprit, inſpire la délicateſſe & l'agrément.

Les gens de qualité chez les Anciens, avoient un ſoin particulier de s'inſtruire de toutes ces choſes. Chacun ſait que la *Grece* a donné au Monde les plus grands Phi-

Philoſophes, & les plus grands Légiſlateurs; & on ne ſauroit nier que les autres Nations n'ayent tiré d'elle toute la Politeſſe qu'elles ont euë.

Rome a eu des Commencemens rudes & ſauvages; & cette Vertu farouche qui ne pardonnoit pas à ſes Enfans, fut avantageuſe à la République pour ſe former. Comme les Eſprits ſe rendirent plus raiſonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la Nature, avec l'amour de la Patrie : à la fin, ils joignirent les Graces & l'ornement à la Juſtice & à la Raiſon. On a donc vû dans les derniers tems qu'il n'y avoit perſonne de conſideration, qui ne fût attaché à quelque Secte de *Philoſophie*; non pas à deſſein de comprendre les Principes & la Nature des choſes, mais pour ſe fortifier l'Eſprit par l'étude de la Sageſſe.

Touchant la *Politique*, il n'eſt pas croyable combien les *Romains* s'inſtruiſoient de bonne heure de tous les interêts de l'Etat, comme ils s'appliquoient à la connoiſſance de la Police & des Loix, juſqu'à ſe rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre, ſans expérience.

Les moins curieux ſavent de quelle for-

ſorte ils étoient touchés des *Belles-Lettres:* il eſt certain qu'on voyoit peu de Grands à *Rome* qui n'euſſent chez eux quelques *Grecs* ſpirituels, pour s'entretenir des choſes qui regardent l'agrément: Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de *Céſar*; & ce ſera aſſez faire pour mon Opinion que de l'appuyer de ſon Autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choiſit celle d'*Epicure*, comme la plus douce, & la plus conforme à ſon Naturel & à ſes Plaiſirs. Car il y avoit de deux ſortes d'*Epicuriens:* les uns, philoſophans à l'ombre, & cachans leur vie ſelon le Précepte; les autres, qui ne pouvant approuver l'auſtérité des Philoſophes, ſe laiſſoient aller à des Opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plûpart des Honnêtes-gens de ce tems-là, qui ſavoient ſéparer la perſonne du Magiſtrat; & donner leurs ſoins à la République en telle ſorte, qu'il leur en reſtoit, & pour leurs Amis & pour eux-mêmes. Il ſeroit inutile de vous expliquer la Connoiſſance qu'avoit *Céſar* des Affaires de l'Etat, non plus que la politeſſe & la netteté de ſon Eſprit; je vous dirai ſeulement qu'il pouvoit diſputer de l'E-

l'Eloquence avec *Ciceron*; & s'il n'en affecta pas la réputation, perſonne ne ſauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.

JUGEMENT SUR CESAR ET SUR ALEXANDRE.

C'Eſt un Conſentement preſque univerſel, qu'*Alexandre* & *Céſar* ont été les plus Grands-hommes du Monde; & tous ceux qui ſe ſont mêlés d'en juger, ont crû faire aſſez pour les Conquerans qui ont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur Réputation & leur Gloire. *Plutarque*, après avoir examiné leur Naturel, leurs Actions, leur Fortune, nous laiſſe la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. *Montagne* plus hardi ſe déclare pour le premier; & depuis que les Verſions de *Vangelas* & d'*Ablancourt* ont fait ces Heros de toutes nos Con-

Converſations *, chacun s'eſt rendu partiſan de l'un ou de l'autre, ſelon ſon inclination ou ſa fantaiſie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur Vie avec autant de curioſité que perſonne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger abſolument. Mais puiſque vous ne voulez pas me diſpenſer de vous dire ce que j'en penſe, vous aurez quelques obſervations que j'ai faites ſur le rapport & la difference que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes Naiſſances. *Alexandre*, fils d'un Roi conſiderable; *Céſar*, d'une des premieres Maiſons de cette République, dont les Citoyens s'eſtimoient plus que les Rois. Il ſemble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la Grandeur future d'*Alexandre* par le Songe d'*Olympias*, & par quelques autres préſages. Ses inclinations relevées dès ſon enfance; ſes larmes jalouſes de la gloire de ſon Pere; le jugement de *Philippe* qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le ſien; appuyerent l'avertiſſement des Dieux.

Plu-

* Vaugelas *a traduit la Vie d'*Alexandre *écrite par* Quinte-Curſe; & *d'*Ablancourt *les Commentaires de* Céſar.

Pluſieurs choſes de cette nature n'ont pas été moins remarquables en *Céſar*. *Sylla* trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, pluſieurs *Marius*. *Céſar* ſongea qu'il avoit couché avec ſa Mere; & les Devins expliquerent que la Terre, Mere commune des Hommes, ſe verroit ſoûmiſe à ſa Puiſſance. On le vit pleurer en regardant la Statuë d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquerant s'étoit rendu Maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une paſſion commune : mais *Alexandre* ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalouſie de ſupériorité en ſes Etudes, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus ſavant que les autres. Auſſi voit-on qu'il ſe plaignit d'*Ariſtote*, d'avoir publié des Connoiſſances ſecrettes, qui ne devoient être que pour lui ſeulement; & il avouë qu'il n'aſpire pas moins à s'élever au deſſus des hommes par les Lettres, que par les Armes. Comme il avoit l'Eſprit curieux & paſſionné, il ſe plût à la Découverte des choſes cachées, & fut touché particulierement de la Poëſie. Il n'y a perſonne à qui la paſſion qu'il avoit pour *Homere* ne ſoit connuë, & qui

ne ſache qu'en faveur de *Pindare*, les maiſons de ſes Deſcendans furent conſervées dans la ruïne de *Thebes*, & la déſolation générale de ſes Citoyens.

L'Eſprit de *Céſar* un peu moins vaſte, ramena les Sciences à ſon uſage; & il ſemble n'avoir aimé les Lettres que pour ſon utilité. Dans la Philoſophie d'*Epicure*, qu'il préfera à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'Homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ſes premiers ſoins, ſachant qu'elle étoit neceſſaire dans la République pour arriver aux plus grandes choſes. Il harangua aux *Roſtres* * à la Mort de ſa Tante *Julia* avec beaucoup d'applaudiſſement; il accuſa *Dolabella*, & fit enſuite cette Oraiſon ſi adroite & ſi délicate pour ſauver la vie aux Priſonniers de la Conjuration de *Catilina*.

Il ne nous reſte rien qu'on puiſſe dire ſûrement être d'*Alexandre*, que certains Dits ſpirituels d'un tour admirable, qui nous laiſſent une impreſſion égale de la grandeur de ſon Ame, & de la vivacité de ſon Eſprit.

Mais la plus grande difference que je trou-

* *La Tribune aux Harangues.*

trouve dans leurs Sentimens, eſt ſur le ſujet de la Religion. *Alexandre* fut dévot juſqu'à la ſuperſtition, ſe laiſſant poſſeder par les Devins & par les Oracles: ce qu'on peut attribuer, outre ſon Naturel, à la lecture ordinaire des Poëtes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & compoſoient toute la Théologie de ces tems-là. Quant à *Céſar*, ſoit par ſon temperament, ſoit pour avoir ſuivi les Opinions d'*Epicure*; il eſt certain qu'il paſſa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & ſe mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. *Lucain* le repréſente au Siege de *Marſeille*, la hache à la main dans un Bois ſacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les Soldats, ſaiſis d'une ſecrette horreur de Religion, par des paroles aſſez impies *. *Saluſte* lui fait

* Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſilvam,
Credite me feciſſe nefas: tunc paruit omnis
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba, ſed expenſa Superorum, & Cæſaris irâ.
LUCAN. *Belli Civilis* Lib. III.

Quitez, quitez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe,
Si ces Bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe:
Seul, j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces Lieux,
Et ſeul, je prens ſur moi tout le courroux des Dieux.
BREBEUF.

dire que la Mort eſt la Fin de tous les maux ; qu'au delà il ne reſte ni ſouci ni ſentiment pour la joye *.

Mais comme les Hommes, quelque grans qu'ils ſoient, comparés les uns aux autres, ſont toûjours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, ſujets à l'Erreur ou à l'Ignorance; *Céſar* fut troublé d'un Songe qui lui prédiſoit l'Empire, & ſe moqua de celui de ſa Femme, qui l'avertiſſoit de ſa Mort. Sa vie répondit aſſez à ſa Créance: véritablement il fut moderé en des Plaiſirs indifferens ; mais il ne ſe dénia rien des Voluptés qui le touchoient. C'eſt ce qui fit faire à *Catulle* tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin ce bon Mot, que *Céſar* étoit *la Femme de tous les Maris, & le Mari de toutes les Femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération; il ne fut pourtant pas inſenſible. *Barſine*, & *Roxane* lui donnerent de l'Amour; & il n'eut pas tant de Continence, qu'il ne s'accoûtumât enfin à *Bagoas*, à qui *Darius* s'étoit accoûtumé auparavant. Le

* In luctu atque miſeriis Mortem ærumnarum requiem, non cruciatum eſſe; eam cuncta Mortalium mala diſſolvere; ultra neque curæ neque gaudio locum eſſe." *Salluſt. de* Conjuratione Catilinæ.

Le plaiſir du Repas ſi cher à *Alexandre*, & où il ſe laiſſoit aller quelquefois juſqu'à l'excès, fut indifferent à *Céſar*. Ce n'eſt pas que parmi les travaux & dans l'action, *Alexandre* ne fût ſobre & peu délicat; mais le tems du repos, la tranquilité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainſi dire, par quelque choſe de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre juſqu'à la profuſion: mais *Céſar* avec plus de deſſein & d'interêt. Ses largeſſes au Peuple, ſes dépenſes exceſſives dans l'Edilité, ſes préſens à *Curion*, étoient plûtôt des Corruptions que de veritables Liberalités. *Alexandre* donna pour faire du bien par la pure grandeur de ſon Ame. Quand il paſſa en *Aſie*, il diſtribua ſes Domaines, il ſe depouilla de toutes choſes, & ne garda rien pour lui que l'Eſperance des Conquêtes, ou la réſolution de périr. Lors qu'il n'avoit preſque plus beſoin de perſonne, il paya les Dettes de toute l'Armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens, les Poëtes, les Philoſophes (tous illuſtres Néceſſiteux) eurent part à ſa magnifience, & ſe reſſentirent de ſa Grandeur. Ce n'eſt pas que *Céſar* ne fût auſſi naturellement fort liberal:

mais dans le deſſein de s'élever, il lui fallut gagner les perſonnes néceſſaires; & à peine ſe vit-il Maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureuſement avec la vie.

Je ne trouve point en *Céſar* de ces Amitiés qu'eut *Alexandre* pour *Epheſtion*; ni de ces Confiances qu'il avoit en *Craterus*. Les commerces de *Céſar* étoient ou des liaiſons pour ſes Affaires, ou un procedé aſſez obligeant, mais beaucoup moins paſſionné pour ſes Amis. Il eſt vrai que ſa Familiarité n'avoit rien de dangereux; & ceux qui le pratiquoient, n'appréhenderent ni ſa colere, ni ſes caprices. Comme *Alexandre* fut extrême; où il étoit le plus charmant, ou le plus terrible; & on n'alloit jamais ſûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'Amitié fut ſa plus grande Paſſion après la Gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le ſien propre, lors qu'il s'écria auprès de la Statuë d'*Achille : O* Achille, *que je te trouve heureux d'avoir eu un Ami fidele pendant ta vie, & un Poëte comme* Homere *après ta mort !*

Juſqu'ici nous avons cherché ces deux Grands-hommes dans leur Naturel; il eſt tems

tems d'examiner le Génie des Conquerans, & de les conſiderer dans toute l'étenduë de l'Action. Il y a quelque eſpece de folie à raiſonner ſur des choſes purement imaginaires; néanmoins ſelon toute la vrai-ſemblance, ſi *Alexandre* ſe fût trouvé en la place de *Céſar*, il n'auroit employé ſes grandes & admirables Qualités qu'à ſa propre ruïne. On peut croire que ſon humeur altiére & ennemie des précautions, l'eût mal conſervé dans les perſécutions de *Sylla*; difficilement eut-il pû chercher ſa ſûreté dans un Eloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de liberalité; ſes largeſſes lui euſſent été pernicieuſes. Au lieu d'attendre l'Edilité, où les magnificences & les profuſions étoient permiſes, ſes dons & ſes préſens hors de ſaiſon, l'auroient rendu juſtement ſuſpect au Senat. Peut-être n'auroit-il pû s'aſſujettir à des Loix qui euſſent gêné une Ame ſi impérieuſe que la ſienne; & tentant quelque choſe à contre-tems, il auroit eu le deſtin de *Manlius*, des *Gracques*, de *Catilina*. Mais ſi *Alexandre* eût péri dans la République, *Céſar* dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire enſemble, ne ſe fût jamais mis dans l'Eſprit ce vaſte

deſſein de la Conquête de l'*Aſie*.

Il eſt à croire que *Céſar*, dont la conduite étoit ſi fine & ſi cachée, qu'il entra dans toutes les Conſpirations, ſans être accuſé qu'une ſeule fois, & jamais convaincu; lui qui dans les diviſions qu'il fit naître entre les *Gaulois*, ſecouroit les uns pour opprimer les autres, & les aſſujettir tous à la fin: Il eſt à croire, dis-je, que ce même *Céſar* ſuivant ſon génie, auroit ſoûmis ſes Voiſins, & diviſé toutes les Républiques de la *Grece*, pour les aſſujettir pleinement. Et certes avoir quitté la *Macedoine* ſans eſperance de retour; avoir laiſſé des Voiſins mal-affectionnés; la *Grece* quaſi ſoûmiſe, mais peu affermie dans la ſujetion; avec trente-cinq mille hommes, ſoixante-dix Talens * & peu de vivres, avoir cherché un Roi de *Perſe*, que les *Grecs* appelloient LE GRAND ROI, & dont les ſimples Lieutenans ſur les Frontieres faiſoient trembler tout le monde; c'eſt ce qui paſſe l'imagination; & quelque choſe de plus que ſi aujourd'hui la République de *Génes*, celles de *Luques* & de *Raguſe*, entreprenoient la Conquête de la *France*.

Si

* *Qui ſont 42 mille écus de nôtre monnoye.*

Si *Céſar* avoit déclaré la guerre au *Grand Roi*, c'eût été ſur les Frontieres de proche en proche, & il ne ſe fût pas tenu malheureux de borner ſes Etats par le *Granique*. Si l'Ambition l'avoit pouſſé plus avant, penſez-vous qu'il eût refuſé les offres de *Darius*, lui qui offrit toûjours la paix à *Pompée*; & qu'il ne ſe fût pas contenté de la fille du Roi, avec cinq ou ſix Provinces, qu'*Alexandre* refuſa peut-être inſolemment? Enfin, ſi mes conjectures ſont raiſonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de *Perſe*, ſuivi d'un Million d'hommes: quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne ſai s'il auroit dormi profondément la nuit qui préceda la Bataille d'*Arbelles*; je croi du moins qu'il eût été du ſentiment de *Parmenion*, & nous n'aurions de lui aucune des Réponſes d'*Alexandre*. Cependant il falloit donner ce grand Combat pour ſe rendre maître de l'*Aſie*; autrement *Darius* eût traîné la Guerre de Province en Province toute ſa vie; il falloit qu'il périt comme il arriva, & que mille Peuples differens le viſſent vaincu avec toutes ſes Forces.

Il eſt vrai que ce deſir de Gloire immoderé, & cette Ambition trop vaſte

qui ne laiſſoit point de repos à *Alexandre*, le rendirent quelquefois ſi inſupportable aux *Macédoniens*, qu'ils furent tous prêts de l'abandonner : mais c'eſt-là particuliere-ment que parut cette Grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats*, *dire en vôtre Pays*, *que vous avez laiſſé* Alexandre *avec ſes Amis*, *travaillant pour la Gloire de la* Gréce *parmi des Peuples*, *qui lui obéïront mieux que vous*. Dans toute ſa vie, Monſieur le Prince n'admire rien plus que cette Fierté qu'il eut pour les *Macédoniens*, & cette confiance de lui-même. " *Ale-*
" *xandre*, dit-il, abandonné des ſiens
" parmi des Barbares mal aſſujettis, ſe
" ſentoit ſi digne de commander, qu'il
" ne croyoit pas qu'on pût réfuſer de lui
" obéïr. Etre en *Europe* ou en *Aſie*,
" parmi les *Grecs* ou les *Perſes*, tout lui
" étoit indifferent : il penſoit trouver des
" Sujets où il trouvoit des Hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de *Céſar*, c'eſt que les *Macédoniens* eurent à faire à des Nations pleines de molleſſe & de lâcheté, & que la Conquête des *Gaules*, dont les Peuples étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux *Romains*. Je ne m'amuſerai point à exami-

miner le Courage des uns & des autres; mais il eſt certain que *Céſar* ne trouva pas dans les *Gaules* de veritables Armées. C'étoient des Peuples entiers, à la réſerve des Femmes, des Enfans & des Vieillards, qui s'armoient tumultuairement pour la défenſe de leur Liberté: des multitudes de combattans ſans ordre & ſans diſcipline; & à la verité, ſi vous en exceptez deux ou trois; *Céſar* pouvoit dire, VENI, VIDI, VICI, en toutes les occaſions. Ce qui me fait croire que *Labienus* commandant les Légions, n'eût pas moins aſſujetti nos Provinces à la République, ou ſelon toutes les apparences, *Parmenion* n'auroit pas donné cette grande Bataille, qui décida des Affaires de l'*Aſie*. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut beſoin du ſecours d'*Alexandre* dans le Combat, & que *Céſar* un jour étoit perdu ſans *Labienus*, qui après avoir tout battu de ſon côté, envoya la dixiéme Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des Entrepriſes, ſoit pour s'expoſer davantage, ou pour être en cela plus malheureux, *Alexandre* fut cent fois en danger manifeſte de ſa vie, & reçût ſouvent de grandes bleſſûres. *Céſar*

eut véritablement ſes Hazards ; mais plus rares ; & je ne ſache point qu'il ait été fort bleſſé dans toutes ſes Guerres.

Je ne voi pas auſſi que les Peuples de l'*Aſie* dûſſent être ſi mols & ſi lâches, eux qui ſont toûjours été formidables à l'*Europe*. Dans la plus grande puiſſance de la République, les *Romains* n'ont-ils pas été malheureux chez les *Parthes*, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de *Darius ? Craſſus* y périt avec ſes Légions du tems de *Céſar*, & un peu après *Antoine* y fit un Voyage funeſte & honteux. Pour des Conquêtes, on ne peut veritablement attribuer à *Céſar* que celles des *Gaules :* car dans la Guerre Civile, il aſſujettit la République avec la meilleure partie de ſes Forces ; & la ſeule Bataille de *Pharſale* le fit Maître de cent Peuples differens, que d'autres avoient vaincus. *Veſpaſien* n'a pas conquis l'Empire pour s'être fait Empereur par la défaite de *Vitellius*. Ainſi *Céſar* a profité des travaux de tous les *Romains* : les *Scipions*, *Emilius*, *Marcellus*, *Marius*, *Sylla* & *Pompée*, ſes propres Ennemis ont combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en ſix cens années, fut le fruit d'une ſeule heure de combat.

Ce

Ce qui me ſemble plus incompréhenſible d'*Alexandre*, c'eſt qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de Pays que les plus grands Etats n'ont ſû faire dans toute l'étenduë de leur durée. Aujourd'hui un Voyageur eſt célébre pour avoir traverſé une partie des Nations qu'il a ſubjuguées; & afin qu'il ne manquât rien à ſa félicité, il a joüi paiſiblement de ſon Empire, juſqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de *Céſar*, qui n'a pû donner une forme à l'Etat ſelon ſes deſſeins, ayant été aſſaſſiné par ceux qu'il alloit aſſujettir.

Il me reſte une conſideration à faire ſur *Alexandre*: que tous les Capitaines des Macédoniens ont été de grands Rois après ſa mort, qui n'étoient que des Hommes médiocres comparés à lui durant ſa vie. Et certes je lui pardonne en quelque ſorte, ſi dans un Pays où c'étoit une Créance reçûë, que la plûpart des Dieux avoient leur Famille en terre; où *Hercule* étoit crû Fils de *Jupiter* pour avoir tué un Lion, & aſſommé quelque Voleur: je lui pardonne, dis-je, ſi appuyé de l'opinion de *Philippe*, qui penſoit que ſa Femme eût commerce avec un

Dieu ; ſi trompé par les Oracles ; ſi ſe ſentant ſi fort au deſſus des Hommes, il a quelquefois mépriſé ſa Naiſſance veritable, & cherché ſon origine dans les Cieux. Peut-être faiſoit-il couler cette Créance parmi les Barbares pour en attirer la Vénération ; & tandis qu'il ſe donnoit au Monde pour une eſpece de Dieu, le ſommeil, le plaiſir des Femmes, le ſang qui couloit de ſes bleſſures, lui faiſoient connoître qu'il n'étoit qu'un Homme.

Après avoir parlé ſi longtems des Avantages d'*Alexandre*, je dirai en peu de mots, que par la beauté d'un Génie univerſel, *Céſar* fut le plus grand des *Romains* en toutes choſes ; dans les affaires de la République, & dans les emplois de la Guerre. A la verité, les Entrepriſes d'*Alexandre* ont quelque choſe de plus étonnant : mais la conduite & la capacité ne paroiſſoient pas y avoir la même part. La Guerre d'*Eſpagne* contre *Petreius* & *Afranius*, eſt une choſe que les gens d'une Expérience conſommée admirent encore. Les plus mémorables Siéges des derniers tems ont été formés ſur celui d'*Alexie* : nous devons à *Céſar* nos Forts, nos Lignes, nos Contrevallations, & géné-

néralement tout ce qui fait la ſûreté des Armées devant les Places. Pour ce qui eſt de la Vigueur, la Bataille de *Munda* fut plus conteſtée que celles d'*Aſie*; & *Céſar* courut un auſſi grand péril en *Egypte*, qu'*Alexandre* dans le Bourg des *Malliens*.

Ils ne furent pas moins differens dans le Procedé que dans l'Action. Quand *Céſar* n'avoit pas la Juſtice de ſon côté, il en cherchoit les apparences: les prétextes ne lui manquoient jamais. *Alexandre* ne donnoit au monde pour raiſons que ſes Volontés; il ſuivoit par tout ſon Ambition ou ſon Humeur. *Céſar* ſe laiſſoit conduire à ſon Interêt, ou à ſa Raiſon. On n'a guere vû en perſonne tant d'Egalité dans la vie, tant de Modération dans la fortune, tant de Clemence dans les injures. Ces impétuoſités qui coûterent la vie à *Clitus*; ces ſoupçons mal éclaircis qui cauſerent la perte de *Philotas*, & qui, à la honte d'*Alexandre*, traînerent enſuite comme un mal néceſſaire la Mort de *Parmenion*; tous ces mouvemens étoient inconnus à *Céſar*: on ne peut lui reprocher de Mort que la ſienne, pour n'avoir pas eu aſſez de ſoin de ſa propre conſervation.

Auſſi

Auſſi faut-il avoüer que bien loin d'être ſujet aux déſordres de ſa paſſion, il fut le plus agiſſant Homme du monde, & le moins émû: les grandes, les petites choſes le trouvoient dans ſon aſſiette, ſans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaiſſer pour celles-ci. *Alexandre* n'étoit proprement dans ſon Naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois; s'il aimoit la Chaſſe, c'étoit celle des Lions: il avoit peine à faire un Préſent, qui ne fût digne de lui. Jamais ſi réſolu, jamais ſi gai, que dans l'abattement des Troupes; jamais ſi conſtant, ſi aſſûré, que dans leur Deſeſpoir. En un mot, il commençoit à ſe poſſeder pleinement où les Hommes d'ordinaire, ſoit par la Crainte, ſoit par quelqu'autre Foibleſſe, ont accoûtumé de ne ſe poſſeder plus. Mais ſon Ame trop élevée s'ajuſtoit mal-aiſément au train commun de la Vie; & peu ſûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapât parmi les Plaiſirs ou dans le Repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques Réflexions ſur les Heros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y aſſujettir. Il ne nous reſte

pour

pour eux ni de ces répugnances ſecrettes, ni de ces mouvemens intérieurs de Liberté, qui nous gênent dans une Obéïſſance forcée: tout ce qui eſt en nous eſt ſouple & facile; mais ce qui vient d'eux eſt quelquefois inſupportable. Quand ils ſont nos Maîtres par la Puiſſance, & ſi fort au deſſus de nous par le Mérite, ils penſent avoir comme un double Empire qui exige une double ſujetion; & ſouvent c'eſt une condition fâcheuſe de dépendre de ſi Grands Hommes, qu'ils puiſſent nous mépriſer légitimement. Cependant, puiſqu'on ne regne pas dans les Solitudes, & que ce leur eſt une néceſſité de converſer avec nous; il ſeroit de leur interêt de s'accommoder à nôtre Foibleſſe: nous les révérerions comme des Dieux, s'ils ſe contentoient de vivre comme des Hommes. Mais finiſſons un Diſcours qui me devient ennuyeux à moi-même, & diſons que par des moyens pratiquables, *Céſar* a exécuté les plus grandes choſes; qu'il s'eſt fait le premier des *Romains*.

Alexandre étoit naturellement au deſſus des Hommes: vous diriez qu'il étoit né le Maître de l'Univers, & que dans ſes Expéditions il alloit moins combattre des Ennemis, que ſe faire reconnoître de ſes Peuples.

RE-

RÉFLEXIONS

SUR LES

DIVERS GENIES

DU PEUPLE ROMAIN,

Dans les divers tems de la République.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine fabuleuſe des Romains, *& de leur Génie ſous les premiers Rois.*

IL eſt de l'Origine des Peuples comme des Généalogies des Particuliers; on ne peut ſouffrir des commencemens bas & obſcurs : ceux-ci vont à la Chimére, ceux-là donnent dans les Fables. Les Hommes ſont naturellement défectueux, & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Légiſlateurs, les Conquerans peu ſatisfaits de la condition

tion humaine, dont ils connoiſſoient les foibleſſes & les défauts, ont cherché bien ſouvent hors d'elle les cauſes de leur Mérite ; & de là vient que les Anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils ſe diſoient deſcendus, ou dont ils reconnoiſſoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait ſemblant d'en être perſuadés pour perſuader les autres ; & ſe ſont ſervis ingénieuſement d'une tromperie avantageuſe, qui donnoit de la vénération pour leur perſonne, & de la ſoûmiſſion pour leur puiſſance.

Il y en a eu qui s'en ſont flattés ſérieuſement. Le mépris qu'ils faiſoient des Hommes, & l'opinion préſomptueuſe qu'ils avoient de leurs grandes Qualités, leur a fait chercher chimériquement une Origine differente de la nôtre : mais il eſt arrivé plus ſouvent que les Peuples pour ſe faire honneur, & par un Eſprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien ſervis, ont donné cours à cette ſorte de Fables.

Les *Romains* n'ont pas été exemts de cette vanité-là. Ils ne ſe ſont pas contentés de vouloir appartenir à *Venus* par *Enée* conducteur des *Troyens* en *Italie* ; ils ont rafraîchi leur Alliance avec les Dieux par

par la fabuleuſe naiſſance de *Romulus*, qu'ils ont crû fils du Dieu *Mars*, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après ſa Mort. Son Succeſſeur *Numa* n'eut rien de divin en ſa race ; mais la ſainteté de ſa vie lui donna une communication particuliere avec la Déeſſe *Egerie*, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit ſecours pour établir ſes Cérémonies. Enfin les Deſtins n'eurent autre ſoin que de fonder *Rome*, ſi on les en croit. Juſques-là qu'une Providence induſtrieuſe voulut ajuſter les divers génies de ſes Rois aux differens beſoins de ſon Peuple.

Je hai les admirations fondées ſur des Contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choſes vrayes à admirer chez les *Romains*, que c'eſt leur faire tort que de les vouloir favoriſer par des Fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'eſt les ſervir. Dans ce deſſein, il m'a pris envie de les conſiderer par eux-mêmes ſans aucun aſſujettiſſement à de folles Opinions laiſſées & reçûës. Le travail ſeroit ennuyeux, ſi j'entrois exactement dans toutes les particularités ; mais je ne m'amuſerai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de ſuivre le génie de quelques

Tems

Tems mémorables, & l'Eſprit different dont on a vû *Rome* diverſement animée.

Les Rois ont eu ſi peu de part à la Grandeur du Peuple *Romain*, qu'ils ne m'obligent pas à des conſidérations fort particulieres. C'eſt avec raiſon que les Hiſtoriens ont nommé leurs Regnes, l'*Enfance de Rome*; car elle n'a eu ſous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il ſuffira de ſavoir que ſept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laiſſé un Etat beaucoup plus grand que celui de *Parme* ou de *Mantoüe*. Une ſeule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ſerrés, donneroit plus d'étenduë.

Pour ces talens divers & ſinguliers qu'on attribuë à chacun par une myſtérieuſe Providence, il n'eſt arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le Succeſſeur avoir les Qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux & agiſſant a mis tout le mérite dans la Guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'eſt crû le plus grand Politique du Monde, de ſe conſerver dans la Paix. Celui-là faiſoit de la Juſtice ſa principale Vertu : celui-ci n'a eu de zêle que pour

ce

ce qui regarde la Religion. Ainſi chacun a ſuivi ſon naturel, & s'eſt plû dans l'exercice de ſon talent; & il eſt ridicule de faire une eſpece de miracle d'une choſe ſi ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuſe au Peuple *Romain*, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroiſſement qu'a eu *Rome* ſous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette difference de Génie, qui fait quitter bien ſouvent le veritable interêt qu'on n'entend point, par un nouvel Eſprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces Inſtitutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diverſité des applications, que diverſes choſes ſont bien commencées, ſans pouvoir être heureuſement achevées.

La diſpoſition étoit toute entiere à la Guerre ſous *Romulus*. On ne fit autre choſe ſous *Numa* que d'établir des Pontifes & des Prêtres. *Tullus Hoſtilius* eut de la peine à tirer les hommes d'un amuſement ſi doux pour les tourner à la Diſcipline militaire. Cette Diſcipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit *Ancus* ſe porter aux commodités & aux embel-

liſ-

liſſemens de la Ville. Le premier *Tarquin* pour donner plus de dignité au Senat, & plus de majeſté à l'Empire, inventa les Ornemens, & donna les marques de diſtinction. Le ſoin principal de *Servius* fut de connoître exactement le Bien des *Romains*, & de les diviſer par Tribus ſelon leurs facultés, pour contribuer avec juſtice & proportion aux Néceſſités publiques. " *Tarquin le Superbe*, dit *Florus*, rendit un grand ſervice à ſon Pays, quand il donna lieu par ſa Tyrannie à l'établiſſement de la Republique. " C'eſt le diſcours d'un *Romain*, qui pour être né ſous des Empereurs, ne laiſſe pas de préferer la Liberté à l'Empire. Mon ſentiment eſt qu'on peut bien admirer la République ſans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois; il eſt certain que chacun a eu ſon Talent particulier; mais pas un d'eux n'eut une capacité aſſez étenduë. Il falloit à *Rome* de ces Grands Rois qui ſavent embraſſer toutes choſes par une ſuffiſance univerſelle. Elle n'auroit pas eu beſoin d'emprunter de differens Princes les diverſes inſtitutions qu'un même auroit pû faire aiſément durant ſa vie.

Le

Le regne de *Tarquin* eſt connu de tout le Monde, auſſi bien que l'établiſſement de la Liberté. L'Orgueil, la Cruauté, l'Avarice étoient ſes Qualités principales: il manquoit d'habileté à conduire ſa Tyrannie. Pour définir ſa Conduite en peu de mots; il ne ſavoit ni gouverner ſelon les Loix, ni regner contre.

Dans un état ſi violent pour le Peuple, & ſi mal ſûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une occaſion pour ſe mettre en Liberté, quand la Mort de la miſerable *Lucrece* la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même ne pût ſe pardonner le Crime d'un autre: elle ſe tua de ſes propres mains, après avoir été violée par *Sextus*, & remit en mourant la vengeance de ſon honneur à *Brutus* & à *Collatin*. Ce fut là que ſe rompit la contrainte des humeurs aſſemblées depuis ſi longtems, & juſques alors retenuës.

Il n'eſt pas croyable quelle fut la conſpiration des Eſprits à venger *Lucrece*. Le peuple à qui tout ſervoit de raiſon, fut plus animé contre *Sextus* de la Mort que *Lucrece* ſe donna, que s'il l'eût tuée veritablement lui-même; & comme il arrive dans la plûpart des choſes funeſtes, la pitié ſe mêlant à l'indignation, chacun aug-

augmentoit l'horreur du Crime par la compaſſion qu'on avoit de cette grande Vertu ſi malheureuſe.

Vous voyez dans *Tite-Live* juſqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des *Romains*: mêlange bizarre de fureur & de ſageſſe ordinaire dans les grandes Révolutions, où la Violence produit les mêmes effets que la Vertu heroïque, quand la Diſcipline l'accompagne. Il eſt certain que *Brutus* ſe ſervit admirablement des diſpoſitions du Peuple: mais de le bien définir, c'eſt une choſe aſſez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le Monde, en a fait admirer le Fondateur ſans examiner beaucoup ſes Actions. Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, ſi le ſuccès eſt heureux: comme tout ce qui eſt grand paroît fou, quand l'évenement eſt contraire. Il faudroit avoir été de ſon ſiécle, & même l'avoir pratiqué pour ſavoir s'il fit mourir ſes Enfans par le mouvement d'une Vertu heroïque, ou par la dureté d'une Humeur farouche & dénaturée.

Je croirois pour moi, qu'il y a eu beaucoup de deſſein en ſa conduite. La profonde diſſimulation dont il uſa ſous le

regne de *Tarquin* me le perſüade, auſſi bien que ſon adreſſe à faire chaſſer *Collatinus* du Conſulat. Il peut bien être que les ſentimens de la Liberté lui firent oublier ceux de la Nature. Il peut être auſſi que ſa propre ſûreté prévalut ſur toutes choſes; & que dans ce dur & triſte choix de ſe perdre, ou de perdre les ſiens, un interêt ſi preſſant l'emporta ſur le ſalut de ſa Famille. Qui ſait ſi l'Ambition ne s'y trouva pas mêlée? *Collatinus* ſe ruïna pour favoriſer ſes Neveux: celui-ci ſe rendit maître du Public par la punition rigoureuſe de ſes Enfans. Ce qu'on peut dire de fort aſſûré, c'eſt qu'il avoit quelque choſe de farouche: c'étoit le génie du tems. Un Naturel auſſi ſauvage que libre produiſit alors, & a produit fort longtems depuis des Vertus mal entenduës.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains *dans les Commencemens de la République.*

DANS les premiers tems de la République on étoit furieux de Liberté & de Bien public: l'amour du Pays ne laiſ-

laiſſoit rien aux mouvemens de la Nature. Le zele du Citoyen déroboit l'Homme à lui-même. Tantôt par une Juſtice farouche le Pere faiſoit mourir ſon propre Fils, pour avoir fait une belle Action qu'il n'avoit pas commandée : Tantôt on ſe devoüoit ſoi-même, par une Superſtition auſſi cruelle que ridicule ; comme ſi le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été inſtituée pour nous faire vivre avec moins de danger, & plus à nôtre aiſe. La Vaillance avoit je ne ſai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des Combats tenoit lieu de Science dans la Guerre. Les Conquêtes n'avoient encore rien de noble ; ce n'étoit point un Eſprit de ſupériorité qui cherchât à s'élever ambitieuſement au deſſus des autres. A proprement parler, les *Romains* étoient des Voiſins fâcheux & violens, qui vouloient chaſſer les juſtes poſſeſſeurs de leurs Maiſons, & labourer la force à la main les Champs des autres.

Souvent le Conſul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le Peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du Butin a coûté la vie ; le partage des Dépouilles a

cauſé le banniſſement : on a refuſé d'aller à la Guerre ſous certains Chefs ; on n'a pas voulu vaincre ſous d'autres. La Sédition ſe prenoit aiſément pour un effet de la Liberté, qui croyoit être bleſſée par toute ſorte d'obéïſſance, même aux Magiſtrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choiſis.

Le Génie de ce Peuple étoit ruſtique comme farouche. Les Dictateurs ſe tiroient quelquefois de la charruë, qu'ils reprenoient quand l'Expédition étoit achevée ; moins par le choix d'une condition tranquile & innocente, que pour être accoûtumés à une ſorte de vie ſi inculte. Pour cette Frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choſes ſuperfluës, ou une abſtinence volontaire des agréables ; mais un uſage groſſier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne deſiroit point les Richeſſes qu'on ne connoiſſoit pas ; on ſe contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus ; on ſe paſſoit des Plaiſirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces Vieux *Romains* pour les premieres gens de l'Univers ; car leur poſtérité a conſacré juſqu'aux moindres de leurs Actions, ſoit qu'on reſpecte na-

naturellement ceux qui commencent les grands Ouvrages, ſoit que les Neveux glorieux en tout, ayent voulu que leurs Ancêtres euſſent les Vertus quand ils n'avoient pas les Grandeurs.

Je ſai bien qu'on peut alléguer certaines Actions d'une Vertu ſi belle & ſi pure, qu'elles ſerviront d'Exemples dans tous les ſiécles: mais ces Actions étoient faites par des Particuliers qui ne ſe reſſentoient en rien du génie de ce tems-là; ou c'étoient des Actions ſingulieres qui échapant aux Hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avoüer pourtant que des Mœurs ſi rudes & ſi groſſieres, convenoient à la République qui ſe formoit. Une âpreté de naturel qui ne ſe rendoit jamais aux difficultés, établiſſoit *Rome* plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de Raiſon. Mais cette Qualité conſiderée en elle-même, étoit, à vrai-dire, une Qualité bien ſauvage, qui ne mérite de reſpect que par la recommandation de l'Antiquité, & pour avoir donné commencement à la plus grande Puiſſance de l'Univers.

CHAPITRE III.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des *Romains* ont été très-importantes à leur égard, mais peu mémorables, ſi vous en exceptez quelques Actions extraordinaires des Particuliers. Il eſt certain que l'interêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puiſqu'il y alloit de retomber ſous la Domination des *Tarquins*; puiſque *Rome* ne ſe ſauva du reſſentiment de *Coriolanus* que par les larmes de ſa Mere; & que la défenſe du *Capitole* fut la derniere reſſource des *Romains*, lors qu'après la défaite de leur Armée, leur Ville même fut priſe par les *Gaulois*. Mais conſiderant ces Expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plûtôt des Tumultes que de veritables Guerres: & à dire vrai, ſi les *Lacédémoniens* avoient vû l'eſpece d'Art militaire que pratiquoient les *Romains* en ces tems-là, je ne doute point qu'ils n'euſſent pris pour des Barbares, des gens qui ôtoient la bride aux Chevaux pour donner plus d'impétuoſité à la Ca-

Cavalerie; des gens qui ſe repoſoient de la ſûreté de leur Garde ſur des Oyes, & ſur des Chiens, dont ils puniſſoient la pareſſe, ou recompenſoient la vigilance. Cette façon groſſiere de faire la Guerre a duré aſſez longtems : les *Romains* ont fait même pluſieurs Conquêtes conſidérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient à faire à des Ennemis moins courageux & plus ignorans; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Conſuls*, que les Troupes ſe nommoient des *Légions*, & les Soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des Noms, qu'à la verité des choſes; & ſans conſiderer la difference des tems & des perſonnes, on a voulu que ce fuſſent de mêmes Armées ſous *Camille*, ſous *Manlius*, ſous *Cincinnatus*, ſous *Papyrius Curſor*, ſous *Curius Dentatus* : que ſous *Scipion*, ſous *Marius*, ſous *Sylla*, ſous *Pompée*, & ſous *Céſar*.

Ce qu'il y a de veritable dans les premiers tems, c'eſt un grand courage, une grande auſtérité de Mœurs, un grand amour pour la Patrie : une valeur égale dans les derniers, beaucoup de Science en ce qui regarde la Guerre & en toutes

choſes, mais beaucoup de corruption.

Il eſt arrivé de-là, que les Gens-de-bien, à qui le Vice & le Luxe étoient odieux, ne ſe ſont pas contentés d'admirer la probité de leurs Ancêtres, s'ils n'étendoient leur admiration ſur tout; ſans diſtinguer en quoi ils avoient du Mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à ſe plaindre de leur Siécle, ont donné mille loüanges à l'Antiquité, dont ils n'avoient rien à ſouffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaiſie ce qu'on ne voyoit plus. Les plus Honnêtes-gens n'ont pas manqué de diſcernement; & ſachant que tous les Siécles ont leurs Défauts & leurs Avantages, ils jugeoient ſainement en leur Ame du tems de leurs Peres, & du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le Peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois ſans raiſon; *Majores noſtri*, *Majores noſtri*, comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration ſi générale, les Hiſtoriens ont pris auſſi-tôt le même Eſprit de reſpect pour les Anciens; & faiſant un Héros de chaque Conſul, ils n'ont laiſſé manquer aucune Vertu à quiconque avoit bien ſervi la République. J'a-

J'avoüe qu'il y avoit beaucoup de mérite à la ſervir ; mais c'eſt une choſe differente de celle dont nous parlons ; & on peut dire veritablement que les bons Citoyens étoient chez les Vieux *Romains*, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite-Live *ſur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à* Alexandre *contre les* Romains *.

J'ADMIRE juſqu'où peut aller l'opinion qu'a *Tite-Live* de ces Vieux *Romains*, & ne comprens pas comme un homme de ſi bon Eſprit, a voulu chercher une idée hors de ſon ſujet pour raiſonner ſi faux ſur la Guerre imaginaire où il engage *Alexandre*. Il fait deſcendre en *Italie* ce Conquerant avec auſſi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de *Macedoine*. Il devoit ſe ſouvenir qu'un ſimple Général des *Carthaginois* a paſſé les

* *Ce n'eſt qu'une Suppoſition de* T. Live, *qui examine ce qui ſeroit vraiſemblablement arrivé, ſi* Alexandre *avoit fait la Guerre aux* Romains. *Voyez le IX. Livre de la* I. Décade.

Alpes avec une Armée de quatre-vingts mille combatans.

Ce n'eſt pas aſſez; il donne autant de capacité pour la Guerre à *Papyrius Curſor*, & à tous les Conſuls de ce tems-là, qu'en eut *Alexandre*: bien qu'à dire vrai ils n'en euſſent qu'une connoiſſance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les *Romains* aucun bon uſage de la Cavalerie, ils ſavoient ſi peu s'en aider, qu'on la faiſoit mettre pied à terre au fort du Combat, & on lui ramenoit les chevaux pour ſuivre les Ennemis quand ils étoient en déroute. Il eſt certain que les *Romains* faiſoient conſiſter leurs forces dans l'Infanterie, & comptoient pour peu de choſe le Combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions ſur tout avoient un grand mépris pour la Cavalerie des Ennemis juſqu'à la Guerre de *Pyrrhus*, où les *Theſſaliens* leur donnerent lieu de changer de ſentiment. Mais celle d'*Annibal* leur donna depuis de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque tems ſi épouvantées qu'elles n'oſoient deſcendre dans la moindre Plaine.

Pour revenir au tems de *Papyrius*, on ne ſavoit, pour ainſi dire, ce que c'étoit que de Cavalerie: on ne ſavoit encore

core ni ſe poſter, ni camper dans aucun ordre; car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur Camp ſur celui de *Pyrrhus*, & qu'auparavant ils avoient toûjours campé en confuſion. On n'ignoroit pas moins les Machines & les Ouvrages néceſſaires pour un grand Siége; ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce Peuple nullement induſtrieux, ou de ce que n'y ayant preſque jamais de vieilles Armées, on ne donnoit pas le loiſir aux Hommes de mener les choſes à leur perfection.

Rarement une Armée paſſoit des mains d'un Conſul dans celles d'un autre, plus rarement encore celui qui commandoit les Légions en conſervoit le Commandement ſon terme expiré; ce qui étoit admirable pour la conſervation de la République, mais fort oppoſé à l'établiſſement d'une bonne Armée. Pour faire voir quelle étoit la jalouſie de la Liberté, c'eſt qu'après la défaite de *Traſimene*, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, *Fabius* à peine avoit arrêté l'impétuoſité d'*Annibal* par la ſageſſe de ſa conduite, qu'on lui ſubſtitua des Conſuls: il y avoit tout à redouter de la fureur d'*Annibal*, rien à craindre de la moderation de *Fabius*;

& cependant l'appréhenſion d'un Mal éloigné l'emporta ſur la néceſſité préſente.

Il eſt vrai que les deux Conſuls ſe gouvernerent prudemment dans cette Guerre; ils ruïnoient inſenſiblement *Annibal* comme ils rétabliſſoient la République, quand par la même raiſon on mit en leur place *Terentius Varro*, un préſomptueux, un ignorant, qui donna la Bataille de *Cannes*, & la perdit; qui réduiſit les *Romains* à une telle extrémité, que leur Vertu, quelque extraordinaire qu'elle fut alors, les ſauva moins que la Nonchalance d'*Annibal*.

Il y avoit encore un autre inconvenient qui empêchoit de donner toûjours aux Armées les Chefs les plus capables de les commander. Les deux Conſuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant ſouffrir qu'ils fuſſent tous deux d'une race Plébéïene, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au Peuple, qui devoit ſon élection à la faveur; & celui qu'on eût voulu choiſir pour ſon mérite, ſe trouvoit exclus bien ſouvent, ou par l'oppoſition du Peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs,

teurs, lorſqu'il n'étoit pas de leur naiſſance. C'étoit tout le contraire dans l'Armée des *Macédoniens*, où les Chefs & les Soldats ſubſiſtoient enſemble depuis un tems incroyable : c'étoit le vieux Corps de *Philippe*, pour ainſi parler, renouvellé de tems en tems, & augmenté ſelon les beſoins par *Alexandre*. Ici, la valeur de la Cavalerie égaloit la fermeté de la Phalange ; à qui même on peut donner l'avantage ſur la Légion, puiſque dans la Guerre de *Pyrrhus* les Légions n'oſoient ſe trouver oppoſées à quelques miſérables Phalanges de *Macédoniens* ramaſſés. Ici, l'on entendoit également la Guerre de Siége, & la Guerre de Campagne. Jamais Armée n'a eu affaire à tant d'Ennemis, & n'a vû tant de Climats differens. Que ſi la diverſité des Pays où l'on fait la Guerre, & celle des Nations qu'on aſſujettit, peuvent former nôtre expérience ; comment les *Romains* entreroient-ils en comparaiſon avec les *Macédoniens*, eux qui n'étoient jamais ſortis d'*Italie*, qui n'avoient vû d'autres Ennemis que de petits Peuples voiſins de leur République? La Diſcipline étoit grande veritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut de-

devenuë plus puiſſante, ils n'ont pas laiſſé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la Guerre contre des Capitaines expérimentés. *Pyrrhus* les défit par l'avantage de ſa ſuffiſance; ce qui faiſoit dire à *Fabricius*, que *les* Epirotes *n'avoient pas vaincu les* Romains, *mais que le Conſul avoit été vaincu par le Roi des* Epirotes.

Dans la premiere de *Carthage*, *Régulus* défit en *Afrique* les *Carthaginois* en tant de Combats, qu'on les regardoit déja comme Tributaires des *Romains*. On n'en étoit plus que ſur les conditions qu'on leur rendoit inſupportables, lorſqu'un *Lacédémonien* nommé *Xantipe* arriva dans un Corps d'Auxiliaires. Ce *Grec* homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'Ordre qu'avoient tenu les *Carthaginois*, & de la Conduite des *Romains*; s'en étant inſtruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la Guerre; & à force d'en diſcourir parmi les Soldats, le bruit vint juſqu'au Sénat de *Carthage* du peu de cas que ce *Lacédémonien* faiſoit de leurs Ennemis. Les Magiſtrats eurent enfin la curioſité de l'entendre; & *Xantipe* après leur avoit fait voir les fautes paſſées, leur promit le gain du Combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs Troupes. Dans

Dans un misérable état où l'on desespere de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même; ainsi les Jalousies, fatales au mérite des Etrangers, vinrent à céder à la nécessité; & les plus Puissans pressés de l'appréhension de leur ruïne, s'abandonnerent à la capacité de *Xantipe* sans envie. Je ferois une Histoire au lieu d'alleguer un Exemple, si je m'étendois davantage: il suffit de dire que *Xantipe* s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'Armée des *Carthaginois*, & sût si bien se prévaloir de l'ignorance des *Romains*, qu'il remporta sur eux une des plus entieres Victoires qui se soit jamais gagnée. Les *Carthaginois* hors de péril furent honteux de devoir leur salut à un Etranger, & revenant à la perfidie de leur Naturel, ils crûrent pouvoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des *Romains*. On ne sait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échaper *; mais il est certain que

* Appien *dit au I. Livre des Guerres des* Romains *que les* Carthaginois *renvoyerent* Xantipe *dans une de leurs Galeres avec de beaux Présens, mais qu'ils donnerent ordre au Capitaine de la Galere de le faire jetter dans la Mer à une certaine distance de* Carthage.

que n'étant plus à la tête de leurs Troupes, les *Romains* reprirent aiſément la ſupériorité qu'ils avoient euë.

Si l'on veut aller juſqu'à la ſeconde Guerre Punique, on trouvera que les grands Avantages qu'eut *Annibal* ſur les *Romains*, venoient de la capacité de l'un, & du peu de ſuffiſance des autres : & en effet lors qu'il vouloit donner de la confiance à ſes Soldats, il ne leur diſoit jamais que les Ennemis manquoient de courage ou de fermeté, car ils éprouvoient le contraire aſſez ſouvent; mais il les aſſûroit qu'ils avoient à faire à des gens peu entendus dans la Guerre.

Il eſt de cette Science comme des Arts & de la Politeſſe; elle paſſe d'une Nation à une autre, & regne en divers tems en differens lieux. Chacun ſait qu'elle a été chez les *Grecs* à un haut point; *Philippe* l'emporta ſur eux; & toutes choſes arriverent à leur perfection ſous *Alexandre*, lors qu'*Alexandre* ſeul ſe corrompit. Elle demeura encore chez ſes Succeſſeurs: *Annibal* la porta chez les *Carthaginois*, & quelque vanité qu'ayent eu les *Romains*, ils l'ont appriſe de lui par l'expérience de leurs Défaites, par des réflexions ſur leurs Fautes, & par l'obſervation de la Conduite de leur Ennemi. On

On en demeurera d'accord aiſément, ſi on conſidère que les *Romains* n'ont pas commencé de réſiſter à *Annibal*, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les Batailles. On avoit armé les Eſclaves; on avoit compoſé des Armées de nouveaux Soldats. La verité eſt, qu'on lui a fait de la peine ſeulement, quand les Conſuls ſont devenus plus habiles, & que les *Romains* en général ont mieux ſû faire la Guerre.

CHAPITRE V.

Le Génie des Romains *dans le tems que* Pyrrhus *leur fit la Guerre.*

MON deſſein n'eſt pas de m'étendre ſur les Guerres des *Romains*, je m'éloignerois du ſujet que je me ſuis propoſé: mais il me ſemble, que pour connoître le Génie des Tems, il faut conſiderer les Peuples dans les diverſes affaires qu'ils ont euës; & comme celles de la Guerre ſont ſans doute les plus rémarquables, c'eſt là que les Hommes doivent être particuliérement obſervés, puiſque

que la disposition des Esprits, & que les bonnes & les mauvaises Qualités y paroissent davantage.

Dans les Commencemens de la République, le Peuple *Romain*, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque chose de farouche; cette Humeur farouche se tourna depuis en Austérité: il se fit ensuite une Vertu sévére éloignée de la Politesse & de l'Agrément, mais opposée à la moindre apparence de Corruption. C'étoient là les Mœurs des *Romains*, quand *Pyrrhus* passa en *Italie* au secours des *Tarentins*. La Science de la Guerre étoit alors médiocre; celle des autres choses inconnuë. Pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort grossiers: on manquoit d'invention, & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie; mais il y avoit un bon Ordre & une Discipline exactement observée; une grandeur de Courage admirable, plus de probité avec les Ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les Citoyens. La Justice, l'Intégrité, l'Innocence étoient des vertus communes; on connoissoit déja les Richesses, & on en punissoit l'usage chez les Particuliers. Le Desintéressement alloit quasi à l'excès; chacun se faisant un devoir de négli-

gliger ſes affaires pour prendre ſoin du Public, dont le zele alors tenoit lieu de toutes choſes.

Après avoir parlé de ces Vertus, il faut venir aux Actions qui les font connoître. Un Prince eſt eſtimé Homme-de-bien, qui oppoſant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis pour ſe défaire d'un Ennemi redoutable. Mais, comme ſi nous étions obligés à la conſervation de ceux qui nous veulent perdre, de les garantir des embûches qui leur ſont dreſſées par d'autres, & de les ſauver d'une trahiſon domeſtique, c'eſt l'effet d'une généroſité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du tems dont j'ai à parler. Les *Romains* défaits par *Pyrrhus*, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils ſeroient contraints de ſuccomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en uſerent comme je vais dire.

Un Médecin en qui *Pyrrhus* avoit confiance, vint offrir à *Fabricius* de l'empoiſonner, pourvû qu'on lui donnât une recompenſe proportionnée à un ſervice ſi important. *Fabricius* effrayé de l'horreur du Crime en informe incontinent le Sé-

Sénat, qui déteſtant une Action ſi noire, auſſi bien que le Conſul, fit donner avis à *Pyrrhus* de prendre garde ſoigneuſement à ſa perſonne ; ajoûtant que le Peuple *Romain* vouloit vaincre par ſes propres Armes, & non pas ſe défaire d'un Ennemi par la trahiſon des ſiens.

Pyrrhus, ou ſenſible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la Paix ; & pour y porter les *Romains* plus aiſément, il leur renvoya deux cens Priſonniers ſans rançon. Il fit offrir des Préſens aux Hommes conſiderables ; il en fit offrir aux Dames, & n'oublia rien ſous prétexte de gratitude, pour faire gliſſer parmi eux la Corruption. Les *Romains*, qui n'avoient ſauvé *Pyrrhus* que par un ſentiment de Vertu, ne voulurent recevoir aucune choſe qui eût le moindre air de Reconnoiſſance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de Priſonniers, les Préſens furent refuſés de l'un & de l'autre Sexe ; & on lui fit dire pour toute réponſe, qu'on n'entendroit jamais à la Paix, qu'il ne fût ſorti d'*Italie*.

Parmi une infinité de choſes vertueuſes qui ſe pratiquerent alors, on admire entre autres le grand desintereſſement de

Fa-

Fabricius & de *Curius*, qui alloit à une Pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injuſtice à leur refuſer une grande approbation : il faut conſiderer pourtant que c'étoit une Qualité générale de ce tems-là, plûtôt qu'une Vertu ſinguliere de ces deux Hommes. Et en effet, puiſqu'on puniſſoit les Richeſſes avec infamie, & que la Pauvreté étoit récompenſée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à ſavoir bien être pauvre. Par là on s'élevoit aux premieres Charges de la République, où exerçant une grande autorité, on avoit plus beſoin de moderation que de patience. Je ne ſaurois plaindre une Pauvreté honorée de tout le monde, elle ne manque jamais que des choſes dont nôtre interêt ou nôtre plaiſir eſt de manquer. A dire vrai, ces ſortes de privations ſont délicieuſes; c'eſt donner une jouïſſance exquiſe à ſon Eſprit de ce que l'on dérobe à ſes Sens.

Mais que ſait-on ſi *Fabricius* ne ſuivoit pas ſon humeur? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diverſité des choſes ſuperfluës, qui goûteroient en repos avec douceur les commodes, & même les néceſſaires. Cependant les faux Connoiſſeurs admirent

rent une apparence de Modération, quand la juſteſſe du diſcernement feroit voir le peu d'étenduë d'un Eſprit borné, ou le peu d'action de quelque Ame pareſſeuſe. A ces gens-là, ſe paſſer de peu, c'eſt ſe retrancher moins de plaiſirs que de peines. Je dirai plus; quand il n'eſt pas honteux d'être Pauvre, il nous manque moins de choſes pour vivre doucement dans la Pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les Richeſſes. Penſez-vous que la condition d'un Religieux ſoit malheureuſe, lorſqu'il eſt conſideré dans ſon Ordre, & qu'il a de la Réputation dans le Monde? Il fait vœu d'une Pauvreté qui le délivre de mille ſoins, & ne lui laiſſe rien à deſirer qui convienne à ſa profeſſion & à ſa vie. Les gens magnifiques pour la plûpart ſont les veritables Pauvres; ils cherchent de l'Argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les Plaiſirs des autres; & tandis qu'ils expoſent leur abondance, dont les Etrangers jouïſſent plus qu'eux, ils ſentent en ſecret leur néceſſité avec leurs Femmes & leurs Enfans, & par l'importunité des Créanciers qui les tyranniſent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruïnées.

Re-

Revenons à nos *Romains*, dont nous nous ſommes inſenſiblement éloignés. Admire qui voudra la Pauvreté de *Fabricius*; je louë ſa prudence; & le trouve fort aviſé de n'avoir eu qu'une Saliere d'argent, pour ſe donner le crédit de chaſſer du Sénat un Homme * qui avoit été deux fois Conſul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques Marcs davantage †: Outre que c'étoient les Mœurs de ce tems-là, le vrai Interêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les Hommes ont établi la Societé par un Eſprit d'interêt particulier, cherchant à ſe faire une vie plus douce & plus ſûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les Solitudes. Tant qu'ils y trouvent non ſeulement la commodité, mais la gloire & la puiſſance, ſauroient-ils mieux faire que de ſe donner tout-à-fait au Public, dont ils tirent tant d'avantages?

Les *Décies* qui ſe devoûerent pour le Bien d'une Societé dont ils alloient n'être

* P. Cornelius Rufinus.
† *Quinze Marcs d'Argent.*

tre plus, me ſemblent de vrais Fanatiques; mais ces gens-ci me paroiſſent fort ſenſés dans la paſſion qu'ils ont euë pour une République reconnoiſſante, qui avoit autant de ſoin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me repréſente *Rome* en ce tems-là comme une vraye Communauté, où chacun ſe deſaproprie pour trouver un autre Bien dans celui de l'Ordre. Mais cet Eſprit-là ne ſubſiſte guere que dans les petits Etats. On mépriſe dans les grands toute apparence de pauvreté; & c'eſt beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais uſage des Richeſſes. Si *Fabricius* avoit vécu dans la Grandeur de la République, ou il auroit changé de Mœurs, ou il auroit été inutile à ſa Patrie: & ſi les Gens-de-bien des derniers tems avoient été de celui de *Fabricius*, ou ils euſſent rendu leur Probité plus rigide, ou ils auroient été chaſſés du Sénat comme des Citoyens corrompus.

Après avoir parlé des *Romains*, il eſt raiſonnable de parler un peu de *Pyrrhus*, qui entre ici naturellement en tant de choſes. C'a été le plus grand Capitaine de ſon tems, au jugement même d'*Annibal*, qui le mettoit immédiatement après *Alexandre*

dre & devant lui, comme il me paroît, par modeſtie. Il avoit joint la délicateſſe des Négociations à la Science de la Guerre : mais avec cela, il ne pût jamais ſe faire un établiſſement ſolide. S'il ſavoit gagner des Combats, il perdoit le fruit de la Guerre ; s'il attiroit des Peuples à ſon Alliance, il ne ſavoit pas les y maintenir : ſes deux beaux talens employés hors de ſaiſon, ruïnoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ſes forces heureuſement, il ſongeoit auſſi-tôt à négocier ; & comme s'il eût été d'intelligence avec les Ennemis, il arrêtoit ſes progrès lui-même. Avoit-il ſû gagner l'affection d'un Peuple ? ſa premiere penſée étoit de l'aſſujettir. Il arrivoit de là qu'il perdoit ſes Amis, ſans gagner ſes Ennemis : car les Vaincus prenoient l'Eſprit de Vainqueurs, & refuſoient la Paix qu'on leur offroit ; & ceux-là retiroient non ſeulement leur aſſiſtance, mais cherchoient à ſe défaire d'un Allié qui ſe faiſoit ſentir un vrai Maître.

Un procedé ſi extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de *Pyrrhus*, en partie aux differens interêts de ſes Miniſtres. Il y avoit auprès de lui deux

perſonnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, *Cinéas* & *Milon*. *Cinéas* éloquent, ſpirituel, habile, délicat dans les Négociations, inſinuoit les penſées du Repos toutes les fois qu'il s'agiſſoit de la Guerre; & quand l'humeur ambitieuſe de *Pyrrhus* l'avoit emporté ſur ſes raiſons, il attendoit patiemment les difficultés: où ménageant les premiers dégoûts de ſon Maître, il lui tournoit bien-tôt l'Eſprit à la Paix, afin de rentrer dans ſon talent, & de ſe remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'experience dans la Guerre, qui ramenoit tout à la force; il n'oublioit rien pour empêcher les Traités, ou pour les rompre; conſeilloit de vaincre les difficultés, & ſi on ne pouvoit conquerir des Nations ennemies, d'aſſujettir en tout cas les alliées.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont ſe gouvernoit *Pyrrhus*, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en ſa faveur, qu'il a eu à faire à des Nations puiſſantes, qui ſe trouvoient plus de reſſource que lui; on pourroit dire qu'il gagnoit les Combats par ſa Vertu, mais qu'un foible & petit Etat com-

comme le ſien, ne lui donnoit pas les moyens de pouſſer à bout une longue Guerre. Quoiqu'il en ſoit, à le regarder par les qualités de ſa Perſonne, & par ſes Actions, ç'a été un Prince admirable qui ne cede à pas un de l'Antiquité. A conſiderer en gros le ſuccès des Deſſeins, & la fin des Affaires, il paroîtra ſouvent mal-habile, & perdra beaucoup de ſa Réputation. En effet, il occupa la *Macedoine*, & en fut chaſſé; il eut d'heureux commencemens en *Italie*, d'où il lui fallut ſortir; il ſe vit Maître de la *Sicile*, où il ne pût demeurer.

CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA Guerre de *Pyrrhus* ouvrit l'Eſprit aux *Romains*, & leur inſpira des ſentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la verité, ils y entrerent groſſiers & préſomptueux, avec beaucoup de témérité & d'ignorance; mais ils eurent une grande Vertu à la ſoûtenir: & comme ils virent toutes choſes nouvelles avec un Ennemi qui avoit tant d'expérience,

ils devinrent ſans doute plus induſtrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de ſe garantir des Elephans, qui avoient mis le deſordre dans les Légions au premier Combat ; ils apprirent à éviter les Plaines, & chercherent des lieux avantageux contre une Cavalerie qu'ils avoient mépriſée mal-à-propos. Ils apprirent enſuite à former leur Camp ſur celui de *Pyrrhus*, après avoir admiré l'ordre & la diſtinction des Troupes, qui campoient chez eux en confuſion. Pour les choſes qui ſont purement de l'Eſprit, quoique la Harangue du vieil *Appius* eût fait chaſſer de *Rome Cinéas*, l'éloquence de *Cinéas* n'avoit pas laiſſé de plaire, & ſa dextérité avoit été agréable.

Les Préſens offerts, bien que refuſés, donnerent cependant une ſecrette Vénération pour ceux qui les pouvoient faire ; & *Curius* ſi fort honoré pour ſa Vertu déſintereſſée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans ſon Triomphe, de l'Or, de l'Argent, des Tableaux & des Statuës. On connut alors qu'il y avoit des choſes plus excellentes ailleurs qu'en *Italie*.

Ainſi des idées nouvelles firent, pour ainſi

ainſi parler, de nouveaux Eſprits : & le Peuple *Romain* touché d'une Magnificence inconnuë, perdit ces vieux ſentimens, où l'habitude de la Pauvreté n'avoit pas moins de part que la Vertu.

La curioſité éveilla donc les Citoyens; les Cœurs même commencerent à ſentir avec émotion, ce que les Yeux avoient commencé de voir avec plaiſir; & quand ces mouvemens ſe furent mieux expliqués, on fit paroître de veritables deſirs pour les choſes étrangeres. Quelques Particuliers conſerverent encore l'ancienne Continence, comme il eſt arrivé depuis, & dans le tems de la République la plus corrompuë; mais enfin il ſe forma une envie générale de paſſer la Mer pour s'établir en des lieux où *Pyrrhus* avoit ſû trouver tant de Richeſſes. Voilà proprement d'où eſt venuë la premiere Guerre de *Carthage*; le ſecours donné aux *Tarentins* en fut le prétexte, la conquête de la *Sicile* le veritable ſujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les *Romains* ſe porterent à cette Guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur Génie. Leurs Qualités principales furent, à mon avis, le Courage & la Fermeté.

Entreprendre les choſes les plus difficiles; ne s'étonner d'aucun péril; ne ſe rebuter d'aucune perte. En tout le reſte, les *Carthaginois* avoient ſur eux une ſupériorité extraordinaire, ſoit pour l'induſtrie, ſoit pour l'expérience de la Mer, ſoit pour les Richeſſes que leur donnoit le trafic de tout le Monde, quand les *Romains* naturellement aſſez pauvres, venoient de s'épuiſer dans la Guerre de *Pyrrhus*.

A dire vrai, la Vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choſes. Un bon ſuccès les animoit à la pourſuite d'un plus grand, & un évenement fâcheux ne faiſoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des *Carthaginois*, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aiſément dans la mauvaiſe. Outre le different naturel de ces deux Peuples, la diverſe conſtitution des Républiques y contribuoit beaucoup. *Carthage* étant établie ſur le Commerce, & *Rome* fondée ſur les Armes; la premiere employoit des Etrangers pour ſes Guerres, & les Citoyens pour ſon Trafic; l'autre ſe faiſoit des Citoyens de tout le monde, & de ſes Citoyens des Soldats. Les *Romains* ne reſpi-

piroient que la Guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A *Carthage* on demandoit toûjours la Paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour ſe défaire des Etrangers, que pour retourner au Commerce. On y peut ajoûter encore cette difference, que les *Carthaginois* n'ont rien fait de grand, que par la vertu des Particuliers, au lieu que le Peuple *Romain* a ſouvent rétabli par ſa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence, ou la lâcheté de ſes Généraux. Toutes ces choſes conſidérées, il ne faut pas s'étonner que les *Romains* ſoient demeurés victorieux; car ils avoient les Qualités principales qui rendent un Peuple Maître de l'autre.

Comme l'idée des Richeſſes avoit donné aux *Romains* l'envie de conquerir la *Sicile*; la conquête de la *Sicile* leur donna envie de joüir des Richeſſes qu'ils s'étoient données. La Paix avec les *Carthaginois* après une ſi rude Guerre, inſpira l'eſprit du repos, & le repos fit naître le goût des Voluptés. Ce fut là que les *Romains* introduiſirent les premieres Pieces de Théatre, & là qu'on vit chez eux

les premieres Magnificences. On commença d'avoir de la curioſité pour les Spectacles, & du ſoin pour les Plaiſirs.

Les Procès, quoi qu'ennemis de la joye, ne laiſſerent pas de s'augmenter; chacun ayant recours à la Juſtice publique, à meſure que celle des Particuliers ſe corrompoit.

L'Intemperance amena de nouvelles Maladies; & les Médecins furent établis pour guerir des maux dont la Continence avoit garanti les *Romains* auparavant.

L'Avarice fit faire de petites Guerres; la foibleſſe fit appréhender les grandes. Que ſi la néceſſité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joye.

On demandoit aux *Carthaginois* de l'Argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs Rebelles; & on eut toutes les précautions du monde, pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainſi c'étoit tantôt des Injures, tantôt des conſiderations, toûjours de la mauvaiſe volonté ou de la crainte; & certes on peut dire que les *Romains* ne ſûrent

vivre

vivre ni en Amis, ni en Ennemis : car ils offenſoient les *Carthaginois*, & les laiſſoient rétablir, donnant aſſez de ſujet pour une nouvelle Guerre, où ils appréhendoient de tomber ſur toutes choſes.

Une Conduite ſi incertaine, ſe changea en une vraye Nonchalance ; & ils laiſſerent périr les *Sagontins* avec tant de honte, que leurs Ambaſſadeurs en furent indignement traités chez les *Eſpagnols* & chez les *Gaulois*, après la ruïne de ce miſerable Peuple. Le mépris des Nations, dont ils furent piqués, les tira de cet aſſoupiſſement ; & la deſcente d'*Annibal* en *Italie* réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la Guerre quelque tems avec beaucoup d'incapacité & un grand courage ; quelque tems avec plus de ſuffiſance & moins de réſolution. Enfin, la Bataille de *Cannes* perduë leur fit retrouver leur Vertu, & en excita, pour mieux dire, une nouvelle qui les éleva encore au deſſus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la ſeconde Guerre Punique.

POUR voir la République dans toute l'étenduë de ſa Vertu, il faut la conſiderer dans la ſeconde Guerre de *Carthage*. Elle a eu auparavant plus d'auſtérité; elle a eu depuis plus de grandeur; jamais un Mérite ſi veritable. Aux autres extrémités où elle s'eſt trouvée, elle a dû ſon ſalut à la hardieſſe, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que ſans *Brutus*, il n'y auroit pas eu même de République. Si *Manlius* n'eût défendu le Capitole; ſi *Camille* ne fût venu le ſecourir, les *Romains* à peine libres, tomboient ſous la ſervitude des *Gaulois*.

Mais ici le Peuple *Romain* a ſoûtenu le Peuple *Romain*; ici le Génie univerſel de la Nation a conſervé la Nation; ici le bon Ordre, la Fermeté, la Conſpiration générale au Bien public, ont ſauvé *Rome*, quand elle ſe perdoit par les fautes & les imprudences de ſes Généraux.

Après la Bataille de *Cannes*, où tout autre Etat eût ſuccombé à ſa mauvaiſe For-

Fortune, il n'y eut pas un mouvement de foibleſſe parmi le Peuple, pas une penſée qui n'allât au Bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuiſerent volontairement; les *Romains* apportoient avec plaiſir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de ſe laiſſer pour le ſimple uſage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs Maiſons. Lorſqu'il s'agiſſoit de créer les Magiſtrats, la Jeuneſſe, ordinairement prévenuë d'elle-même, conſultoit avec docilité la Sageſſe des plus Vieux, pour donner ſes ſuffrages plus ſainement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la Liberté aux Eſclaves pour en faire de nouveaux; & ces Eſclaves devenus *Romains*, s'animoient du même Eſprit de leurs Maîtres, pour défendre une même Liberté. Mais voici une grandeur de Courage qui paſſe toutes les autres Qualités, quelque belles qu'elles puiſſent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes Réſolutions aux moins Sages; il arrive que les plus intereſſés contribuent largement pour le Bien public, quand

par un autre interêt, ils craignent de ſe perdre avec le Public eux-mêmes. Il n'eſt peut-être jamais arrivé qu'on ait ſongé au dehors comme au dedans, en des extrémités ſi preſſantes; & je ne trouve rien de ſi admirable dans les *Romains*, que de leur voir envoyer des troupes en *Sicile* & en *Eſpagne*, avec le même ſoin qu'ils en envoyoient contre *Annibal*.

Accablés de tant de pertes, épuiſés d'Hommes & d'Argent, ils partagerent leurs dernieres Reſſources entre la défenſe de *Rome*, & le maintien de leurs Conquêtes. Un Peuple ſi magnanime aimoit autant périr que déchoir, & tenoit pour une choſe indifferente de n'être plus, quand il ne ſeroit pas le Maître des autres.

Quoi qu'il ſoit toûjours avantageux de ſe conſerver, je compte néanmoins entre les principaux avantages des *Romains*, d'avoir dû leur Salut à leur Fermeté & à la grandeur de leur Courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de Génie depuis la Guerre de *Pyrrhus*; d'avoir quitté ce Desintereſſement ſi extraordinaire, & cette Pauvreté ambitieuſe dont j'ai parlé; autrement on n'eût pas trouvé dans *Rome* les moyens de la ſoûtenir.

Il

Il falloit que les Citoyens euſſent du Bien comme du zele pour aider la République. Si elle n'avoit pû ſecourir ſes Alliés, elle en eût été abandonnée. Le Diſcours du Conſul qui penſoit donner de la compaſſion aux Députés de *Capouë*, n'excita que leur infidelité. Le Sénat beaucoup plus ſage, prit une conduite toute differente, il envoya des Hommes & des Vivres aux Alliés, qui en eurent beſoin; & de tout le ſecours que vinrent offrir ceux de *Naples*, on n'accepta que des Bleds pour de l'Argent.

Mais avec tant de Fermeté & de Bon-ſens, il n'y avoit plus de République *Romaine*, ſi *Carthage* eût fait pour la ruïner la moindre des choſes que fit *Rome* pour ſon Salut. Tandis qu'on remercioit un Conſul qui avoit fuï *, de n'avoir pas deſeſperé de la République, on accuſoit à *Carthage* *Annibal* victorieux. *Hannon* ne lui pouvoit pardonner les Avantages d'une Guerre qu'il avoit déconſeillée : plus jaloux de l'honneur de ſes Sentimens, que du Bien de l'Etat; plus ennemi du Géneral

* Terentius Varro, *qui donna la Bataille de* Cannes *malgré ſon Collegue* L. Æmil. Paulus, *& la perdit.*

des *Carthaginois*, que des *Romains*, il n'oublioit rien pour empêcher les Succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruïner ceux qu'on avoit eus. On eût pris *Hannon* pour un Allié du Peuple *Romain*, qui regardoit *Annibal* comme l'Ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des Hommes & de l'Argent pour le maintien de l'Armée, *Que demanderoit-il*, disoit Hannon, *s'il avoit perdu la Bataille? Non non, Meſſieurs, ou c'eſt un Impoſteur qui nous amuſe par de fauſſes Nouvelles, ou un Voleur public qui s'approprie les Dépouilles des* Romains *& les Avantages de la Guerre.* Ces oppoſitions troubloient du moins les Secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la réſolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été réſolu avec peine. Le Secours enfin préparé demeuroit longtems à partir; s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en *Eſpagne*, au lieu de le faire paſſer en *Italie*. Il n'arrivoit donc quaſi jamais; & lors qu'il venoit joindre *Annibal*, ce qui étoit un miracle, *Annibal* ne le recevoit que foible, ruïné & hors de ſaiſon.

Ce Général étoit preſque toûjours ſans Vivres & ſans Argent, réduit à la néceſſi-

ceſſité d'être éternellement heureux dans la Guerre ; nulle reſſource au premier mauvais ſuccès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas dequoi entretenir diverſes Nations qui ſuivoient plûtôt ſa Perſonne, qu'elles ne dépendoient de ſa République.

Pour contenir tant de Peuples differens, il ajoûtoit à ſa naturelle Sévérité une Cruauté concertée, qui le faiſoit redouter des uns, tandis que ſa Vertu le faiſoit révérer des autres. A la verité, il ne ſe faiſoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il ſe trouvoit dans une condition où il lui étoit néceſſaire de l'être. Cependant ſes interêts régloient quelquefois ſa cruauté, & lui donnoient même de la Clémence ; car il ſavoit être doux & clément pour le bien de ſes affaires, & le Deſſein l'emportoit toûjours ſur le Naturel.

Il faiſoit la guerre aux *Romains* avec toute ſorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoiſie ; cherchant à ruïner ceux là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur Alliance. Procedé bien different de celui de *Pyrrhus*, qui gardoit toutes ſes civilités pour les *Romains*, & les mauvais traitemens pour ſes Alliés. Quand

Quand je ſonge qu'*Annibal* eſt parti d'*Eſpagne*, où il n'avoit rien de fort aſſuré; qu'il a traverſé les *Gaules*, qu'on devoit compter pour ennemies; qu'il a paſſé les *Alpes* pour faire la guerre aux *Romains*, qui venoient de chaſſer les *Carthaginois* de la *Sicile*. Quand je ſonge qu'il n'avoit en *Italie* ni Places, ni Magaſins, ni Secours aſſûré, ni la moindre eſperance de Retraite; je me trouve étonné de la hardieſſe de ſon Deſſein. Mais lors que je conſidere ſa Valeur & ſa Conduite, je n'admire plus qu'*Annibal*, & le tiens encore au deſſus de l'entrepriſe.

Les *François* admirent particuliérement la Guerre des *Gaules*, & par la réputation de *Céſar*, & parce que s'étant faite en leur Pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant à en juger ſainement, elle n'aproche en rien de ce qu'a fait *Annibal* en *Italie*. Si *Céſar* avoit trouvé parmi les *Gaulois* l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les *Romains*, il n'eût fait ſur eux que de médiocres Conquêtes, car il faut avoüer qu'*Annibal* rencontra d'étranges Difficultés, ſans compter celles qu'il portoit lui-même. Le ſeul avantage, ſur lequel il pouvoit raiſonnablement ſe fonder, étoit

la bonté de ſes Troupes, & ſa propre ſuffiſance.

Il eſt certain que les *Romains* avoient pris une grande ſupériorité ſur les *Carthaginois* dans la Guerre de *Sicile*: mais la Paix leur ayant fait licencier leur Armée, ils perdoient inſenſiblement leur vigueur, tandis que leurs Ennemis occupés en *Eſpagne* & en *Afrique*, mettoient en uſage leur valeur, & aqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'*Annibal* vint attaquer l'*Italie*, & avec une vieille Réputation, plus qu'avec de vieilles Troupes, que les *Romains* ſe virent obligés de la défendre. Pour les Généraux des *Romains*, c'étoient des hommes de grand Courage, qui euſſent crû faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la Bataille auſſi-tôt que les Ennemis ſe préſentoient.

Annibal ſe fit une étude particuliere d'en connoître le Génie, & n'obſervoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Conſul qui lui étoit oppoſé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuſe de *Sempronius*, qu'il ſût l'attirer au Combat, & gagner ſur lui la Bataille de *Trébie*. La dé-

défaite de *Traſiméne* eſt dûë à un artifice quaſi tout pareil.

Connoiſſant l'Eſprit ſuperbe de *Flaminius*, il brûloit à ſes yeux les Villages de ſes Alliés, & incitoit ſi à propos ſa Témérité naturelle, que le Conſul prit non ſeulement la réſolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits où il perdit malheureuſement ſon Armée avec la vie. Comme *Fabius* eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'*Annibal* fut auſſi toute différente.

Après la Journée de *Traſiméne*, le Peuple *Romain* créa un Dictateur & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit *Quintus Fabius* homme ſage, & un peu lent; qui mettoit la ſeule eſperance du ſalut dans les Précautions, d'où peut naître la ſûreté. En l'état où étoient les choſes, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un Combat; de ſorte qu'il ne ſongeoit qu'à raſſûrer l'Armée, & perdant l'eſperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir aſſez ſagement & aſſez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie; violent, précipité, vain en dif-

diſcours, auſſi audacieux par ſon ignorance que par ſon courage. Celui-ci mettoit l'interêt de l'Etat dans la Réputation des Affaires, & penſoit que la République ne pourroit ſubſiſter, ſi elle n'effaçoit la honte des Défaites paſſées par quelque choſe de glorieux. Il vouloit de la Hauteur où il falloit de la Sageſſe, de la Gloire où il étoit queſtion du Salut.

Annibal ne fut pas longtems ſans connoître ces differentes Humeurs par le rapport qu'on lui en fit, & par ſes propres obſervations ; car il préſenta la Bataille pluſieurs jours de ſuite à *Fabius*, qui bien loin de l'accepter, ne laiſſoit pas ſortir un ſeul homme de ſon Camp. *Minutius* au contraire prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuſes des Ennemis, & faiſoit paſſer le Dictateur pour un homme foible, ou inſenſible à la honte des *Romains*.

Annibal averti de ces Diſcours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foibleſſe qu'on attribuoit à *Fabius*. Il brûloit devant lui le plus beau Pays d'*Italie*, pour l'attirer au Combat, ce qu'il ne pût faire ; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réüſſir. Il fit ſoupçonner même qu'il y avoit de l'intel-

telligence entre eux, conſervant ſes Terres ſeules avec grand ſoin dans la deſolation générale de la Campagne.

Ce n'eſt encore qu'une partie de ſes Artifices. Tandis qu'il travailloit à ruïner la Réputation de *Fabius* qui lui faiſoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à *Minutius*, auquel il ſouhaitoit le Commandement, ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faiſoit ſemblant de l'appréhender, quand il témoignoit toute ſorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque leger Combat avec lui, il ſe retiroit le premier, & lui laiſſoit prendre une petite ſupériorité qui augmentoit ſon Crédit parmi les *Romains*, & le préparoit à ſe perdre par une téméraire confiance. Enfin il ſût employer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire eſtimer le Général de la Cavalerie, que le Commandement fut partagé, & les Troupes ſéparées; ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que *Rome* agiſſoit par l'Eſprit de ſon Ennemi; car dans la verité, ce Décret ſi extraordinaire étoit un pur effet de ſes machines & de ſes deſſeins.

Alors la vanité de *Minutius* n'eut plus de

de bornes ; il mépriſoit avec une égale imprudence *Fabius* & *Annibal*, ne parlant rien moins que de chaſſer lui ſeul tous les Etrangers d'*Italie*. Il voulut donc avoir ſon Camp ſéparé, dont *Annibal* ne ſe fut pas ſi-tôt apperçû, qu'il en approcha le ſien ; & ſans m'amuſer à décrire le détail de toutes les actions, *Minutius* ſe laiſſa engager dans un Combat où il fut défait.

C'eſt ainſi que ſe comportoit *Annibal* durant la Dictature de *Fabius*, & il ſe comporta quaſi de la même ſorte avec les Conſuls qui donnerent la Bataille de *Cannes*. Il eſt vrai qu'il n'eut pas beſoin d'une conduite ſi délicate. La Sageſſe de *Paulus* l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de *Fabius* ; & l'ignorance préſomptueuſe de *Térentius*, le précipitoit aſſez de lui-même à ſa ruïne.

On s'étonnera peut-être que je me ſois ſi fort étendu ſur une affaire qui aboutit à la ſimple Défaite de *Minutius*, & que je ne parle qu'en paſſant de cette grande & fameuſe Bataille de *Cannes* : mais je cherche moins à décrire les Combats qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaiſir à conſiderer *Céſar* dans la guerre de *Petréius* & d'*A-*

d'*Afranius*, que dans les plus éclatantes de ſes actions; j'ai crû qu'on devoit obſerver plus curieuſement *Annibal* dans une affaire toute de conduite. que dans ce grand & heureux ſuccès que l'imprudence de *Térentius* lui fit avoir ſans beaucoup de peine.

Il faut avoüer pourtant que jamais Bataille ne fut gagnée ſi pleinement; & ce jour-là, pour ainſi dire, étoit le dernier des *Romains*, ſi *Annibal* n'eût mieux aimé joüir des commodités de la Victoire, que d'en pourſuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres, ſe reſſent ici de la foibleſſe de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut réſiſter à la douceur de ſa bonne Fortune, & ſe laiſſe aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de ſe repoſer toute ſa vie.

Si vous en cherchez la raiſon, c'eſt que tout eſt fini dans les Hommes; la Patience, le Courage, la Fermeté s'épuiſent en nous.

Annibal ne peut plus ſouffrir, parce qu'il

qu'il a trop ſouffert ; & ſa Vertu conſumée ſe trouve ſans reſſource au milieu de la Victoire. Le ſouvenir des Difficultés paſſées, lui fait enviſager des Difficultés nouvelles ; ſon Eſprit qui devoit être plein de confiance, & quaſi de certitude, ſe tourne à la crainte de l'avenir : il conſidere quand il faut oſer ; il conſulte quand il faut agir ; il ſe dit des raiſons pour les *Romains*, quand il faut mettre en exécution les ſiennes.

Comme les Fautes des Grands-hommes ont toûjours des ſujets apparens, *Annibal* ne laiſſoit pas de ſe repréſenter des choſes fort ſpécieuſes. " Que ſon Ar-
„ mée invincible à la campagne, n'étoit
„ nullement propre pour les Sieges, a-
„ yant peu de bonne Infanterie, point
„ de Machines, point d'Argent, point
„ de Subſiſtance réglée ; Que par ces
„ mêmes défauts il avoit attaqué *Spolete*
„ inutilement après le ſuccès de *Traſimé-*
„ *ne*, tout victorieux qu'il étoit ; Qu'un
„ peu avant la Bataille de *Cannes*, il a-
„ voit été contraint de lever le Siége
„ d'une petite Ville ſans nom & ſans for-
„ ce ; Qu'aſſiéger *Rome* munie de toutes
„ choſes, c'étoit vouloir perdre la répu-

„ ta-

„ tation qu'on venoit d'aquerir, & faire
„ périr une Armée qui ſeule le faiſoit con-
„ ſiderer ; Qu'il falloit donc laiſſer les
„ *Romains* enfermés dans leurs Murailles,
„ tomber inſenſiblement d'eux-mêmes,
„ & cependant aller s'établir proche de
„ la Mer, où l'on recevroit les ſecours
„ de *Carthage* commodément ; & où il
„ ſeroit aiſé d'établir la plus conſiderable
„ Puiſſance de l'*Italie* " Voilà les raiſons qu'accommodoit *Annibal* à la diſpoſition où il ſe trouvoit, & qu'il n'eût pas goûtées dans ſes premieres ardeurs.

En vain *Maharbal* lui promettoit à ſouper dans le *Capitole* ; ſes Réflexions qui n'avoient que l'air de Sageſſe, & une fauſſe Raiſon, lui firent rejetter, comme téméraire, une confiance ſi bien fondée. Il avoit ſuivi les conſeils violens pour commencer la Guerre avec les *Romains*, & il eſt retenu par une fauſſe circonſpection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il eſt certain que les Eſprits trop fins comme étoit celui d'*Annibal*, ſe font des Difficultés dans les Entrepriſes ; & s'arrêtent eux-mêmes par des Obſtacles qui viennent plus de leur Imagination que de la choſe.

Il

Il y a un point dans la Décadence des Etats, où leur ruïne ſeroit inévitable, ſi on connoiſſoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûë aſſez nette, ou le Courage aſſez grand, on ſe contente du moins quand on peut le plus, tournant en Prudence, ou la petiteſſe de ſon Eſprit, ou le peu de grandeur de ſon Ame.

Dans ces Conjonctures on ne ſe ſauve point par ſoi-même; une vieille Réputation vous ſoûtient dans l'Imagination de vos Ennemis, quand les veritables Forces vous abandonnent. Ainſi *Annibal* ſe met devant les yeux une Puiſſance qui n'eſt plus. Il ſe fait un fantôme de Soldats morts & de Légions diſſipées; comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes la Confuſion n'eût pas été moindre à *Rome* après la Bataille de *Cannes*, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'*Allie* *. Mais au lieu d'ap-

* *Riviere à trois ou quatre lieuës de* Rome, *près de laquelle les* Romains *furent défaits par les* Gaulois. *Ceux-ci ſe rendirent maîtres de la Ville, mais ils ne pûrent pas prendre le* Capitole, *où une partie de la Jeuneſſe s'étoit retirée. Voyez* Tite Live, *au V. Livre de la* I. Décade.

procher d'une Ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la raſſûrer, & donner loiſir aux Magiſtrats de pourvoir tranquilement à toutes choſes. Il prit le parti d'attaquer des Alliés qui tomboient avec *Rome*, & qui ſe ſoûtinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne ſe fût ſoûtenuë.

C'eſt là la premiere & la grande Faute d'*Annibal*, qui fut auſſi la premiere reſſource des *Romains*. La conſternation paſſée, ceux-ci augmenterent de courage en diminuant de forces: & les *Carthaginois* diminuerent de vigueur en augmentant de puiſſance.

Que ſi l'on veut chercher les cauſes de tous leurs Malheurs, on en trouvera deux eſſentielles: la nonchalance de *Carthage* qui laiſſoit anéantir les bons ſuccès faute de ſecours; & l'envie précipitée qu'eut *Annibal* de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la Guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems ſans vouloir goûter les Délices; & il en fut charmé d'autant plus aiſément qu'elles lui avoient toûjours été inconnuës. Un homme qui ſait mêler les Plaiſirs, & les Affaires, n'en eſt jamais poſſedé; il les quitte, il les reprend quand bon

bon lui ſemble ; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plûtôt un délaſſement d'Eſprit, qu'un charme dangereux qui puiſſe corrompre. Il n'en eſt pas ainſi de ces gens auſtéres, qui par un changement d'Eſprit viennent à goûter les Voluptés. Ils ſont enchantés auſſi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'averſion pour l'auſtérité de leur vie paſſée. La Nature en eux laſſée d'incommoditès & de peines, s'abandonne aux premiers Plaiſirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux ſe préſente avec un air rude & difficile ; & l'Ame qui croit s'être détrompée d'une vieille Erreur, ſe complaît en elle-même de ſon nouveau Goût pour les choſes agréables.

C'eſt ce qui arriva proprement à *Annibal* & à ſon Armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puiſqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que Bains, que Feſtins, qu'Inclinations & Attachemens; il n'y eut plus de Diſcipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut ſe mettre en campagne, la Gloire & l'Interêt réveillerent *Annibal*, qui

reprit ſa premiere vigueur, & ſe retrouva lui-même; mais il ne retrouva plus la même Armée : il n'y avoit que de la molleſſe & de la nonchalance; s'il falloit ſouffrir la moindre néceſſité, on regrettoit l'abondance de *Capouë*. On ſongeoit aux Maîtreſſes lors qu'il falloit aller aux Ennemis; on languiſſoit des tendreſſes de l'Amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les Combats. *Annibal* n'oublioit rien qui pût exciter les Courages; tantôt par le ſouvenir d'une Valeur qu'on avoit perduë, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit inſenſible.

Cependant, les Généraux des *Romains* devenoient plus habiles tous les jours: les Légions prenoient l'aſcendant ſur des Troupes corrompuës; & il ne venoit de *Carthage* aucun ſecours qui pût r'animer une Armée ſi languiſſante. Mais plus *Annibal* trouvoit de vigueur parmi les Ennemis, moins il recevoit de ſervices des ſiens; plus il prenoit ſur lui-même. Et il n'eſt pas croyable avec quelle Vertu il ſe maintint en *Italie*, d'où les *Romains* ne l'ont fait ſortir, qu'en obligeant les *Carthaginois* à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chaſſés d'*Eſpagne*, battus & ruïnés en *Afrique*, eurent recours à leur *Annibal* pour

pour leur derniere reſſource. Il obéït aux ordres de ſon Pays avec la même ſoûmiſſion qu'auroit pû avoir le moindre Citoyen; & il n'y fut pas ſi-tôt arrivé, qu'il en trouva les Affaires deſeſperées.

Scipion qui avoit vû les Calamités de ſa République ſous des Chefs malheureux, en commandoit alors les Armées dans les proſperités qu'il avoit fait naître. Pour *Annibal*, il n'avoit que le ſouvenir de ſa bonne fortune, dont il avoit mal uſé; mais il ne manquoit en rien pour ſoûtenir la mauvaiſe. Le premier confiant de ſon naturel, & par le bonheur préſent de ſes Affaires, étoit à la tête d'une Armée qui ne doutoit pas de la Victoire: le ſecond augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit ſa Patrie, & par la mauvaiſe opinion qu'il avoit de ſes Soldats.

Ces différentes ſituations d'Eſprit, firent offrir la Paix & la rejetter; après quoi l'on ne ſongea plus qu'à la Bataille. Le Jour qu'elle fut donnée, *Annibal* ſe ſurpaſſa lui-même, ſoit à prendre ſes avantages, ſoit à diſpoſer ſon Armée, ſoit à donner les ordres dans le Combat: mais enfin le Génie de *Rome* l'emporta ſur celui de *Carthage*, & la défaite des

Carthaginois laiſſa pour jamais l'Empire aux *Romains*.

Quant au Général, il fut admiré de *Scipion*, qui au milieu de ſa Gloire ſembloit porter envie à la capacité du Vaincu ; & le Vaincu dont l'humeur étoit aſſez éloignée des vaines oſtentations, crût toûjours avoir quelque ſupériorité dans la Science de la Guerre : car diſcourant un jour des grands Capitaines avec *Scipion*, il mit *Alexandre* le premier, *Pyrrhus* le ſecond, & lui-même le troiſiéme, à quoi froidement *Scipion*, *ſi vous m'aviez vaincu*, dit-il, *en quel rang vous ſeriez-vous mis ? Le premier de tous*, reprit *Annibal*.

Il eſt certain qu'il avoit une merveilleuſe capacité dans la Guerre, & ces Conquerans illuſtres qui ont laiſſé un ſi grand Nom à la Poſtérité, n'aprochoient pas de ſon induſtrie, & pour aſſembler & pour maintenir des Armées.

Alexandre paſſa en *Aſie* avec des *Macédoniens* qui obéïſſoient à leur Roi ; s'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les Batailles qu'il gagnoit le mettoient dans l'abondance de toutes choſes : Une Ville priſe ou renduë lui livroit les Tréſors de *Darius*, qui devenoit néceſſiteux en ſon pro-

propre Pays, à meſure qu'*Alexandre* en poſſedoit les Richeſſes. *Scipion* dont je viens de parler, fit la guerre en *Eſpagne* & en *Afrique* avec des Légions que la République avoit levées, & qu'elle faiſoit ſubſiſter. *Céſar* eut les mêmes commodités pour la Conquête des *Gaules*, & il ſe ſervit des forces & de l'argent de la République même pour l'aſſujettir.

Pour nôtre *Annibal*, il avoit joint à un petit Corps de *Carthaginois* pluſieurs Nations qu'il ſût lier toutes par lui-même, & dont il pût ſe faire obéïr dans une éternelle Néceſſité. Ce qui eſt encore plus extraordinaire, les Combats ne le mettoient guere plus à ſon aiſe; il ſe trouvoit preſque auſſi embarraſſé après le gain d'une Bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, auſſi a-t-il fait une Faute où apparemment ils ne ſeroient pas tombés.

Alexandre étoit ſi éloigné de laiſſer les choſes imparfaites, qu'il alloit toûjours au delà, lors qu'elles étoient conſommées. Il ne ſe contenta pas d'aſſujettir ce grand Empire de *Darius* juſqu'à la moindre Province; ſon Ambition le porta aux *Indes*, quand il pouvoit accommo-

der la Gloire & le repos, ce qui eſt rare, & jouïr paiſiblement de ſes Conquêtes. *Scipion* ne ſongea pas à ſe repoſer qu'il n'eût réduit *Carthage*, & établi en *Afrique* les affaires des *Romains*. Et une des grandes loüanges qu'on donne à *Céſar*, c'eſt qu'il ne penſoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui reſtoit quelque choſe à faire :

Nil actum credens, dum quid ſupereſſet agendum *.

Quand je ſonge à la faute d'*Annibal*, il me vient auſſi-tôt dans l'Eſprit qu'on ne conſidere pas aſſez l'importance d'une bonne Réſolution dans les grandes choſes. Aller à *Rome* après la Bataille de *Cannes*, fait la deſtruction de cette Ville, & la grandeur de *Carthage*; n'y pas aller, produit avec le tems la ruïne des *Carthaginois*, & l'Empire des *Romains*.

J'ai vû prendre une Réſolution, qui cauſoit la perte d'un grand Etat, ſi elle eût été ſuivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut ſon Salut; mais elle

* Lucan. *Pharſal. Lib. II.*

le donna moins de réputation à l'Auteur d'un ſi bon conſeil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens Chevaux, ou la priſe d'une Ville peu importante *. Ces derniers Evenemens frapent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le Bonſens n'eſt admiré quaſi de perſonne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens ſavent faire. Revenons à nôtre *Annibal*.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il eſt, méritoit ſeul de la conſideration, je ne voi perſonne chez les Anciens qu'on pût raiſonnablement lui préferer; mais celui qui le ſait le mieux, n'eſt pas néceſſairement le plus Grand-homme. La Beauté de l'Eſprit, la Grandeur de l'Ame, la Magnanimité, le Desintereſſement, la Juſtice, une Capa-

* *La Cour étant à* Pontoiſe (*en* 1652.) *& le Cardinal* Mazarin *conſiderant que Mr. le Prince n'en étoit pas éloigné; que* Fuenſaldagne *s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le Duc de* Lorraine *avec douze mille; reſolut de faire retirer le Roi en* Bourgogne, *ne le croyant pas en ſureté à* Paris. *Mr. de* Turenne *ne ſe trouva pas alors au Conſeil; mais ayant appris cette Réſolution, il s'y rendit inteſſamment, & dit aux Miniſtres que ſi le Roi quittoit* Paris, *il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou perir. Cela obligea le Conſeil de changer d'avis.*

cité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces Grand-hommes.

Savoir ſimplement tuër des gens; être plus entendu que les autres à deſoler la Société, & à détruire la Nature; c'eſt exceller dans une Science bien funeſte. Il faut que l'application de cette Science ſoit juſte, ou du moins honnête; qu'elle ſe tourne au Bien même de ceux qu'elle aſſujettit, s'il eſt poſſible; toûjours à l'interêt de ſon Pays, ou à la néceſſité du ſien propre. Quand elle devient l'emploi du Caprice, qu'elle ſert au Déréglement & à la Fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde; alors il lui faut ôter cette Gloire qu'elle s'attribuë, & la rendre auſſi honteuſe qu'elle eſt injuſte. Or il eſt certain qu'*Annibal* avoit peu de Vertus, & beaucoup de Vices; l'Infidélité, l'Avarice, une Cruauté ſouvent néceſſaire, toûjours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le ſuccès, quoique diſent les plus ſages. Ayons toute la bonne Conduite qu'on peut avoir, ſi l'Evenement n'eſt pas heureux, la mauvaiſe fortune tient lieu de faute, & ne ſe juſtifie qu'auprès de fort peu

peu de gens. Ainſi, qu'*Annibal* ait mieux fait la guerre que les *Romains*; que ceux-ci ſoient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri par le mauvais Gouvernement de la ſienne; c'eſt la conſideration d'un petit nombre de perſonnes. Qu'il ait été défait par *Scipion*, & que la ruïne de *Carthage* ſoit arrivée enſuite de ſa Défaite, ç'a été une choſe pleinement connuë, d'où s'eſt formé le ſentiment univerſel de tous les Peuples.

CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains *vers la fin de la ſeconde Guerre de* Carthage.

SUR la fin d'une ſi grande & ſi longue Guerre; il ſe forma un certain Eſprit particulier inconnu juſqu'alors dans la République. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût eu ſouvent des Séditions; le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppreſſion du Peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat: mais on avoit agi dans ces occaſions par un ſentiment public; regardant

l'Autorité des uns comme une Tyrannie qui ruïnoit la Liberté, & la Liberté des autres comme un déréglement qui confondoit toutes choſes.

Ici les Hommes commencerent à ſe regarder moins en commun qu'en particulier; les Liens de la Société qu'on avoit trouvés ſi doux, ſemblerent alors des Chaînes fâcheuſes; & chacun dégoûté des Loix, voulut rentrer dans le premier droit de diſpoſer de ſoi-même, de ſe laiſſer aller à ſon choix, & de ſuivre dans ce choix par les lumieres de ſon propre Eſprit les mouvemens de ſa Volonté.

Comme le dégoût de la Sujettion avoit fait rejetter les Rois, & avoit porté les Peuples à l'établiſſement de la Liberté; le dégoût de cette même Liberté qu'on avoit trouvé fâcheuſe à ſoûtenir, diſpoſoit les Eſprits à des attachemens particuliers qu'on ſe voulut faire.

L'amour de la Patrie, le zele du Bien-public s'étoient épuiſés au fort de la Guerre contre *Annibal*, où l'affection & la vertu des Citoyens avoient été au delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné ſon Bien & ſon Sang pour le Public, qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur

ceur aux Particuliers, la durcté même du Sénat avoit augmenté celle des Loix en quelques occaſions ; & la rigueur qu'on avoit tenuë aux Priſonniers de la Bataille de *Cannes*, avoit touché tout le monde : mais on avoit ſouffert patiemment dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un interêt commun. Sitôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la néceſſité de ſouffrir étoit finie ; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ſes maux, on ſupportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer ſans beſoin par la ſeule volonté des Magiſtrats.

C'eſt ainſi que ſe formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les Hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagemens dans la Societé, & regardoient parmi eux à choiſir des Sujets qui méritaſſent leurs affections.

Dans cette diſpoſition des Eſprits, SCIPION ſe préſenta aux *Romains* avec toutes les Qualités qui peuvent aquerir l'Eſtime & la Faveur des Hommes. Il

étoît de grande naïſſance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent Naturel. Il avoit une grandeur de Courage admirable ; l'Humeur douce & bienfaiſante ; l'Eſprit vehement en public pour inſpirer ſa hardieſſe & ſa confiance, poli & agréable dans les Converſations particulieres, pour le plaiſir le plus délicat des amitiés ; l'Ame haute, mais reglée, plus ſenſible à la Gloire, qu'ambitieuſe du Pouvoir ; cherchant moins à ſe diſtinguer par la Conſideration de l'Autorité, ou par l'éclat de la Fortune, que par la difficulté des Entrepriſes & par le mérite des Actions. Ajoûtez à tant de choſes, que des Succès heureux répondoient toûjours à des Deſſeins élevés ; & pour ne laiſſer rién à deſirer, il avoit perſuadé les Peuples, qu'il n'entreprenoit rien ſans le conſeil, & n'agiſſoit jamais ſans l'aſſiſtance des Dieux.

Il n'eſt pas étrange qu'un Homme comme celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner, & ait détaché les Eſprits d'une République pour qui on avoit déja quelque

que dégoût. Ainſi les volontés d'une Perſonne ſi vertueuſe, furent préferées à des Loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à *Scipion*, il exerçoit toute ſorte d'humanité & de courtoiſie, & quittant l'ancienne ſévérité de la Diſcipline, il commandoit avec douceur à des Troupes qui obéïſſoient avec affection. Je ſai bien qu'on attribuë à ſa facilité quelques ſéditions qui arriverent dans ſon Camp : mais ſi je l'oſe dire, c'étoit un Malheur quaſi neceſſaire en ce tems-là. Ce fut un nouvel Eſprit dans la République qui fit préjudice au Gouvernement : ſans ce nouvel Eſprit néanmoins toute la République étoit perdue, & *Scipion* ſeul ſe trouvoit capable de l'inſpirer. Ce n'étoit pas aſſez de maintenir l'ordre parmi les Citoyens ſelon le génie de leurs Anciens Legiſlateurs ; il falloit celui d'un Heros avec des Vertus moins ſévéres pour animer contre *Annibal* des Soldats tous abbatus, & leur donner la Confiance de pouvoir vaincre. Les Affaires de *Rome* étoient tellement deſeſperées, qu'il falloit des Qualités heroïques

& l'opinion des choſes divines pour les ſauver. Il eſt ſûr que jamais Général des *Romains* n'avoit eû de ſi grandes Vertus, & n'avoit jamais ſi bien agi : jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la République n'avoit été ſi bien ſervie, mais par un autre Eſprit que celui de la République.

Fabius & *Caton* * s'apperçûrent de ce changement, & n'oublierent rien pour y apporter du remede. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs Paſſions ; & l'envie qu'ils portoient à ce Grand-homme, eut autant de part en leurs oppoſitions que la jalouſie de la Liberté.

Ce qui eſt extraordinaire, c'eſt que le Corrupteur demeuroit Homme-de-bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agiſſoit plus noblement que les perſonnes qui s'oppoſoient à la Corruption. En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes que celui de la ſervir avec les mêmes Qualités dont il eût pû la ruïner.

J'a-

* *Le Cenſeur.*

J'avoüe bien que dans les Maximes d'un Gouvernement ſi jaloux, on pouvoit prendre avec raiſon quelque allarme. Une Ame ſi élevée eſt crûë incapable de modération; un deſir de Gloire ſi paſſionnée ſe diſtingue mal-aiſément de l'Ambition qui fait aſpirer à la Puiſſance. Une confiance ſi peu commune n'eſt pas éloignée des entrepriſes extraordinaires. En un mot, les Vertus des Héros ſont ſuſpectes dans les Citoyens; j'oſe dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux, ſi utile aux Légiſlateurs pour la fondation des Etats, ſembloit d'une périlleuſe conſéquence dans un Particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ſes intentions; ce qui ſervit de prétexte à la malice de ces Envieux, comme de fondement à la précaution des perſonnes allarmées.

Voilà auſſi-tôt un Homme-de-bien ſuſpect, & peu après un Innocent accuſé. Il pouvoit répondre, il pouvoit ſe

juſtifier ; mais il y a une Innocence heroïque auſſi bien qu'une Valeur, ſi on peut parler de la ſorte : la ſienne négligea les formes où ſont aſſujettis les Innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ſes Accuſateurs, il fit rendre graces aux Dieux de ſes Victoires, quand on lui demandoit compte de ſes Actions. Tout le Peuple le ſuivit au *Capitole*, à la honte de ceux qui le pourſuivoient : Et pour mieux juſtifier la ſincérité de ſes intentions, & la netteté de ſa Vertu, il donna ſes reſſentimens au Public, aimant mieux vivre loin de *Rome* par l'ingratitude de quelques Citoyens, que de s'en rendre le Maître par l'injuſtice d'une Uſurpation. Tant de belles Qualités ont obligé *Tite Live* de faire ſon Héros de ce Grand-homme, & d'inſinuer délicatement la préference qu'il doit avoir ſur tous les *Romains*.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de Combats, & pris un plus grand nombre de Villes, ils n'ont pas défait *Annibal*, ni réduit *Carthage* : Sils ont ſû commander aux autres comme lui, ils n'ont pas ſû ſe commander à eux-mêmes, & ſe poſ-

poſſeder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laiſſe à diſputer s'il a été le plus grand; mais ſi j'oſe dire ce que *Tite Live* n'a fait qu'inſinuer; à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la Vertu des vieux *Romains*, mais cultivée & polie : il a eu la Science & la Capacité des derniers, ſans aucun mélange de Corruption.

Il faut avouër pourtant que ſes Actions ont été plus avantageuſes à la République que ſes Vertus. Le Peuple *Romain* les goûta trop; & ſe détacha par elles des obligations du devoir pour ſuivre les engagemens de la volonté.

L'Humanité de *Scipion* ne laiſſa pas de produire de méchans effets avec le tems. Elle apprit aux Généraux à vouloir ſe faire aimer : or comme les choſes dégénerent toûjours, un commandement agréable fut ſuivi d'une indigne complaiſance; & quand les Vertus manquoient, pour gagner l'eſtime & l'amitié, on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les ſuites fâcheuſes de

leur ſiécle ; & les ſentimens de *Scipion* furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour *Scipion*, il tourna au ſervice du Public toute cette conſideration qu'on avoit pour ſa Perſonne ; mais voulant adoucir l'auſtérité du devoir par le charme de la Gloire, il y fut peut-être un peu plus ſenſible qu'il ne devoit ; à *Rome* particuliérement, où les Citoyens avoient paru criminels, quand ils s'étoient attirés une eſtime trop favorable.

Ce nouveau Génie qui ſuccedoit au Bien public, anima les *Romains* aſſez longtems aux grandes choſes, & les Eſprits s'y portoient avec je ne ſai quoi de vif & d'induſtrieux, qu'ils n'avoient pas eu auparavant : car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour ſon ſalut ; mais l'Ambition & le deſir de la Gloire excitent beaucoup plus nôtre induſtrie, que cette premiere paſſion toûjours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuſe.

C'eſt à ce Génie qu'on a dû la défaite d'*Annibal*, & la ruïne de *Carthage* ; l'abaiſſement d'*Antiochus* ; la conquête ou l'aſſujettiſſement de tous les *Grecs* : d'où l'on

l'on peut dire avec raiſon qu'il fut avantageux à la République pour ſa Grandeur, mais préjudiciable pour ſa Liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette Eſtime, cette Inclination ſi noble pour les hommes de Vertu, ſembla ridicule à des gens qui ne voulurent conſiderer rien qu'eux-mêmes. L'Honneur commença de paſſer ponr une chimére, la Gloire pour une vanité toute pure; & chacun ſe rendit baſſement intereſſé, penſant devenir judicieuſement ſolide.

Or le Génie d'Interêt qui prit la place de celui de l'Honneur, agît diverſement chez les *Romains*, ſelon la diverſité des Eſprits. Ceux qui eurent quelque choſe de grand, voulurent aquerir du pouvoir: les Ames baſſes ſe contenterent d'amaſſer du Bien par toutes ſortes de voyes.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Corruption entiere, il y eut un paſſage de l'Honneur à l'Interêt, où l'un & l'autre ſubſiſterent dans la République, mais avec des égards differens. Il y avoit de l'Honnêteté en certaines choſes, & de l'Infamie en d'autres.

Les

Les Eſprits ſe corrompoient dans *Rome* aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'Intégrité devenoit plus rare tous les jours: on ne connoiſſoit preſque plus de Juſtice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtreſſe Paſſion, & les Perſonnes conſiderables mettoient leur induſtrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les Etrangers ; & les plus corrompus au dedans ſe montroient jaloux de la gloire du Nom *Romain* au dehors.

Rien n'étoit plus injuſte que les Jugemens des Sénateurs ; rien de ſi ſale que leur Avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec ſcrupule à la conſervation de la Dignité, & jamais on n'apporta plus de ſoin pour empêcher que la majeſté du Peuple *Romain* ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs ſi intéreſſé & ſi corrompu avec ſes Citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir *Scipion* où il s'agiſſoit des Ennemis. Dans le tems d'une grande corruption, il ne pût ſouffrir le Traité honteux de *Mancinus* avec les *Numantins* * ; & ce miſérable

* *Le Conſul* C. Hoſtilius Mancinus *après avoir été*

ble Conſul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute ſorte d'ignominie. *Graccus* qui avoit eu part à la Paix, étant Queſteur dans l'Armée de *Mancinus*, tâcha de la ſoûtenir inutilement; ſon crédit n'y ſervit de rien; ſon Eloquence y fut vainement employée.

Comme il eſt arrivé par *Graccus* une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la ſource de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne ſera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un Homme fort conſidérable par ſa Naiſſance, par les avantages du Corps, & par les qualités de l'Eſprit; d'un Génie oppoſé à celui du grand *Scipion*, dont *Cornelia* ſa Mere étoit ſortie; plus ambitieux du Pouvoir, qu'animé du deſir de la Gloire, ſi ce n'étoit de celle de l'Eloquence, néceſſaire à *Rome* pour ſe

défait pluſieurs fois par les Numantins, *ſe laiſſa renfermer dans ſon Camp avec une Armée de trente mille hommes, qu'il ne put ſauver qu'en faiſant un Traité avec les Ennemis, par lequel ſes Soldats furent obligés de ſe dépouiller de toutes leurs Armes. Le Sénat en fut ſi indigné qu'il renvoya* Mancinus *pieds & poings liés aux* Numantins, *pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos, mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez les Sommaires de* Florus *ſur* Tite Live, *Liv. LV.*

ſe donner du crédit. Il avoit l'Ame grande & haute; plus propre toutefois à embraſſer des choſes nouvelles, & à rappeller les vieilles, qu'à ſuivre ſolidement les établies. Son Intégrité ne pouvoit ſouffrir aucun interêt d'argent pour lui-même : il eſt vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres, ſans y mêler la conſideration de quelque Deſſein : avec cela l'amour du Bien lui étoit aſſez naturelle; la haine du Mal encore davantage. Il avoit de la compaſſion pour les opprimés; plus d'animoſité contre les oppreſſeurs : en ſorte que la Paſſion prévalant ſur la Vertu, il haïſſoit inſenſiblement les perſonnes plus que les crimes.

Pluſieurs grandes Qualités le faiſoient admirer chez les *Romains* : il n'en avoit pas une dans la juſteſſe où elle devoit être. Ses Engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit penſé : ſa Fermeté ſe tournoit en quelque choſe d'opiniâtre; & des Vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les Factions.

Je ne voi ni délicateſſe ni modération dans les jugemens qu'on en a laiſſés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait paſſer pour un furieux; les parti-

tiſans du Peuple pour un veritable protecteur de la Liberté. Il me paroît qu'il alloit au Bien, & qu'il haïſſoit naturellement toute ſorte d'Injuſtice; mais l'oppoſition mettoit en déſordre ſes bons mouvemens. Une affaire conteſtée l'aigriſſant contre ceux qui lui réſiſtoient, il pourſuivoit par un Eſprit de Faction, ce qu'il avoit commencé par un ſentiment de Vertu. Voilà, ce me ſemble, quel étoit le Génie de *Graccus*, qui ſût émouvoir le Peuple contre le Senat. Il faut voir en quelle diſpoſition étoit le Peuple.

Après avoir rendu de grands ſervices à l'Etat, le Peuple ſe trouvoit expoſé à l'oppreſſion des riches, & particulierement à celle des Sénateurs; qui par autorité ou par d'autres méchantes voyes, tiroient la Commune de ſes petites Poſſeſſions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les Eſprits de la Multitude; mais ſans avoir encore de méchantes intentions, elle ſouffroit avec douleur la Tyrannie; & plus miſérable que tumultueuſe, attendoit plus qu'elle ne cherchoit, à ſortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Sénat,

nat, de *Graccus* & du Peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que reſſentit la République.

On concevra donc le Sénat injuſte, corrompu, mais couvrant les Infamies au dedans par quelque Dignité aux affaires de dehors: On aura l'idée de *Graccus* comme d'une Perſonne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruïner tout-à-fait une République corrompue, qu'à la rétablir dans ſa pureté par une ſage Réformation. Pour le Peuple, il n'étoit pas mal affectionné; mais il ne ſavoit comment vivre dans ſa miſére, ni où s'occuper après la perte de ſes Terres.

AVERTISSEMENT.

Monſieur de St. Evremond *ayant réſolu de paſſer en* Hollande *en* 1665. *laiſſa ſes Papiers en garde à ſon bon Ami* Mr. Waller; *mais à ſon retour* (*en* 1670.) *il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peſte de* Londres, *& entr'autres les ſept* CHAPITRES *ſuivans, avec l'affaire de* Graccus *contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & Mr. de* St. Evremond *n'a pas voulu ſe donner la peine de les refaire: il ne nous en reſte que les Sommaires. Les voici.*

CHAPITRE IX.

LE Génie du Peuple Romain *quand* Jugurta *s'empara du Royaume de* Numidie. *Sale interêt pour le dehors, comme il étoit déja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de* Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Métellus. *Son Caractére, celui de* Jugurta. *Orgueil de la Nobleſſe.*

CHAPITRE XI.

Caractére de Marius: *ſon arrogance. Génie du Peuple, & l'Eſprit de faction contre le Sénat. Le Peuple ſupérieur au Sénat: ſa Licence.*

CHAPITRE XII.

Caractére de Sylla *qui reléve le Sénat, & opprime le Peuple. Quelque choſe de* Pompée, *& de* Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, *& le Génie des* Romains *dans*

dans la Conſpiration de Catilina. *Son Caractére. Le Caractére de* Clodius ; *& le Banniſſement de* Ciceron, *avec ſon Caractére.*

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome *dans le partage du Gouvernement entre* Pompée, Céſar, *&* Craſſus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la Guerre civile entre Pompée *&* Céſar. *Leur Caractére : ce que le Sénat étoit à* Pompée, *& le Peuple à* Céſar. *Les ſentimens du premier touchant la République, & l'établiſſement de ſon pouvoir au delà de la Liberté. L'Eſprit de* Céſar *allant par degrés au deſſein de la Domination.*

CHAPITRE XVI.

D'Auguſte, *de ſon Gouvernement, & de ſon Génie.*

JE ne parlerai point des Commencemens de la Vie d'*Auguſte*, ils ont été trop funeſtes : je prétens le conſiderer

depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis jamais Gouvernement n'a mérité de plus particulieres Obſervations que le ſien.

Après la Tyrannie du Triumvirat, & la deſolation qu'avoit apporté la Guerre civile, il voulût enfin gouverner par la Raiſon un Peuple aſſujetti par la force; & dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la néceſſité de ſes affaires, il ſût établir une heureuſe Sujettion plus éloignée de la Servitude, que de l'ancienne Liberté.

Auguſte n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du Commandement dans la rigueur de l'Obéïſſance; qui n'ont de plaiſir du ſervice qu'on leur rend, que par la néceſſité qu'ils en impoſent.

Ce rafinement de Domination a été à un point de délicateſſe ſous quelque Empereur, qu'il n'étoit pas permis aux Sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une Diſgrace que l'on recevoit ſans peine, un Banniſſement où l'on s'accommodoit avec facilité, une Soûmiſſion aiſée en quoi que ce fût, faiſoit le dégoût du Prince; pour obéïr à ſon gré il falloit obéïr malgré ſoi. Mais il falloit auſſi être bien juſte dans la répugnance; car celle qui

qui oſoit ſe produire avec éclat, excitoit le dépit & la colere : en ſorte que les miſérables *Romains* ne ſavoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choſes périlleuſes.

Auguſte a jugé tout autrement : il a crû que pour bien diſpoſer des Hommes, il falloit gagner les Eſprits, avant que d'exiger les Devoirs ; & il fut ſi heureux à les perſuader de l'utilité de ſes ordres, qu'ils ſongeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les ſuivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands ſoins qu'il eut toûjours, fut de bien faire goûter aux *Romains* le bonheur du Gouvernement, & de leur rendre autant qu'il pût la Domination inſenſible. Il rejetta juſqu'aux Noms qui pouvoient déplaire, & ſur toutes choſes la qualité de DICTATEUR déteſtée dans *Sylla*, & odieuſe en *Céſar* même.

La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux Titres pour autoriſer un nouveau Pouvoir ; il voulut cacher une puiſſance nouvelle ſous des Noms connus, & des Dignités ordinaires. Il ſe fit appeller EMPEREUR de tems en tems, pour conſerver ſon autori-

té ſur les Légions ; il ſe fit créer *Tribun* pour diſpoſer du Peuple, *Prince du Sénat* pour le gouverner : mais quand il réünit en ſa Perſonne tant de pouvoirs differens, il ſe chargea auſſi de divers ſoins, & il devint l'Homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le Maître ; encore n'uſa-t-il de ſon pouvoir que pour ôter la confuſion qui s'étoit gliſſée en toutes choſes. Il remit le Peuple dans ſes droits, & ne retrancha que les brigues aux Elections des Magiſtrats : il rendit au Sénat ſon ancienne ſplendeur, après en avoir banni la corruption ; car il ſe contenta d'une Puiſſance tempérée, qui ne lui laiſſoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut abſoluë quand il s'agît d'impoſer aux autres la néceſſité de bien faire.

Ainſi le Peuple ne fut moins libre que pour être moins ſéditieux : le Sénat ne fut moins puiſſant que pour être moins injuſte. La Liberté ne perdit que les maux qu'elle peut cauſer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un ſi bon Ordre, il ſe trouva agité de differentes penſées, & conſulta longtems en lui-même, s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple

ple ſa premiere Liberté. Les Exemples de *Sylla* & de *Céſar*, quoi que differens, faiſoient une impreſſion égale en faveur de ce dernier ſentiment. Il conſideroit que *Sylla* qui avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une Mort paiſible au milieu de ſes Ennemis; & que *Céſar* pour l'avoir gardée, avoit été aſſaſſiné par ſes meilleurs Amis, qui en faiſoient gloire.

Je ſai que ces matieres-ci ne ſouffrent guere les Vers, mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE ſur les *Romains*, puiſqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes:

Sylla *m'a précedé dans ce Pouvoir ſuprême,*
Le grand Céſar *mon Pere en a joüi de même,*
D'un œuil ſi different tous deux l'ont regardé
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoyen dans le ſein de ſa Ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ſes jours par un Aſſaſſinat *.

Combattu d'une incertitude ſi fâcheuſe,

* CINNA *Act. II. Sc.* I.

ſe, il découvrit l'agitation de ſon ame à ſes deux Amis principaux, *Agrippa* & *Mécénas*. *Agrippa* qui lui avoit aquis l'Empire par ſa valeur, lui conſeilla par modération de le quitter; ſi ce n'eſt peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour ſe trouver plus grand homme de Guerre que n'étoit *Auguſte*, il ait attendu les principaux Emplois de la République, quand elle ſeroit rétablie.

Pour *Mécénas* qui n'avoit eu aucune part aux Victoires, il lui conſeilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas ſans faire entrer dans ſes raiſons la conſideration du Public, qui ne pouvoit plus, diſoit-il, ſe paſſer d'*Auguſte*. Mais quoique cela pût être en quelque ſorte, il ſuivit en effet ſon inclination pour la perſonne du Prince, & ſes propres interêts.

Mécénas étoit Homme-de-bien; de ces Gens-de-bien néanmoins doux, tendres, plus ſenſibles aux agrémens de la Vie, que touchés de ces fortes Vertus qu'on eſtimoit dans la République. Il étoit ſpirituel, mais voluptueux, voyant toutes choſes avec beaucoup de lumiere, & en jugeant ſainement; mais plus capable de les conſeiller que de les faire.

Ainſi

Ainſi ſe trouvant foible, pareſſeux, & purement homme de Cabinet, il eſperoit de ſa délicateſſe avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple *Romain*, où il eût fallu ſe pouſſer par ſes propres moyens, & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des Perſonnes à la choſe ; l'Empire fut retenu par ſon conſeil : & la réſolution de le garder étant priſe, *Auguſte* ne laiſſa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande Modération ; pluſieurs reconnurent la ſimple honnêteté de l'Offre ; mais tous s'accorderent veritablement en ce point de refuſer l'ancienne Liberté. Vous euſſiez dit que c'étoit une conteſtation de Civilités, qui aboutirent à une ſatisfaction commune : car *Auguſte* gouverna l'Empire par le Sénat, & le Sénat ne ſe gouverna que par *Auguſte*.

Un Gouvernement ſi temperé plût à tout le monde ; & le Prince ne ſuivit pas moins en cela ſon interêt, que ſon humeur modérée : car enfin on paſſe malaiſément de la Liberté à la Servitude ; & il pouvoit ſe tenir heureux de com-

mander en quelque façon que ce fût à un Peuple libre.

De plus, le funeſte exemple de *Céſar*, l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes pour éviter une même fin. Le grand *Jule* né, pour ainſi dire, dans une faction oppoſée au Sénat, eut toûjours une envie ſecrette de l'opprimer; & l'ayant trouvé contraire à ſes deſſeins dans la Guerre civile, il en prit une averſion nouvelle pour le Corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clémence pour les Sénateurs en particulier. Depuis ſon retour à *Rome*, comme il ſe vit aſſûré du Peuple & des Légions, il compta le Sénat pour peu de choſe, & le traita même inſolemment en quelques occaſions; tant il eſt difficile aux plus retenus de ne ſe pas oublier dans une grande Fortune. Or il eſt certain que ce Mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, & fit naître ou du moins avancer la Conſpiration qui le perdit.

Auguſte, un des plus aviſés Princes du Monde, ne manqua pas de profiter d'une obſervation ſi néceſſaire; & à peine ſe fut-il aquis l'Empire par les Légions, qu'il ſongea à le gouverner par le Sénat. Il connoiſſoit la violence des Gens de Guer-

Guerre, & le tumulte des Peuples ; les uns & les autres lui paroiſſant plus propres à être employés dans une occaſion préſente, qu'aiſés à conduire quand elle eſt paſſée.

Il voulut donc fonder le Gouvernement ſur le Sénat, comme ſur le Corps le mieux ordonné & le plus capable de ſageſſe & de juſtice ; mais en même tems, il s'aſſura le Peuple & les Légions par des Largeſſes & par des Bien-faits. Ainſi tout le monde fut content, comme j'ai dit ; & *Auguſte* trouva dans ſa Modération la ſûreté de ſa Perſonne & de ſa Puiſſance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de ſi heureux dans la vie, que de pouvoir ſuivre honnêtement ſon inclination & ſon interêt.

Je ne veux pas excuſer ſes Commencemens, mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en ſoit fait beaucoup à lui-même. Il eſt certain qu'il haïſſoit naturellement l'humeur cruelle de *Marius*, de *Sylla* & de leurs ſemblables : il haïſſoit ces Ames fieres qui n'ont qu'un plaiſir imparfait d'être les Maîtres, s'ils ne font ſentir leur Pouvoir ; qui mettent la Grandeur à être

craints, & le Bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des miſérables!

Il avoit éprouvé qu'un Honnête-homme ſe fait le premier mal-heureux, quand il en fait d'autres; & il ne fut jamais ſi content, que lors qu'il ſe vit en état de faire le Bien ſelon ſon inclination, après avoir fait le Mal contre ſon gré. Il alloit toûjours au Bien des Affaires; mais il vouloit que les Affaires allaſſent au Bien des Hommes, & conſideroit dans les entrepriſes beaucoup moins la Gloire que l'Utilité. Durant ſon Gouvernement aucune Guerre ne fut négligée, qui pût être utile; & on laiſſa pour les Héros celles qui ſont purement glorieuſes.

C'eſt ce qui le fit accommoder avec les *Parthes*, & renoncer au projet que faiſoit *Céſar* quand il fut aſſaſſiné: c'eſt ce qui lui fit rejetter la propoſition de certaine Guerre en *Allemagne*, où il ne voyoit pas un veritable interêt; c'eſt ce qui lui fit donner des Bornes à l'Empire, quelque interpretation qu'ait donné *Tacite* à un ſi ſage deſſein: enfin, il ſe laiſſa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il eſtima la Réputation ſolide, qui rend la vie des Hommes plus douce & plus ſûre.

Il eſt bien vrai qu'*Auguſte* n'avoit qu'un talent médiocre pour la Guerre; & pour loüer ſa Sageſſe & ſa capacité, il ne faut pas loüer ſa Vertu en toutes choſes.

Hirtius & *Panſa* conduiſirent la premiere Guerre contre *Antoine* *, dont *Auguſte* ſeul profita. Il aquit peu de gloire dans celle de *Brutus*, qui fut conduite & achevée par *Antoine*. La perte d'*Antoine* fut un effet de ſa paſſion pour *Cléopatre*, & de la valeur d'*Agrippa*. *Auguſte* eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit trouvé en pluſieurs occaſions, & qu'il n'ait été bleſſé même en quelqu'une; mais avec plus de ſuccès pour les Affaires, que de gloire pour ſa Perſonne. Auſſi la dixieme Légion un peu inſolente par la haute eſtime qu'avoit eu pour elle le grand *Céſar*, ne pouvoit goûter le Neveu toutes les fois qu'elle ſe ſouvenoit de l'Oncle: d'où il arriva qu'elle fut caſſée avec tout ſon mérite, pour l'avoir

* Marc Antoine, *qui aſſiegeoit* D. Brutus *l'un des Aſſaſſins de* J. Céſar, *dans* Modéne. Antoine *fut défait devant cette Ville, mais les deux Conſuls* A. Hirtius & C. Vibius Panſa *y périrent; tout cela contribua beaucoup à l'Elevation d'*Auguſte, *qu'on appelloit alors* Octavius Céſar.

mépriſé une fois en ſa préſence. Cela n'empêche pas qu'il ne ſe ſoit ſervi de la Guerre admirablement pour ſon interêt, & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a ſû donner un meilleur ordre, ni ſe tranſporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en *Egypte*, en *Eſpagne*, dans les *Gaules*, en *Allemagne*, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à ſon veritable Génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudiſſement de tout le monde, on ne laiſſoit pas de connoître que ſes Lieutenans avoient vaincu.

Il eût paſſé pour un grand Capitaine du tems de ces Empereurs, qui par leur peu de Vertu ou par une fauſſe Grandeur, n'oſoient prendre, ou tenoient au deſſous d'eux le Commandement des Armées. Etant venu dans un ſiécle où l'on ne ſe rendoit recommandable que par ſes propres Exploits, & ſuccedant particulierement à *Céſar* qui ſe devoit tout, il lui fut déſavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainſi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faiſoit rien de bon ni de ſage, qu'*Auguſte* ne l'eût inſpi-

piré. Le Bien de l'Etat étoit toûjours ſa premiere penſée, & il n'entendoit pas par le Bien de l'Etat, un nom vain & chimérique, mais le veritable interêt de ceux qui le compoſoient. Le ſien le premier ; (car il n'eſt pas juſte de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au ſoin du Public, ſi on n'y trouve ſes avantages:) & celui des autres, qu'il ne crût jamais être ſéparé du ſien.

Les Perſonnes du plus grand ſervice avoient la premiere conſideration ; & le Mérite avançoit ſous lui ceux qu'il eût ruïné ſous ſes Succeſſeurs, où le Crime étoit moins dangereux que la Vertu. *Agrippa* n'avoit pas tant de part en ſa confidence que *Mécénas* ; mais ſes grandes Qualités le rendirent bien plus conſiderable: & l'étant devenu à un point dans *Rome*, qu'*Auguſte* ſe trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'aquerir tout-à-fait ; il aima mieux lui donner ſa Fille, quelque peu de naiſſance qu'il eût, que d'écouter les inſpirations de la jalouſie. Quant à *Mécénas*, comme il étoit plus agréable, & plus homme de Cabinet, auſſi fut-il plus avant que lui dans ſes plaiſirs & dans ſes ſecrets.

An-

Auguſte fit du bien à ſes Courtiſans, & ne fut pas fâché que ces *Romains* autrefois ſi libres, vouluſſent profiter de ſes bonnes graces. Ainſi l'on s'étudia à lui plaire, & le ſoin de la Cour devint un veritable interêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus conſiderable. Le Mérite qui ſe rapportoit à l'Etat, étoit préferé à celui qu'on s'aqueroit par l'attachement à ſa Perſonne: ce qu'il établiſſoit lui-même par ſes diſcours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toûjours de ce qu'il devoit lui-même à la République.

Cependant il n'y a point de vie ſi uniforme, où des actions particulieres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la Conduite. Il défendit un jour un de ſes Amis accuſé d'une méchanceté horrible *; & apparemment il le ſauva par ſa ſeule conſidération. Ce ne fut pas ſans choquer tous les Gens-de-bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à ſouffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il

* Nonius Aſprenas, *accuſé d'avoir empoiſonné 130 perſonnes avec un ſeul plat. Voyez* Pline, *Hiſt. Nat.* Lib. XXXV. cap. 12. & Suetone, *in Auguſto* cap. 56.

qu'il en regagna les Eſprits ; & les mêmes qui s'étoient ſcandaliſés, revenus de leur indignation, excuſerent ce qu'il y a d'injuſte à proteger un méchant homme, par l'honnêteté qui ſe trouve à ne pas abandonner un Ami.

Les Gens de Lettres eurent part à ſa familiarité, *Tite Live* entr'autres, *Virgile* & *Horace*: par où l'on peut voir la bonté de ſon jugement, auſſi-bien pour les Ouvrages que pour les Affaires. Il aimoit le goût exquis de ſon ſiécle, dont la délicateſſe a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les ſingularités qui venoient d'un Eſprit faux, & dont les méchans Connoiſſeurs ſont le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des Gens délicats, il prenoit plaiſir de voir ſes choix approuvés ; & ſon opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le Bon-ſens des autres par ſa Raiſon, que de faire recevoir ſes Caprices par Autorité.

Outre l'honneur de ſon jugement dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un Bienfait desaprouvé n'étoit grace que pour un ſeul, & injure pour pluſieurs. Que la Diſgrace d'un Honnête-homme au contraire étoit reſſentie de tous les Honnêtes-

tes-gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un Diſcernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des Perſonnes les plus élevées, ſans concevoir néanmoins des ſoupçons funeſtes à leur Vertu.

La liberté des Sentimens ne lui déplut point ſur les choſes générales, eſtimant que les Hommes y ont leurs droits; que c'eſt un crime de rechercher curieuſement les ſecrets du Prince, & une infidelité de ne pas bien uſer de ſa confidence: mais que les Affaires devenuës publiques appartenoient malgré qu'on en eût, au jugement du Public; qu'il falloit ſe le repréſenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher quand les Actions étoient faites.

Ce fut peut-être ſur la connoiſſance de ſon humeur que *Tite Live* oſa écrire ſi hardiment la Guerre de *Céſar* & de *Pompée*, ſans qu'il en ait été moins bien avec lui *. *Cremutius Cordus* lui recita ſon Hiſtoire, & il ne ſe ſcandaliſa point d'y voir nom-

* *Titus Livius* Eloquentiæ ac fidei præclarus inprimis *Cn. Pompeium* tantis laudibus tulit, ut *Pompeianum* eum *Auguſtus* appellaret: neque id amicitiæ eorum offecit. Tacitus *Annal. lib. IV.*

nommer *Brutus* & *Caſſius* les *derniers des Romains*. Loüange funeſte à *Cremutius* ſous *Tibére*, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inoüi juſqu'alors, & qui lui coûta la vie* *. *Mécénas* lui avoit donné un conſeil plus particulier encore, mais d'un uſage plus difficile, c'étoit de ne ſe piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

„ Si ce qu'on dit de nous eſt vrai, a-
„ joûtoit *Mécénas*, c'eſt plûtôt à nous
„ de nous corriger qu'aux autres de ſe
„ contraindre. Si ce qu'on dit eſt faux,
„ auſſi-tôt que nous nous en piquerons,
„ nous le ferons croire veritable. Le
„ mépris de tels diſcours les décrédite,
„ & en ôte le plaiſir à ceux qui les font.
„ Si vous y étes plus ſenſible que vous
„ ne devez, il dépend du plus miſera-
„ ble Ennemi, du plus chetif Envieux,
„ de troubler le repos de vôtre vie, &
„ tout vôtre Pouvoir ne ſauroit vous dé-
„ fendre de vôtre chagrin.

Auguſte alla plus loin en certaines choſes, & demeura fort au deſſous en quelques autres. Je voi des injures oubliées, je

* *Cremutius Cordus* poſtulatur novo ac tum primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque *M. Bruto*, *C. Caſſium* Romanorum ultimum dixiſſet. *Ibidem.*

je le voi ſi hardi dans ſa Clémence, qu'il oſe pardonner une Conſpiration non ſeulement veritable, mais toute prête à s'executer *.

Cependant quelque vertueux que ſoient les Hommes, ils ne donnent jamais tant à la Vertu, qu'ils ne laiſſent beaucoup à leur Humeur. Il n'eſt pas croyable combien il fut délicat ſur ſon domeſtique; rien n'étoit ſi dangereux que de parler des Amours de *Julie*, ſi ce n'étoit d'avoir quelque interêt avec elle. *Ovide* en fut chaſſé ſans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le Mari même eut à ſe reſſentir de cette méchante humeur. Que la conduite de *Julie* ne plût pas à *Auguſte*, c'étoit une choſe naturelle; mais que le pauvre *Agrippa* ait eu à ſouffrir le chagrin de ſon Beaupere, & les débauches de ſa Femme en même tems, c'eſt une affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un Mari.

Il faut avoüer que la Famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudiſſement général de tout l'Empire, il ne pouvoit réſiſter à de petits chagrins que lui donnoit ſa Maiſon; & il s'y

* *La Conſpiration de* Cinna.

s'y portoit plus en ſimple Perſonne privée qu'en Grand-homme ; car il ne ſavoit ni finir le mal par un bon ordre, ce qui veritablement n'eſt pas aiſé ; ni du moins ſe mettre l'Eſprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il ſe laiſſa aller trop nonchalamment à la douceur qn'il trouvoit de l'autre : & ſi *Julie* le chagrina tant qu'elle vêcut, *Livie* ſût le poſſéder ſi bien dans le déclin de ſon âge, que l'adoption de *Tibére* fut plûtôt un effet de ſa conduite, que le veritable choix de l'Empereur.

Auguſte connoiſſoit mieux que perſonne les vices de *Tibére*, & les deſſeins de *Livie* : mais il n'avoit pas la force d'agir ſelon le jugement qu'il en faiſoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûë ſaine qui ne le portoit à rien, ſa Femme laiſſoit là ſon Entendement avec des lumieres inutiles, & ſe rendoit maîtreſſe de ſa Volonté. C'eſt ce qui a trompé *Tacite*, à mon avis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à *Auguſte*. Il ſavoit que le naturel de *Tibere* ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une choſe ſi importante contre ſon propre ſentiment, il a mis du deſſein & du myſtere, où il n'y

a eu, ſi je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du Domeſtique, revenons au général. Il rendit le Monde heureux, & il fut heureux dans le Monde: il n'eût rien à ſouhaiter du Public, ni le Public de lui: Et conſiderant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur; je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raiſon, *qu'il ne devoit jamais naître, ou jamais mourir.*

Il mourut enfin, regretté de tous les Hommes; moins grand, ſans comparaiſon, que *Céſar*, mais d'un Eſprit plus réglé: ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'Armée de *Céſar*, & plus doux de vivre ſous le Gouvernement d'*Auguſte*.

Pour les *Romains*, ils n'avoient rien de ſi élevé que dans le tems de la République, ni pour la grandeur du Génie, ni pour la force de l'Ame; mais quelque choſe de plus ſociable. Après tous les maux qu'on avoit ſoufferts, on fut bien aiſe de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus aſſez de Vertu pour ſoûtenir la Liberté; on eût eu honte d'une entiere ſujettion: & à la re-

reſerve de ces Ames fieres, que rien ne pût contenter, chacun ſe fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable Domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibére *& de ſon Génie.*

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes ſi moderés, un état heureux & honnête ſe changea bien-tôt en une miſérable & indigne condition. La Vertu Romaine s'étoit adoucie après la mort de *Brutus* & de *Caſſius*, qui en ſoûtenoient la fierté. Depuis la perte d'*Antoine*, ce fut un agrément quaſi général pour la conduite d'*Auguſte*, & une complaiſance égale pour ſa Perſonne. A l'avenement de *Tibére*, cette complaiſance ſe tourna en Baſſeſſe & en Adulation. On peut dire que ce Prince naturellement irréſolu, n'auroit pris qu'une Autorité bien médiocre; mais les *Romains* plus diſpoſés à ſervir, que *Tibére* à commander, lui porterent eux-mêmes leur ſervitude, quand à peine il oſoit

oſoit eſperer leur ſujettion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple *Romain*.

Il faut maintenant parler de celui de *Tibere*, & faire voir l'Eſprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire. Son deſſein le plus caché, mais le mieux ſuivi, fut de changer toutes les Maximes d'*Auguſte*. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au Bien général toutes ſes penſées. D'une politique ſi juſte & ſi prudente, *Tibere* fit une Science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & myſtérieux interêt du Prince, ſeparé de l'interêt de l'Etat, & preſque toûjours oppoſé au Bien public.

Le Bon-ſens, la Capacité, le Secret furent changés en fineſſe, en artifice, en diſſimulation. On ne connoiſſoit plus les bonnes & les mauvaiſes Actions par elles-mêmes; tout étoit pris ſelon les délicates intentions de l'Empereur, ou ſe jugeoit par le rafinement de quelque ſpéculation malicieuſe.

Le crédit qu'eut *Germanicus* d'appaiſer les Légions, fut d'un ſervice fort avantageux, & peu de tems agréable. Quand le danger fut paſſé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puiſqu'il avoit ſû les y remettre. En vain

il

il fut fidelle à *Tibére*; ſa Modération à refuſer l'Empire, ne le fit pas trouver innocent: on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert; & tant d'Artifices furent employés à ſa perte, qu'on ſe défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéïr, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce *Germanicus* ſi cher aux *Romains*, dans une Armée où il eut moins à craindre les Ennemis de l'Empire, qu'un Empereur qu'il avoit ſi bien ſervi.

Il ne fut pas ſeul à ſe reſſentir de cette funeſte Politique: le même Eſprit regnoit généralement en toutes choſes. Les Emplois éloignés étoient des Exils myſtérieux; les Charges, les Gouvernemens ne ſe donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du Service n'entroit plus en aucune conſideration; car dans la verité les Armées avoient plûtôt des Proſcrits que des Généraux, & les Provinces des Bannis que des Gouverneurs. A *Rome*, où les Loix avoient toûjours été ſi religieuſement gardées, & avec tant de formes, tout ſe faiſoit alors par la jalouſie de ce myſtérieux Cabinet.

Quand un Homme d'un mérite conſiderable témoignoit de la paſſion pour la

gloire de l'Empire, *Tibere* ſoupçonnoit auſſi-tôt que c'étoit avec deſſein d'y parvenir. S'il reſtoit à quelqu'autre un ſouvenir innocent de la Liberté, il paſſoit pour un Eſprit dangereux qui vouloit rétablir la République. Loüer *Brutus* & *Caſſius*, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter *Auguſte*, une offenſe ſecrette qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'oſoit s'en plaindre ; car *Tibere* le loüoit toûjours en public, & lui faiſoit décerner des Honneurs divins, qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis, & une tendreſſe témoignée pour la Mémoire de cet Empereur, ſe prenoit pour une accuſation détournée contre le Gouvernement, ou pour une mauvaiſe volonté contre la Perſonne du Prince.

Juſqu'ici vous avez vû des Crimes inſpirés par la jalouſie d'une fauſſe Politique ; préſentement c'eſt la Cruauté ouverte, & la Tyrannie déclarée. On ne ſe contente pas de quitter les bonnes Maximes, on abolit les meilleures Loix ; & on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le ſalut de l'Empereur, mais dans la verité la perte des Gens-de-bien qui reſtoient à *Rome*. Tout eſt crime de leze-Majeſté : on puniſſoit autrefois une véritable Conſpira-

ration; on punit ici une Parole innocente malicieuſement expliquée. Les Plaintes, qu'on a laiſſées aux malheureux pour le ſoulagement de leurs miſéres; les Larmes, ces expreſſions naturelles de nos douleurs; les Soûpirs qui nous échapent malgré nous; les ſimples Regards, devenoient funeſtes. La naïveté du diſcours exprimoit de méchans deſſeins; la diſcretion du ſilence cachoit de méchantes intentions: on obſervoit la joye comme une eſperance conçûë de la Mort du Prince; la triſteſſe étoit remarquée comme un chagrin de ſa proſperité, ou un ennui de ſa Vie. Au milieu de ces dangers, ſi le péril de l'oppreſſion vous donnoit quelque mouvement de Crainte, on prenoit vôtre appréhenſion pour le témoignage d'une Conſcience effrayée, qui ſe trahiſſant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du Courage & de la Fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, ſe taire; ſe réjouïr, s'affliger; avoir de la peur, ou de l'aſſurance; tout étoit crime, & attiroit bien ſouvent les derniers ſupplices.

Ainſi les Soupçons d'autrui vous rendoient coupables: ce n'étoit pas aſſez

d'eſſuyer la corruption des Accuſateurs, les faux rapports des Eſpions, les ſuppoſitions de quelque Délateur infame; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur; & quand vous penſiez être a couvert par l'innocence, non ſeulement de vos Actions, mais de vos Penſées, vous périſſiez par la malice de ſes conjectures. Pour ne pouſſer pas la choſe plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être Homme-de-bien; car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La Vertu qui oſoit paroître étoit infailliblement perduë, & celle qu'on pouvoit deviner n'étoit jamais aſſûrée. Comme on n'eſt pas exemt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, *Tibére* ne fut pas toûjours tranquile dans l'exercice de ſes Cruautés. *Séjan* qui s'avança dans ſes bonnes graces par des voyes auſſi injuſtes que les ſiennes; ce grand Favori las d'Honneurs & de Biens qui le laiſſoient toûjours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute ſujettion, & n'oublia rien pour ſe mettre inſenſiblement à la place de ſon Maître. Inſtruit des Maximes de l'Empereur, & devenu ſavant en ſon Art, il lui enleve ſes Enfans par le poiſon; & il étoit ſur le point de ſe défaire de lui, quand ce Prince revenu de ſon aveuglement, comme

me par miracle, garantit ſes jours malheureux, & fait périr ce grand Confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuſe qu'auparavant; il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même; Ennemi de la vie d'autrui & de la ſienne: enfin il mourut à la grande joye des *Romains*, n'ayant pû échaper à l'impatience d'un Succeſſeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion ſur la difference qu'il y a euë de la République à l'Empire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre ſous les Empereurs que ſous les Conſuls, ſi les Maximes d'*Auguſte* euſſent été ſuivies. *Rome* ne fut pas ſi heureuſe. La Politique de *Tibére* fut embraſſée de la plûpart de ſes Succeſſeurs, qui mirent l'honneur de leur Regne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à ſe l'aſſujettir davantage.

Dans ce ſentiment *Auguſte* fut moins eſtimé pour avoir ſû rendre les *Romains* heureux, que *Tibére* pour les avoir fait impunément miſérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'inſuffiſance ou de la foibleſſe à garder les Loix; & tantôt l'art de les éſuder faiſoit le ſecret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroiſſoit une veritable hauteur & une digne

Autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les Etrangers : la puiſſance de l'Empereur ſe faiſoit ſentir aux naturels, & les *Romains* opprimés tinrent lieu de Nations aſſujetties. Enfin les *Caligules*, les *Nérons*, les *Domitiens* pouſſerent la domination au delà de toutes bornes ; & quoi que les droits des Empereurs fuſſent infiniment au deſſous de ceux des Rois, ils ſe porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller *Tarquin* même.

Les *Romains* de leur côté devinrent également funeſtes aux Empereurs ; car paſſant de la ſervitude à la fureur, ils en maſſacrerent quelques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuſte & violent d'en ôter, & d'en établir à leur fantaiſie. Ainſi les liens du Gouvernement furent rompus, & les devoirs de la Societé venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruïne de ceux qui obéïſſoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une ſi étrange confuſion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre ; mais ſi on veut remonter juſqu'à la premiere cauſe, on trouvera que ce méchant naturel étoit autoriſé par l'exemple de *Tibére*, & le Gouvernement établi ſur les Maximes qu'il avoit laiſſées.

Com-

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toûjours à la juſteſſe des Régles, les plus déreglés ne ſuivent pas éternellement le deſordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoûte pour le moins une Politique à ſon tempérament. Ceux même qui font toutes choſes ſans y penſer, y reviennent par réflexion quand elles ſont faites, & appliquent une conduite d'interêt aux purs mouvemens de la Nature. Mais que les Empereurs ayent agi par Naturel, par Politique, ou par tous les deux enſemble; je maintiens que *Tibére* a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguſte qui avoit des lumieres pures & délicates, connut admirablement le Génie de ſon tems, & n'eut pas de peine à changer un aſſujettiſſement volontaire aux Chefs de parti, en veritable ſujettion. *Tibére* plein de ruſes & de fineſſes, mais d'un faux diſcernement, ſe méprit à connoître la diſpoſition des Eſprits. Il crut avoir à faire à ces Vieux *Romains* amoureux de la Liberté, & incapables de ſouffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à ſervir; les moins ſoûmis étoient diſpoſés à l'obéïſſance. Ce

mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos: car il eſt à remarquer qu'un Prince ſi ſoupçonneux n'eut jamais à craindre que *Séjan*, qui lui faiſoit craindre tous les autres. Avec ces fauſſes meſures la Cruauté augmentoit tous les jours; & comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les *Romains* lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faiſoit. Enfin il agit ouvertement, & les traita comme ſes Ennemis, parce qu'il leur avoit donné ſujet de l'être.

L'Eſprit de docilité qui regnoit alors, faiſoit endurer paiſiblement la Tyrannie. On ſouffrit la brutalité de *Caligula* avec une ſoûmiſſion pareille; car ſa Mort eſt un fait particulier où le Sénat, le Peuple, ni les Légions n'eurent aucune part. On ſouffrit la ſtupidité dangéreuſe de *Claudius*, & l'inſolence de *Meſſaline*. On ſouffrit la fureur de *Néron*, juſqu'à ce que la Patience étant épuiſée, il ſe fit une Révolution dans les Eſprits.

Auſſi-tôt on conſpira contre ſa Perſonne: des Conſpirations particulieres on vint à la révolte des Légions; de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la Liberté; mais déja accoûtumé aux Empereurs, il ſe contenta de diſpo-

ſer

ſer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent diſpoſer elles-mêmes, & les Légions des Provinces ne pûrent leur céder cet avantage. La diviſion ſe mêla parmi celles-ci; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que Maſſacres, que Guerres civiles; & jamais les Eſprits ne ſe trouverent dans leur veritable ſituation, ſi vous en exceptez le regne de quelques Princes, qui ſûrent réunir des interêts que la fauſſe habileté de *Tibére* avoit diviſés pour le Malheur commun des Empereurs & de l'Empire.

SONNET.

QU'avez-vous plus, Deſtins, à me faire endurer?
N'aviez-vous pas aſſez éprouvé mon Courage,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pouſſer un Malheureux à ſe deſeſperer?

Je n'avois pas voulu ſeulement ſoûpirer,
J'avois tout ſuporté ſans changer de viſage;
Mais il faut repouſſer la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs ſans ceſſe murmurer.

Par vos ordres cruels l'Amour & la Fortune,
Rendant ſur mon ſujet leur diſgrace commune,
M'ont éloigné d'*Iris*, & chaſſé de la Cour:

Pouſſez juſques au bout vôtre mortelle envie,
Et ne me laiſſez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma Vie.

A MADAME***.

STANCES.

IL me ſouvient de mes plaiſirs,
Je ſonge à *Paris*, à *Valence*;
Je pouſſe ici mille ſoûpirs,
Et pour *Liſie* & pour la *France*:
Je penſe à tous momens à ces aimables lieux,
Qui faiſoient autrefois mes plus cheres Délices:
Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels ſupplices
Sont les maux que me fait l'abſence de tes Yeux.

En vain le murmure des eaux,
Triſte charme des Solitudes;
En vain le chant de mille Oiſeaux
Veut flater mes inquiétudes:
Rien ne peut ſoulager de ſi vives douleurs,
Soit que j'aille chercher le repos du ſilence,
Ou ſoit que je le trouble au recit des malheurs
Dont je ſouffre aujourd'hui l'injuſte violence.

Quand nous étions en même Cour,
Et que ſur les bords de la *Seine*
Voir mon Maître & parler d'Amour,
Etoit une choſe ſans peine;
Je voyois chaque jour tes innocens Appas;
L'Amour touchoit bien peu ma jeune fantaiſie,

Et

Et maintenant, helas! trop aimable *Liſie*,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

O vous, race de gens d'honneur,
Petits *Montreſors* * de campagne,
Qui troublez tout nôtre Bonheur
Du chagrin qui vous accompagne:
Profeſſeurs éternels de Régularité,
Ne romprez-vous jamais vôtre morne ſilence,
Que pour nous alleguer quelque grave Sentence,
Et nous faire ſentir vôtre ſévérité?

Meres, qui d'un eſprit jaloux
Voyez les charmes de vos Filles;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes Familles;
Puiſſe arriver bien-tôt le terme de vos ans!
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre,
Et contraire à celui qui tua les Enfans †,
Ne laiſſer ni Maris, ni Meres ſur la terre!

* *Mr. de* Montreſor *ſe piquoit d'une Régularité ſcrupuleuſe & importune.* † Herode.

Sur la Complaiſance que les Femmes ont en leur Beauté.

IL n'y a rien de ſi naturel aux belles perſonnes que la Complaiſance qu'elles ont en leur Beauté: elles ſe plaiſent avant qu'on leur puiſſe plaire; elles ſont les premieres à ſe trouver aimables, & à s'aimer.

mer. Mais les mouvemens de cet Amour ſont plus doux qu'ils ne ſont ſenſibles: car l'Amour-propre flate ſeulement, & celui qui eſt inſpiré ſe fait ſentir.

Le premier Amour ſe forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet: le ſecond vient du dehors, ou attiré par une ſecrette ſympathie, ou reçû par la violence d'une amoureuſe impreſſion. L'un eſt un Bien qui ne fait que plaire, mais toûjours un Bien, & qui dure autant que la Beauté: l'autre fait toucher davantage, mais il eſt plus ſujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'a la Complaiſance de la Beauté ſur le mouvement de la Paſſion, vous pouvez ajoûter encore, qu'une belle Femme ſe portera plûtôt à la conſervation de ſa Beauté, qu'à celle de ſon Amant: moins tendre qu'elle eſt pour un Cœur aſſujetti, que vaine & glorieuſe de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe être ſenſible pour cet Amant: mais avec raiſon elle ſe reſoudra plûtôt à ſouffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruïne de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne ſai quelle douceur à pleurer la Mort de celui qu'on a aimé. Vôtre

Amour

Amour vous tient lieu de vôtre Amant dans la douleur ; & de là vient l'attachement à un Deuil qui a des charmes.

Qui me conſole excite ma colere,
Et le repos eſt un bien que je crains :
Mon deuil me plaît, & me doit toûjours plaire,
Il me tient lieu de celle que je plains *.

Il n'en eſt pas ainſi de la perte de la Beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'eſperance d'aucun plaiſir pour le reſte de vôtre Vie.

Avec vôtre Beauté il n'y avoit point d'Infortune dont vous ne pûſſiez vous conſoler : ſans vôtre Beauté il n'y a point de Bonheur dont vous puiſſiez vous ſatisfaire. Par tout, le ſouvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout, la vûë de ce que vous étes fera vos chagrins.

Le remede ſeroit de vous accommoder ſagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remede pour une Femme qui a été adorée, de revenir d'une Vanité ſi chere à la Raiſon ! Nouvelle & fâcheuſe expérience après l'habitude d'un ſentiment ſi doux & ſi agréable.

Les dernieres Larmes que ſe reſervent de

* Maynard, *dans* L'ODE *ſur la Mort de ſa Fille.*

de beaux Yeux, c'eſt pour ſe pleurer eux-mêmes, quand ils ſeront effacés. De tous les cœurs, le ſeul qui ſoûpire encore pour une Beauté perduë, c'eſt celui d'une miſerable qui la poſſedoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour conſoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi ſon Epoux, veut lui faire honte de l'excès de ſon affliction, par l'exemple d'une Reine deſeſperée qui ſe prit au Sort, dit aux Aſtres des injures, accuſa les Dieux de la Mort de ſon Mari;

Qui dit aux Aſtres innocens,
Tout ce que fait dire la Rage,
Quand elle eſt maîtreſſe des Sens †.

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'Im-

† Malherbe *dans ſa* Consolation à Caritée ſur la Mort de ſon Mari. *Mr. de* St. Evremond *croit que* Malherbe *adreſſa cette Ode à* Marie de Médicis *après la mort de* Henri IV. *Mais quelque belle que ſoit cette Piece, le ſtile m'en paroit trop ſimple, & pour ainſi dire trop familier, pour une Perſonne d'un ſi haut rang.* Ménage, *dans ſes* Observations ſur les Poëſies de Malherbe, *prétend que cette* Caritée *étoit une Dame de* Provence *de grand mérite & d'une Beauté extraordinaire.* Notez *que Mr. de* St. Evremond *ayant vû cette Remarque, m'a dit que de ſon tems, perſonne ne doutoit à la Cour, que* Malherbe *n'eut en vûe* Marie de Médicis. *Cette Autorité eſt d'un très-grand poids; cependant j'avoüe que je ne ſaurois m'y rendre.*

l'Impieté pût être aſſez forte dans une Ame outrée de douleur, il garde pour ſa derniere raiſon à lui repréſenter l'interêt de ſes Appas ; comme s'il n'y avoit plus aucun remede à ſon mal que la conſideration du tort qu'elle fait à ſa Beauté.

Que vous ont fait ces beaux Cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer vôtre colére;
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuſte ſalaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Il pardonnoit aux Femmes d'être impies, d'être inſenſées: il ne leur pardonnoit pas de s'être renduës moins aimables. C'eſt le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeller à la Religion, c'eſt peu de choſe: leur mettre devant les yeux l'interêt de leur Beauté, c'eſt tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur Deuil: il ne connoît rien au delà qui ſoit capable de les guérir.

Pour connoître juſqu'où va cet attachement des Femmes à leur Beauté, il le faut conſiderer dans les plus retirées & les plus Dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les Plaiſirs, qui ſe ſont détachées de tous

les

les interêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à perſonne, & à qui perſonne ne plaît: mais dans une indifference de toutes choſes, elles ſe flattent ſecrettement de ſe trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes ſortes d'auſtérités; & ſi par hazard elles ſe regardent dans un Miroir, vous les entendrez ſoûpirer de ſe voir changées. Elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur Viſage, & ne peuvent ſouffrir la vûë de leur Viſage défiguré.

La Nature qui peut conſentir à ſe laiſſer détruire elle-même par un ſentiment d'amour pour Dieu, s'oppoſe en ſecret au moindre changement de la Beauté, par un mouvement d'Amour propre dont elle ne ſe défait point. En quelque lieu qu'une belle perſonne ſoit retirée, en quelque état qu'elle ſoit, ſes Appas lui ſeront chers. Ils lui ſeront chers dans la Maladie; & ſi la Maladie va juſqu'à la Mort, le dernier Soûpir eſt moins pour la perte de la Vie, que pour celle de la Beauté.

Fin du Premier Tome.

TABLE

Des Matieres principales contenues dans le premier Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que les Chiffres ſe rapportent aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Abſences, combien les Abſences ſont inſuportables à un Cœur tendre. 77. 78.

Academiciens, Comedie; quand elle fût compoſee. *n.* 1. Refondue en 1680. *n. là-même.*

Alexandre le Grand, mis en parallele avec Céſar. 191. *& ſuiv.* Quel étoit ſon principal but dans ſes Etudes. 193. Sa paſſion pour Homere & pour Pindare. 193. 194. Il fût ſuperſtitieux. 195. Il étoit moderé dans les plaiſirs de l'Amour. 196. Exceſſif à l'égard des plaiſirs de la Table. 197. Très-liberal. *là-même.* Fort ſenſible à l'Amitié. 198. Ce qu'auroit fait Alexandre placé dans les mêmes Circonſtances où ſe trouve Céſar. 199. Combien eſt admirable l'entrepriſe formée par Alexandre d'attaquer le Roi de Perſe. 200. 201. Fierté d'Alexandre où elle parut le plus. 202. Il eſt ſouvent en danger manifeſte de perdre la Vie. 203. L'étendue de ſes conquêtes fort ſurprenante. 205. Il a joui paiſiblement de ſon Empire. *là-même.* Tous les Capitaines de ſon Armée Macedonienne comparés à lui, furent regardés comme des gens médiocres durant ſa vie; ce qu'ils furent après ſa Mort. 205. Alexandre eſt excuſable d'avoir cherché ſon Origine dans les Cieux. *là-même.* Il ne donne pour raiſon que ſes Volontés. 207. Ses emportemens. *là-même.* En quelles occaſions il étoit dans ſon Naturel. 208. 209.

Ame, ſon Immortalité; jamais homme n'en a été per-

perſuadé par ſa Raiſon. 137. Sentiment de Socrate ſur ce ſujet. *là-même.* Ce qu'en penſoit Epicure. *là-même.* D'où viennent les Contradictions d'Ariſtote & de Seneque ſur l'Immortalité de l'Ame. 138. Sur cet Article, la Foi doit aſſujetir nôtre Raiſon. 139. Un Diſcours ſur l'Immortalité de l'Ame a pouſſé certaines gens à chercher la Mort; quelle en peut être la cauſe. *là-même.* Ce qu'on fait en voulant ſe perſuader de l'Immortalité de l'Ame par la Raiſon. 140.

Amour, vive peinture d'un Amour tendre & malheureux. 68. *& ſuiv.* D'un Amour conſtant, quoi que mépriſé. 71. *& ſuiv.* Quel eſt le veritable objet de l'Amour. 73. 74. 76.

Annibal, ſon Caractere. 255. *& ſuiv.* Si ce qu'il fit en Italie, doit être préferé à ce que Céſar a fait dans les Gaules. 256. Tâche de rendre Fabius ſuſpect aux Romains, & de faire valoir Minutius. 259. Il ne ſait pas profiter de ſa bonne fortune. 262. Raiſon de cette foibleſſe. *là même.* Sa grande habileté dans la Guerre miſe dans tout ſon jour. 270. *& ſuiv.*

Apologie pour Monſieur le Duc de Beaufort, attribuée mal-à-propos à Mr. de St. Evremond. *n.* 61. Girard, le veritable Auteur de cette Piece. *là-même.*

Auguſte, tâche à perſuader l'utilité de ſes Ordres avant que d'en exiger l'exécution. 293. Cache une Puiſſance nouvelle ſous des Noms connus. *là-même.* Conſulte long tems s'il doit retenir l'Empire 294. *& ſuiv.* Trouve dans ſa Moderation la ſureté de ſa perſonne & de ſa puiſſance. 299. Il n'avoit pas beaucoup de talent pour la guerre. 301. Dans le Gouvernement il conduiſoit tout. 302. Ne diſtinguoit point ſon interêt de celui du Public. 303. Il avoit ſoin de recompenſer le Merite. *là-même.* Il vêcut familierement avec les Gens de Lettres. 305. Souffrit ſans peine la liberté que le Peuple ſe donne de juger des Affaires publiques. 306.

306. Fut trop ſenſible aux deſordres de ſa Famille. 308. Se laiſſa trop gouverner par Livie. 309. Combien ſon Regne fut doux. 310.

B.

Baudoin; ſa Traduction Françoiſe de l'Hiſtoire que Davila a faite en Italien des Guerres Civiles de France, le plus ſupportable de ſes Ouvrages. *n.* 6.

Bautru, (Guillaume) ſon Caractere. 118.

Boiſrobert (l'Abbé de) comment il s'inſinua dans l'Amitié du Cardinal de Richelieu. *n.* 5. 6. Caractere de ſon Eſprit. *là-même.* Accuſé du Vice de Non-conformité. *là même.*

Brun (Antoine le) Procureur Général au Parlement de Dole. *n.* 42.

Brutus (Lucius Junius) adroit à ſe ſervir des diſpoſitions du Peuple, après la mort de Lucrece. 217. Son Caractere difficile à determiner. *là-même.*

C.

Cadeau, terme bourgeois. 43.

Camus (Jean-Pierre le) Evêque du Bellay, Auteur de quelques Romans pieux. 106.

Car, en danger d'être banni de la Langue. 38.

Carthaginois, en quoi ſuperieurs aux Romains du tems de la premiere Guerre Punique. 246. 247. Leur mauvaiſe conduite durant la ſeconde Guerre Punique. 254.

Cavalerie, le bon uſage en fut ignoré long-tems par les Romains. 226.

Céſar, ſon Eloge, 190, 191. Mis en parallele avec Alexandre. 191. *& ſuiv.* A quoi ſe réduit l'Amour qu'il avoit pour les Sciences. 194. Céſar Sectateur d'Epicure. *là-même.* Nullement dévot. 195. Amateur des Voluptés qui le touchoient 196. Expoſé par cette raiſon aux railleries ſanglantes du Poëte Catulle. *là-même.* Le but de ſa Liberalité. 197. Le Caractere de ſon Amitié. 198.

Bon Mot contre Céſar. 196. Ce qu'auroit fait Céſar, placé dans les circonſtances où ſe trouva Alexandre. 199. *& ſuiv.* Par la ſeule Bataille de Pharſale il devint maître de cent Peuples differens que d'autres avoient vaincus. 204. Il fut le plus grand des Romains. 206. Il étoit adroit à juſtifier ſes Injuſtices par de ſpecieux prétextes 207. Egal, & maître de ſes Paſſions. *là-même.*

Chagrin, combien il eſt ridicule de s'y abandonner. 151.

Chapelain, tourné agréablement en ridicule à l'occaſion de la dureté de ſes Vers, & de la foibleſſe de ſon Genie. 18. *& ſuiv.*

Chriſtine Reine de Suede, ſi elle fit bien de s'apliquer ſi fort à l'Etude, & d'abdiquer ſa Couronne. 119. 120.

Cinéas, Miniſtre du Roi Pyrrhus; ſon Caractere. 242.

Cœur, deſcription vive des tranſports de deux Cœurs, pleins d'un ſincere Amour. 129.

Colletet, Auteur du *Monologue des Tuilleries.* *n.* 14.

Colomby, Parent & diſciple de Malherbe. *n.* 15. Quelle Charge il avoit à la Cour. *là-même.*

Condé (le dernier Prince de) ce qu'il admiroit le plus dans Alexandre. 146.

Coquette, ſon Caractere. 125.

Cotterie, Terme bourgeois. 43.

Cour Sainte, Ouvrage de devotion, compoſé par le Pere Cauſſin Jeſuite. 106.

Cour, quand c'eſt qu'un Honnête-homme a droit de mépriſer la Cour. 111.

Courtiſans qui ne peuvent quiter la Cour, & ſe chagrinent de tout ce qui s'y paſſe, combien ridicules. 111. 112. Conduite de la plûpart des Courtiſans à l'égard des malheureux. 115.

Cremutius Cordus, nomme dans une Hiſtoire Brutus & Caſſius, *les derniers des Romains*; comment Auguſte reçût cette Liberté, & ce qu'elle coûta

à l'Auteur ſous Tibere. 306. 307.

D.

Dame engageante, ſon Caractere. 126.
Decies, ce qu'on doit juger de leur Devoûment. 239. 240.
Délicateſſe tyrannique. 292.
Deſcartes, ce qu'a produit ſa Demonſtration d'une Subſtance qui doit penſer éternellement. 140.
Des-Marets, Auteur d'une Comedie intitulée *les Viſionnaires*. *n.* 39. 49.
Deuil, il a ſes Charmes. 325.
Devotes, voyez *Femmes*.
Dévotion, eſpece de Tendreſſe qui peut aiſément changer d'objet. 159. La Dévotion demande moins de lumiere que de ſoûmiſſion à la Volonté de Dieu. 163. Deux écueils à éviter dans la Dévotion. *là-même*.

E.

Écoles de Théologie, Queſtion ridicule qu'on y fait ſur l'Exiſtence de Dieu. 184. 185.
Epicure, ſa Secte la plus en vogue à Rome. 190.
Eurémond (Saint) On lui offre en Normandie le Commandement de l'Artillerie. 54. Sauve l'Armée du Duc de Longueville. *n.* 58. Idée de quelques unes de ſes qualités. 66. La cauſe de ſa Diſgrace. *n.* 169. S'il a raiſon de croire que Malherbe avoit en vûe Marie de Medicis, dans ſa *Conſolation à Caritée*. *n.* 326.

F.

Fabius (Quintus) ſon Caractere. 158.
Fabricius, s'il doit être fort loué de ſon peu d'Amour pour l'argent. 237. 238.
Favoris, quels ſentimens on doit avoir pour les Favoris. 117.
Femmes, leur Penitence ordinaire. 159. Differens motifs qui les portent à la Dévotion. 159. 160.

Leur Caractere particulier paroit presque dans leur Dévotion. 160. Femmes dévotes, moyen de bien juger du merite de leur Dévotion. 161. *& suiv.* Quelle perte est plus sensible aux Femmes. 325. Moyen de connoître jusqu'où va leur attachement à la Beauté. 326. *& suiv.*

Feuillantines, espece de Chansons galantes, pourquoi ainsi nommées. *n.* 105.

G.

Gassendi, son Eloge. 186. 187.

Gaules, leur état lorsque César en fit la Conquête. 203.

Germanicus, devient suspect à Tibere pour lui avoir rendu un grand service. 312. 313.

Girard, Auteur de l'*Apologie pour le Duc de Beaufort*. *n.* 61.

Godeau, le Caractere de son Esprit. 5. Son *Benedicité*, une de ses meilleures Pieces. 9.

Gombauld, son Caractere. 6. Il étoit Protestant. *n.* 39.

Gomberville, son Antipathie pour le mot de *Car*. *n.* 38.

Gournai (Mademoiselle de) Fille d'alliance de Montagne, dont elle a publié les *Essais* corrigés, avec une *Preface* de sa façon. *n.* 26. Se déclare pour les expressions surannées. *là-même.*

Gracchus, son Caractere. 286. *& suiv.*

Grece, la source du Savoir & de la Politesse. 188. 189.

Guerre, la Science de la Guerre passe d'une Nation à une autre. 232. Quel fut le veritable sujet de la premiere Guerre Punique. 245.

H.

Haro (Don Luis de) Plenipotentiaire pour les Espagnols à la Paix des Pirenées; son Caractere. 182. 183.

Hobbes, son Eloge. 185. A quoi il atribuoit la division

vision des Chrétiens. *là même.*
Hommes, ce qui les a porté à se joindre en société. 239.
Honnête-homme; l'Honnête homme prend un juste milieu entre la Bassesse, & la fausse Générosité. 114. 115.

I.

JArs, (le Commandeur de) son Caractere. 121. 122.
Immortalité de l'Ame; voyez, *Ame.*
Indolence agréable, ce que c'est. 152.

L.

LAvardin Evêque du Mans, Caractere de son génie. 111. 122.
Lettres, Dispute pour & contre les Lettres. 118. *& suiv.* Alexandre & César les ont aimées. 103.
Belles-Lettres, leur utilité. 188. 189.

M.

MAlherbe, tour ingenieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la perte de son Epoux. 326. 327.
Mathematiciens, fort utiles. 188.
Mathematiques, trop penibles. 187.
Mazarin (le Cardinal) faisoit grand cas d'une Piece de Mr. de St. Evremond intitulée *Retraite de Mr. le Duc de Longueville* &c. *n.* 44. Il fut duppé par Don Luis de Haro aux Conferences pour la Paix des Pirenées. 173. 174. Son Avidité agréablement tournée en ridicule. 174. *& suiv.* Sa timidité. 179. Jaloux de Mr. de Turenne. 180. 181. Comment il manioit les Affaires particulieres, & comment il se comportoit dans les Traités publics. 183.
Mécénas, excellent avis qu'il donne à Auguste 307.
Milon, Ministre de Pyrrhus; son Caractere. 242.

Minutius (Marcus) ſon Caractere. 258. *& ſuiv.*
Monde, il eſt compoſé de deux ſortes de gens. 112. 113. Tant qu'on eſt engagé dans le Monde, il faut s'aſſujettir à ſes Maximes. 113.
Monologue des Tuilleries, Piece en vers compoſée par Colletet. *n.* 14. L'eſtime qu'en fit le Cardinal de Richelieu. *là-même.*
Morale, ſon Utilité. 188.
Mort, méditation d'une Mort concertée, ſouvent déraiſonnable & peu ſincere. 146. Ce qui ſeul peut diminuer l'horreur de la Mort. 147.

N.

NAturel ſauvage & libre, ce qu'il eſt propre à produire. 217. 218.

O.

OLonne (le Comte d') de quelle Maiſon il étoit *n.* 118.
Olonne (la Comteſſe d') ſes perfections & ſes bonnes qualités. 83. 84. Ses défauts. 85. 86. De quelle Maiſon elle eſt. *n.* 81.
Ovide, quelle fut la cauſe de ſon Exil. 308.

P.

PArthes, redoutables à la République Romaine, lorſqu'elle étoit dans ſa plus grande Puiſſance. 204.
Paſſion; vieille Paſſion, miſerable Vertu, tournée en ridicule. 110.
Penitence, caractére de la Penitence ordinaire des Femmes. 159.
Peuples, leur Origine ordinairement fabuleuſe. 210. 211.
Philoſophie, combien douteuſe & incertaine. 186.
Plaiſirs, comment il faut jouir des Plaiſirs préſents. 148. Délicateſſe dans les Plaiſirs, ſon uſage. 149. Objets de nos Plaiſirs, leurs effets. 150. Les Gens qui ne ſongent qu'à leurs Plaiſirs, plus hu-

humains & plus acceſſibles que ceux qui ne penſent qu'à leurs Affaires. 113.
Politique, ſes uſages. 189.
Porcheres d'Arbaud, Intendant des Plaiſirs nocturnes. 16.
Précieuſe, ſon Caractere 125. *& ſuiv.* En quoi une Précieuſe fait conſiſter ſon plus grand Mérite. 128.
Proteſtante; ſi un Mari eſt à couvert de tout accident avec une Femme Proteſtante. 143. 144.
Pyrrhus, ſon Caractere. 240. *& ſuiv.*

R.

R*Eformateurs* du Genre-humain; leur ſageſſe eſt inutile dans le Monde. 113. Ils ont leurs Interêts particuliers en vûe. 114. Combien ils ſont dangereux. *là-même.*
Religion Reformée; elle eſt auſſi avantageuſe aux Maris, que la Catholique eſt favorable aux Amans. 141. 142.
Renti (le Marquis de) Ce qui fut la cauſe de ſa Mort. *n.* 107. Sa *Vie* écrite par le Pere St. Jure, Jeſuite. *là-même.*
Romains, ils étudioient de bonne heure la Politique. 189. Ils aimoient paſſionnément les Belles-Lettres. 190. Ils ont eû la vanité de ſe croire deſcendus des Dieux. 211. Dans les Commencemens de la République, Voiſins violens, étrangement capricieux, & ruſtiques. 218. 219. Ce qu'on doit juger de leur frugalité, de leur moderation, de leur éloignement des Plaiſirs. 220. De leurs premieres Guerres. 222. Caractere des Romains des premiers ſiecles. 223. En quoi les derniers Romains ont differé des anciens. *là-même.* Cauſe des Eloges exceſſifs donnés aux anciens Romains. 224. Juſqu'où les Romains portoient la jalouſie de la Liberté. 227. La Conſtitution de leur Gouvernement les empêchoit de donner toûjours le Commandement de leurs Armées aux

plus habiles Chefs. 228. Ils étoient peu habiles dans l'Art militaire, du tems de la premiere Guerre Punique. 229. 230. Leur Courage & leur fermeté leur tenoient lieu de tout. 245. D'où venoient les grands avantages qu'Annibal remporta ſur eux. 232. Leur deſintereſſement, quand Pyrrhus paſſa en Italie. 234. Leurs mœurs ſe corrompirent après la premiere Guerre Punique. 247. 248. Leur Conduite à l'égard des Carthaginois, mal entenduë. 248. 249. Les Romains n'eurent jamais tant de Grandeur, tant de veritable Merite, que du tems de la ſeconde Guerre Punique. 250. 251. Ils furent après cela plus attachés à leur Interêt particulier, qu'à celui de la République. 275. 276. Quel étoit le Génie des Romains lorſque Tibere parvint à l'Empire. 311. Leur condition malheureuſe, ſous les Empereurs après Tibere. 318.

Rome, quel uſage on y faiſoit de la Philoſophie. 189. Son Enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 213. Ses Rois ont eû des Talens particuliers, qu'ils ont pris plaiſir à cultiver. *là-même.* Cette diverſité de Talens eſt la cauſe du peu d'accroiſſement de Rome ſous les Rois. 214.

S.

S*Ageſſe*, à quel uſage elle nous a été principalement donnée. 145. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la Mort. *là-même.*

Sciences qui touchent le plus les Honnêtes-gens. 188.

Scipion l'Africain, ſon Caractere. 277. *& ſuiv.* Expoſé à l'envie, il ſe bannit de Rome. 282.

Sidias, Heros d'un petit Ouvrage de Theophile. *n.* 121.

Socrate, n'étoit pas bien ſûr de l'Immortalité de l'Ame. 137. L'inutilité de ſa Sageſſe à l'approche de la Mort. 146.

T.

Tambonneau (le Preſident) raillé parce qu'il faiſoit le difficile ſur la bonne-chere. *n.* 97.
Tarquin le Superbe, ſon Caractere. 216.
Theologie, à qui convient ſeulement. 184.
Tibere, ſon deſſein le plus caché, mais le plus ſuivi. 312. Un grand Merite lui étoit ſuſpect. 312. 313. Il agit ouvertement en Tyran Sanguinaire. 314. Tout lui fait ombrage. 313. *& ſuiv.* La vie lui devient onereuſe. 317. Il fut la Cauſe de tous les deſordres des Regnes ſuivans. 318. 319.
Turenne (le Vicomte de) donne un Conſeil qui ſauve la France. *n.* 273.

V.

Vermeil, (la Comteſſe de) Maîtreſſe imaginaire de Chapelain. *n.* 19.
Vivre; moyen de vivre heureux. 151. *& ſuiv.*

FIN.

CATALOGUE

Des Ouvrages d'eſprit qui ſe vendent à Amſterdam,

Chez PIERRE MORTIER.

LEs Oeuvres Mêlées de Mr. de Saint-Evremond, Publiées ſur les Manuſcrits de l'Auteur. N. E. corrigée & augmentée de Nouvelles Remarques. 12. 5. voll.

Melange Curieux des Meilleures Pieces attribuées à Mr. de Saint-Evremond, & de pluſieurs autres Ouvrages rares ou nouveaux. 12. 2. voll. *qui peuvent ſervir de ſuite aux Oeuvres de Mr. de St. Evremond.*

Memoires de la vie du Comte D** avant ſa Retraitte, contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde. Redigez par Mr. de Saint-Evremond. 12. 2. voll.

Saint-Evremoniana ou Recueil de diverſes Piéces Curieuſes, avec des penſées judicieuſes, de beaux traits d'Hiſtoire, & des Remarques tres-utiles de Mr. de Saint-Evremond. 8.

Diſ-

CATALOGUE.

Dissertation sur les Oeuvres de Mr. de Saint-Evremond. 8.
Caractéres de Theophraste, traduits du Grec, avec les Caractéres ou les Mœurs de ce Siécle, par Mr. de la Bruyere, de l'Academie Françoise. avec la Clef. 12. 3 vol.
Don Quixotte de la Manche Traduit en François par Mr. Arnaud, avec Figures, 12. 5 vol.
Nouvelles Avantures de Don Quichotte 12. 2 vol.
Dialogues des Morts par Mr. de Fontenelle, 8.
- - - Satiriques & Moraux, par Mr. Petit. 12.
Delices de la France, ou Description de ses Provinces & de ses Villes Capitales. Avec la Description des Châteaux, Maisons Royales, &c. Enrichie de Figures, 12. 2 vol.
Du Grand & du Sublime dans les Mœurs, par le P. Rapin, 12.
Hexameron Rustique ou les six Journées passées à la Campagne entre des personnes studieuses; par Mr. la Mothe le Vayer, 12.
Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit; par le P. Bouhours. 12.
Memoires de Madame la Duchesse Mazarin, par Mr. l'Abbé de St. Real. 8.
Oeuvres de Prose & de Poësie, de Mrs. de Maucroy & de la Fontaine, 12. *Le Tome I.* contient la Traduction des Philippiques de Démosthene, d'une des Verrines de Ciceron, avec l'Eutyphron, le grand Hippias ou du Beau, & l'Euthidemus de Platon. *Le Tome II.* contient divers Ouvrages en Prose & en Vers.
- - - Diverses de Mr. de Fontenelle, de l'Academie Françoise, 8. 3 vol.
- - - de Mr. le Chevalier de Méré qui contiennent plusieurs Discours sur diverses matieres, & ses Conversations avec le Maréchal de Clerembaut. Le Tome second contient ses Lettres, 12. 2 vol.
Oeuvres de Scarron 12. 11. vol.
Réflexions ou Sentences & Maximes Morales, par Mr. de la Rochefoucaut, 12.
Virgile Travesti en Vers Burlesques, par Scarron, 12. 2 vol.
- - - Idem la suite *sous la presse.*
Virgilius, 24.
Voyage de Siam des Peres Jesuites, envoyez par le Roi de France aux Indes à la Chine, avec leurs Observations Astronomiques, & leurs Remarques de Physique, & d'Histoire, par le Pere Tachard; avec figures, 12. 3 vol.
- - - Journal ou Suite du Voyage de Siam, en forme de Lettres Familieres par l'Abbé de Choisy, 12.

FIN.

Aol
1467666